BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°63

Les canons antichars
de l'infanterie américaine

COMBATS SUR LE DNIEPR !
La *23. Panzer-Division* à Krivoï-Rog

Emil et Max...
...sur la route de Stalingrad

« Legio Patria Nostra! »
Le 1er REC et le RMLE libèrent Colmar

PANZER

1914 - 1945 LES MAUVAIS CHOIX ?

M 01699 - 63 - F: 6,90 € - RD

Un magazine des éditions caractère

Batailles & Blindés n°63 - Octobre / Novembre 2014
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

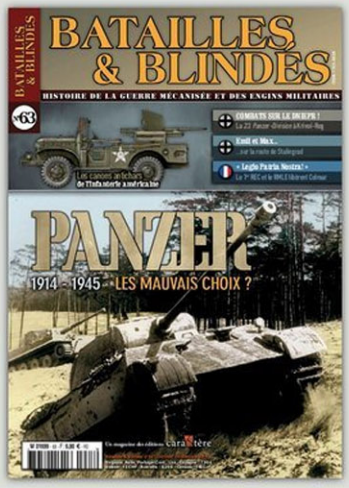
caraktère
presse & éditions

SEPT.
OCT.
2014

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

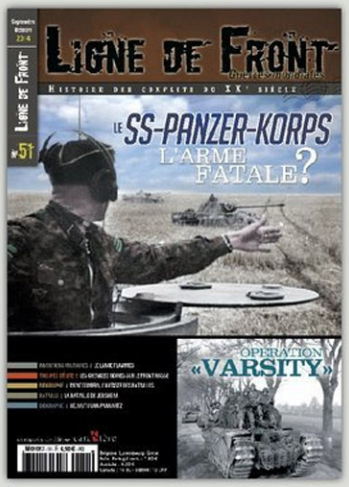
Batailles & Blindés n° 63

Panzer 1914-1945
Les mauvais choix ?



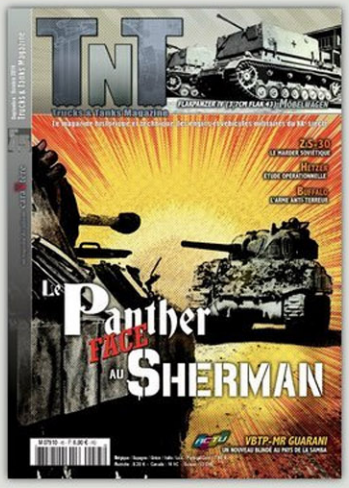
Ligne de Front n° 51

Le SS-panzer-korps
L'arme fatale ?



Trucks & Tanks n° 45

Le Panhter
face au Sherman



Aérojournal n° 43

BANZAI !
Les As de l'armée japonaise

LOS! n° 16

U-Boot Typ IX
Le loup solitaire

Air Combat n° 8

Mirage F1
L'adieu aux armes

NOS HORS-SÉRIE

AJ Hors-Série n° 18

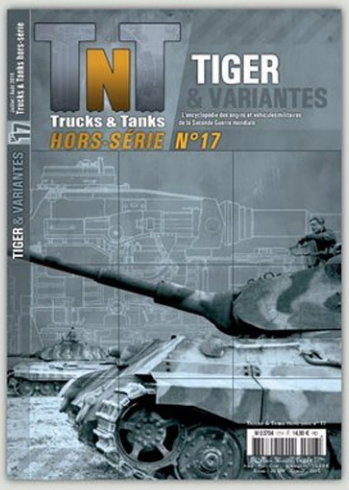
Boeing B-17 Fortress
1943-1945 - The mighty Eighth

LDF Hors-Série n° 22

1939-45 Quelle était
la meilleure armée ?

TNT Hors-Série n° 17

Tiger & variantes



Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

Batailles & Blindés n° 63

EDITO

Il est de tradition chez Caraktère de vous tenir informés du développement du groupe à travers l'édito de *Batailles & Blindés*. La maison est rentrée dans sa 12e année en juin dernier, et le moins que je puisse dire, c'est que notre pré-adolescente est d'un grand dynamisme !

Sur le front des livres, alors que la « Hell on Wheels » vient de sortir dans la collection « Archives de Guerre », nous travaillons sur un prochain volume qui sera consacré à la division blindée italienne « Ariete ». Écrit par notre ami David Zambon, ce livre promet de belles nouveautés iconographiques. Il permettra aussi de rendre hommage à ces tankistes italiens partis faire la guerre dans le désert à bord de chars technologiquement dépassés et techniquement limités.

Mais ce n'est pas tout, car d'autres nouveautés devraient paraître d'ici la fin de cette année, dont un ouvrage sur le Messerschmitt 109 : rédigé par Jean-Claude Mermet, spécialiste français de la question, ce livre présentera toutes les versions de l'appareil, notamment à l'aide de plans et de dessins détaillés.

Dans le même temps, Caraktère s'élancera à l'assaut du marché international avec un premier livre en anglais !

Si l'on ajoute la création de nos applications pour tablettes et smartphones, et bien d'autres choses dont il est encore trop tôt pour parler, on mesure le chemin parcouru. Une progression rendue possible par votre fidélité, dont je tiens à vous remercier, une fois encore.

Bonnes vacances à tous !

La rédaction

4 Le Blindorama — **Espagne 1936 - 1945**

L'Espagne du début du XXe siècle est ravagée par la guerre du Rif et la guerre civile. L'une et l'autre sont marquées par l'utilisation du char. Pays appauvri par la perte de son empire colonial et les crises politiques à répétition, elle ne dispose pendant longtemps que de Renault FT et de Schneider CA-1. La conflagration de 1936 change la donne, nationalistes et républicains recevant, de la part de leurs parrains respectifs, des blindés plus modernes qui côtoient quantité de curieux bricolages…

10 GUERRE FROIDE — **Rapatrier 500 000 hommes et 4 000 chars !**
Il y a vingt ans tout juste, les soviétiques quittaient l'allemagne

Comment rapatrier 500 000 soldats et 4 000 chars quand on se trouve en RDA et que l'on ne peut plus passer par la Pologne agitée par les grèves de Solidarnosc ? C'est le défi auquel est confronté l'état-major soviétique au moment de l'effondrement de l'URSS. Les Russes sont pourtant des joueurs d'échecs et ils vont réussir un coup de maître diplomatique et logistique pour se tirer de ce bien mauvais pas.

20 1942 TÉMOIGNAGE — **La fièvre de la chasse**
La *schwere Panzerjäger-Abteilung 521* sur la route de Stalingrad

La *s.Pz.Jäg.-Abt. 521* s'est attribué la tradition de l'Association de la chasse allemande. On ne saurait la contredire. Et pour cause, l'unité dispose de trois fusils de précision : un « Dicker Max » à canon de 105 mm et deux « Sturer Emil » à tube de 128 mm ! Leur terrain de chasse favori ? Les steppes russes. Leur gibier ? Des T-34 et des KV. Et ces trois « montres d'acier » en font des carnages. Voici le témoignage de l'*Oberleutnant* Kurt Hildebrandt, lors de l'avance de la *6. Armee* sur Stalingrad.

28 1942-1945 STRATÉGIE — **Cache-cache mortel**
Les canons antichars de l'infanterie américaine

Du 37 mm et du 57 mm. C'est durant longtemps ce dont doivent se contenter les *GIs* en guise de canons antichars. Par conséquent, les premières confrontations avec les *Panzer* en Tunisie, en Italie et en Normandie sont douloureuses. Et pourtant, les Américains apprennent bien vite de leurs erreurs et ne tardent pas à identifier les points faibles des chars allemands. Il va en résulter de beaux succès, notamment dans les Ardennes en 1944 ! Une *success story* à laquelle personne ne croyait !

40 1918-1945 ANALYSE — ***Panzer***
Les Allemands ont-ils fait les mauvais choix ?

L'Armée allemande a-t-elle eu un problème avec le char de combat ? À deux reprises, en 1914 et en 1939, elle engage les hostilités en position de force, mais se laisse à chaque coup entraîner dans une guerre longue sur plusieurs fronts. Fatale erreur. Le *Reich* s'en retrouve chaque fois desservi par l'impréparation de son industrie et le manque de ressources en matières premières. Il en résulte des choix matériels et tactiques surprenants, mais qui ont tous, absolument tous, leur explication.

58 1943 BATAILLE — **Combats retardateurs sur le Dniepr !**
La *23. Panzer-Division* à Krivoï-Rog

Octobre 1943. L'Armée rouge se lance à l'assaut depuis ses têtes de pont sur le fleuve Dniepr. Les troupes allemandes sont balayées. La *23. Panzer-Division* résiste pied à pied et livre des combats retardateurs désespérés pour permettre aux autres divisions de se replier. Tenir Krivoï-Rog est sa priorité. Plusieurs de ses unités sont écrasées, mais les Panther et les hommes du général von Vormann tiennent bon, épuisent l'ennemi et finissent, contre toute attente, par reprendre le dessus. Récit.

68 1945 BATAILLE — **« Legio Patria Nostra! »**
Le 1er REC et le RMLE libèrent Colmar

La poche de Colmar est la dernière grande portion du territoire français encore aux mains de l'Occupant en janvier 1945, après l'échec de ses offensives « Wacht am Rhein » et « Nordwind ». Est-ce à dire que sa reconquête sera une promenade de santé ? Certainement pas, les troupes de Hausser vont vendre chèrement leur peau. C'est sans compter sur les deux régiments de la Légion étrangère relevant de la 5e DB, le RMLE et le 1er REC, qui vont se couvrir de gloire durant la libération de la ville.

80 ACTUALITÉ DES LIVRES

Retrouvez toute l'actualité des éditions Caraktère sur Facebook et Twitter :
http://facebook.com/editions.caraktere
http://twitter.com/caraktere

RETROUVEZ **BATAILLES & BLINDÉS**, **AIR COMBAT** ET **LOS!** EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple, Google Play et Kindle Amazon.
Un magazine Caraktère en numérique, c'est : une version enrichie, l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Avec l'application gratuite Zeens, consultez la disponibilité des magazines Caraktère dans les points de vente les plus proches de chez vous.
Téléchargez l'application puis flashez le QR Code ci-contre et découvrez notre offre en avant-première.
Disponible sur iPhone App Store — Disponible sur Google play

Bataille & Blindés n°63
Octobre - Novembre 2014
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 60 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0415 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : E. Teuma Léna

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A.Ricard
N.Bélivier, V.Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

Espagne 1936 - 1945

Au début du XX^e siècle, l'Espagne n'est plus que l'ombre de la puissance coloniale, gigantesque et longtemps incontestée, qu'elle a été autrefois. Dans la foulée des guerres d'indépendance qui l'ont chassée d'Amérique latine au début du XIX^e siècle, le conflit hispano-américain de 1898 s'est soldé par la perte des Philippines, de Cuba et de Puerto Rico. Et de 1921 à 1926, la domination du pays sur le Maroc a été remise en question par la rébellion d'Abdelkrim El Khattabi ayant débouché sur la sanglante guerre du Rif. Sur le plan intérieur, aux interminables guerres carlistes, a succédé une interminable ère d'instabilité politique et de troubles sociaux. Bref, au début des années trente, l'Espagne est au bord du chaos...

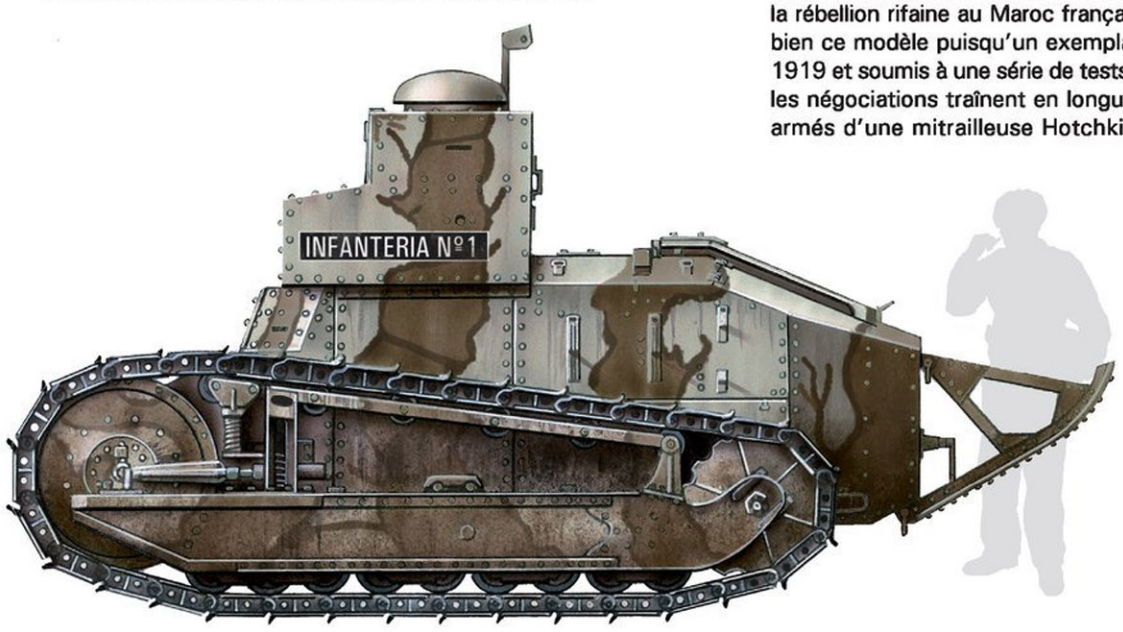
Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Par **Yann Mahé**

Les enseignements des débuts catastrophiques de la guerre du Rif (les pertes de l'Armée espagnole sont énormes, avec 12 000 morts rien que lors de bataille d'Anoual) incitent l'état-major à accroître sa puissance de feu par l'acquisition de chars de combat, dont l'efficacité a été pleinement démontrée lors du premier conflit mondial.

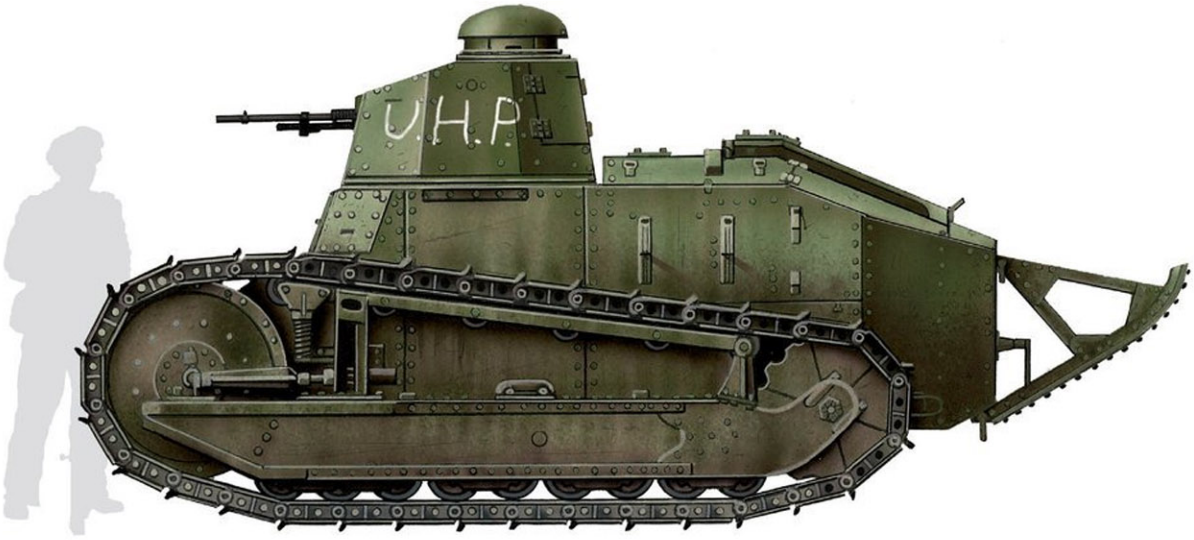
PREMIER DÉBARQUEMENT DE CHARS DE L'HISTOIRE !

Immédiatement après le désastre d'Anoual, les Espagnols s'intéressent tout d'abord au Whippet britannique, mais le prix prohibitif de ce tank les pousse à se reporter sur le Renault FT, Paris étant en outre bien disposée dans la mesure où elle a tout intérêt à éviter la contagion de la rébellion rifaine au Maroc français. L'Armée ibérique connaît déjà bien ce modèle puisqu'un exemplaire avait été réceptionné en juin 1919 et soumis à une série de tests jugés très concluants. Toutefois, les négociations traînent en longueur, et, finalement, dix appareils armés d'une mitrailleuse Hotchkiss de 7 mm et un onzième TSF



Renault FT TSF
Compagnie blindée
Armée espagnole
Melilla, Maroc espagnol, 1922

- **Vitesse max. :** 8 km/h
- **Autonomie :** 60 km
- **Blindage :** 6-16 mm
- **Puissance :** 35 ch



Renault FT
Alliance de syndicats UHP (*Uníos Hermanos Proletarios*)
Armée républicaine
Madrid, Espagne, juillet 1936

- **Vitesse max. :** 8 km/h
- **Autonomie :** 60 km
- **Blindage :** 6-22 mm
- **Poids :** 6,5 t

Tiznao de la Constructora Field de Barcelone

Syndicat CNT-FAI
Armée républicaine
Teruel, Espagne, septembre 1936

Exemplaires construits : au moins 9
Équipage : 8 ou 9
Blindage : 12 mm
Poids : 3,4 t

(ainsi que onze porte-chars) sont achetés en septembre 1921 pour former une compagnie de combat, six chars Schneider CA-1 étant acquis exactement au même moment. La compagnie de FT est débarquée à Melilla, au Maroc espagnol, le 12 mars 1922, mais trois d'entre eux sont endommagés le jour même à cause du terrain accidenté et de l'inexpérience des équipages. Ce sont donc les Schneider qui subissent les premiers leur baptême du feu le 14. Quatre jours plus tard, c'est à la compagnie de FT d'être engagée au combat aux côtés de la Légion étrangère (le célèbre *Tercio de Extranjeros*) contre la tribu des Beni Saïd à Tuguntz et Ambar. C'est un échec : les Rifains séparent les légionnaires des chars, ils contraignent deux équipages à abandonner leur machine et crèvent les yeux de plusieurs tankistes à coups de dague à travers les fentes de vision. Ce revers est sans conséquence, car les Renault s'imposent peu à peu sur le champ de bataille, en appui de l'infanterie, si bien que six exemplaires supplémentaires sont achetés en 1923 et livrés en 1925 avec leurs camions porte-chars. Ce sont eux qui entrent dans l'Histoire en devenant les tout premiers chars à participer à un débarquement amphibie, en baie d'Alhucemas, le 9 septembre 1925, depuis des chaloupes « K » modifiées. À noter qu'un Fiat 3000A italien est reçu à titre d'essai cette même année.
L'expérience engrangée avec les FT au Maroc permet aux Espagnols de se lancer dans la construction d'un char purement national, le Trubia A4. Dessiné par le capitaine Ruiz de Toledo, cet engin est produit à six exemplaires à partir de 1926 par les ateliers de Trubia. Une extrapolation de ce char sera réalisée en 1931 avec le Landesa (26 exemplaires), sur base du tracteur du même nom.

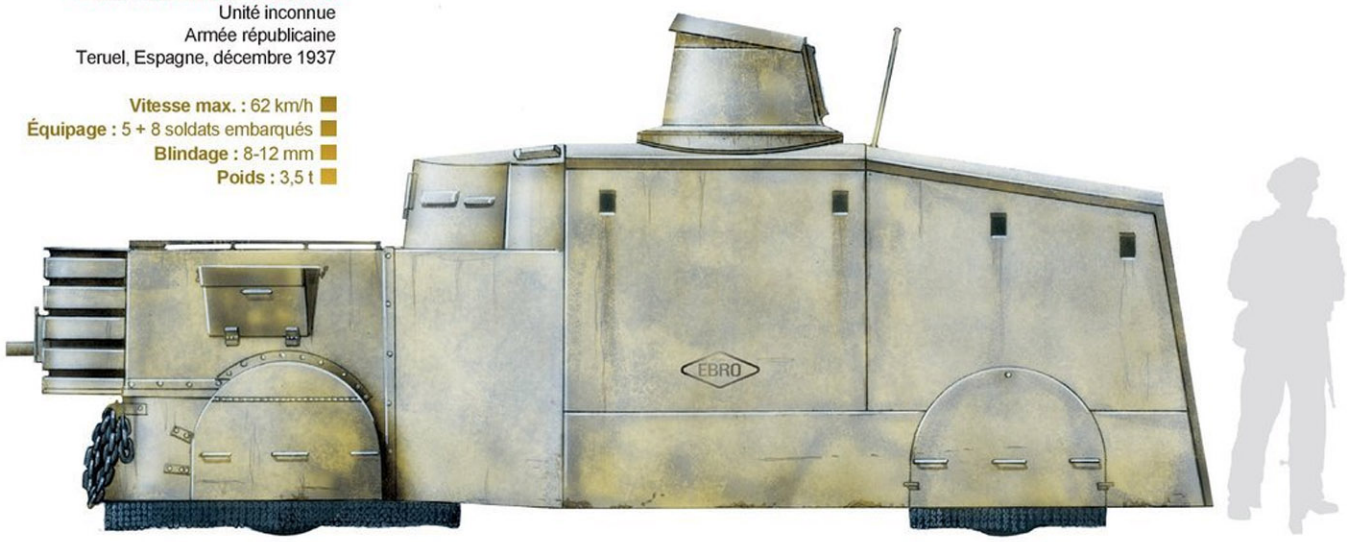
Tiznao Talleres Mina de Riotinto

Syndicat CNT-FAI
Armée républicaine
Aracena, Espagne, août 1936

Exemplaires construits : 1
Équipage : 4 ou 5 + 10 soldats embarqués
Blindage : 6 à 8 mm
Poids : 1,8 t

Camion blindé Ebro Série 2
Unité inconnue
Armée républicaine
Teruel, Espagne, décembre 1937

Vitesse max. : 62 km/h
Équipage : 5 + 8 soldats embarqués
Blindage : 8-12 mm
Poids : 3,5 t



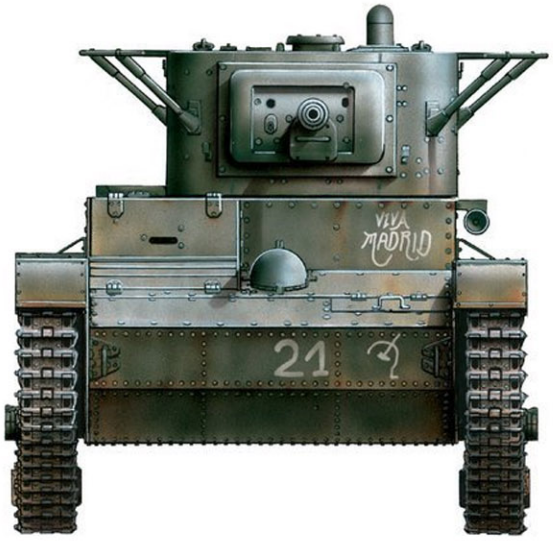
LE MAELSTRÖM DE LA GUERRE CIVILE

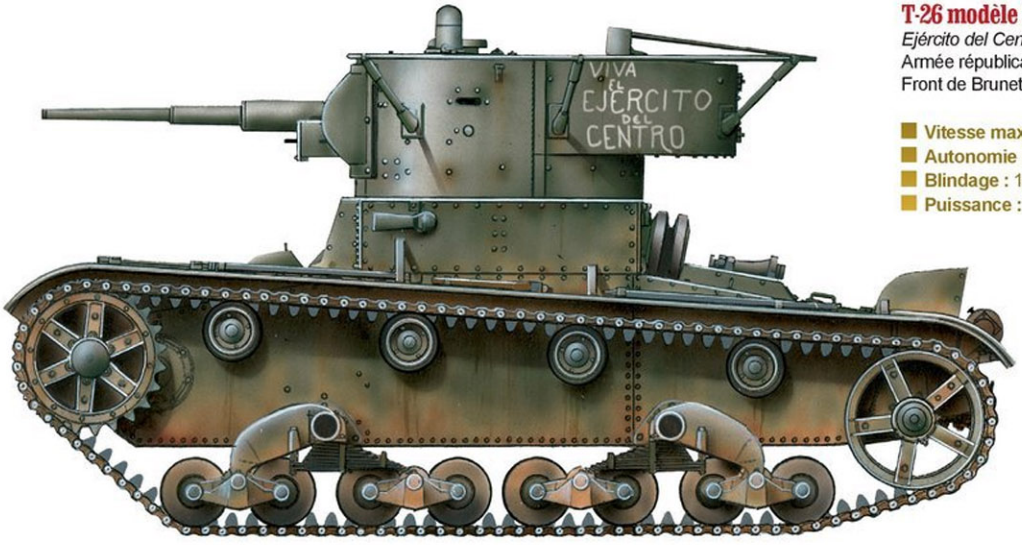
Au final, alors que l'Espagne s'enfonce dans la crise politique au début des années 1930, qui culmine avec la répression sanglante de la révolte des Asturies en 1934 (les mineurs étant matés par la Légion étrangère commandée par un certain général Franco), l'Armée espagnole ne dispose guère d'une force mécanisée cohérente : à peine une dizaine de Renault FT survivants et une poignée de Schneider CA-1. Pire, en marge des forces armées, les courants centrifuges qui fleurissent dans le pays (syndicats anarchistes, *requetés* [1], garde d'assaut [2], phalange [3], parti communiste, gouvernements autonomes, etc.) entretiennent tous des paramilitaires, dont certains alignent des blindés : c'est le cas de la Catalogne, avec ses cinq camions blindés Hispano-Suiza MC 36, et de la garde d'assaut, avec ses 36 Bilbao. Ces derniers ont été construits, comme leur nom l'indique, par la Sociedad Española de Construcción Naval de Sestao, près de Bilbao, et sur base de Dodge 4x2 Model 1930. En 1936, la république est incapable de juguler la violence des différentes organisations politiques, les assassinats et combats de rues atteignant leur paroxysme. Le 13 juillet, le meurtre du leader monarchiste Calvo Sotelo met le feu aux poudres. Quatre jours plus tard, les généraux Franco, Goded et Mola soulèvent l'armée d'Afrique (Légion étrangère et tirailleurs marocains, les redoutés *regulares*) au Maroc espagnol, rejoints aux quatre coins de l'Espagne par des garnisons séditieuses, les phalangistes et les *requetés*. En face, troupes loyalistes, anarchistes, communistes et forces de gauche constituent un « front populaire » républicain contre le « fascisme ». L'Arme blindée n'est pas épargnée par les dissensions, puisque le *Regimiento de Carros n° 1* de Madrid reste fidèle au gouvernement, alors que le *n° 2* de Saragosse passe du côté des nationalistes.

[1] Miliciens carlistes d'extrême droite massés dans leur fief de Navarre. Ces monarchistes sont très motivés et fort bien entraînés.

[2] Gendarmerie créée en 1931 pour la défense de la République.

[3] Parti fasciste espagnol.



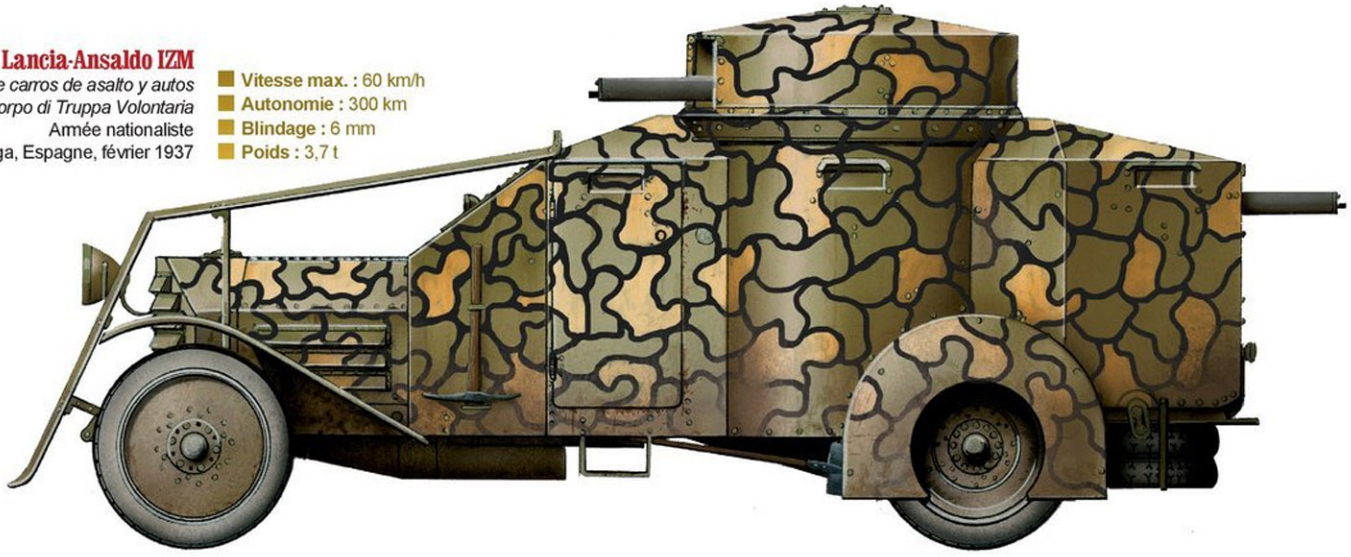


T-26 modèle 1935
Ejército del Centro
Armée républicaine
Front de Brunete, Espagne, juillet 1937

Vitesse max. : 30 km/h
Autonomie : 140 km
Blindage : 15 mm
Puissance : 90 ch

Panzer I Ausf. A
Tercio de requetés, 4e division de Navarre
Armée nationaliste
Vinaroz, Espagne, avril 1938

- **Vitesse max. :** 37 km/h
- **Autonomie :** 140 km
- **Blindage :** 13-15 mm
- **Puissance :** 57 ch



Lancia-Ansaldo IZM
Agrupación de carros de asalto y autos blindados, Corpo di Truppa Volontaria
Armée nationaliste
Malaga, Espagne, février 1937

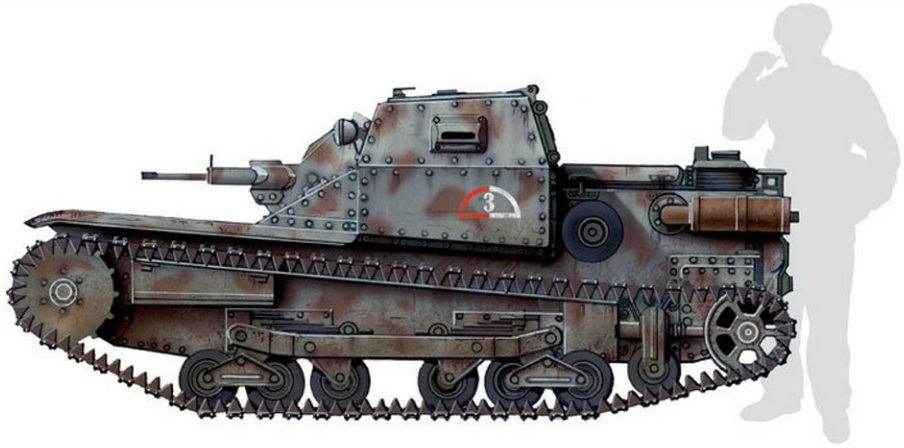
- **Vitesse max. :** 60 km/h
- **Autonomie :** 300 km
- **Blindage :** 6 mm
- **Poids :** 3,7 t

Les FT et Schneider du premier sont d'ailleurs précocement engagés, tout d'abord lors de l'écrasement de la caserne madrilène de la Montaña, puis sur le front de la Sierra de Guadarrama. Plusieurs Renault sont détruits au cours de la remontée de l'armée d'Afrique – acheminée en Andalousie par des Ju 52 allemands – vers la capitale, alors que tous les Schneider le sont lors du siège infructueux de Tolède. Les pertes des républicains sont comblées par la livraison de 32 et 16 FT, respectivement par la France et la Pologne (qui les vend officiellement à l'Uruguay). Le Paraguay, de son côté, expédie au gouvernement de Madrid un Vickers 6-ton Type E.

Compte tenu de l'état famélique de leur parc blindé, les belligérants recourent alors – très précocement d'ailleurs – à une quantité impressionnante de fabrications artisanales, des plus fantaisistes aux plus réussies, pour certaines produites même en petite série. À ce petit jeu, les républicains, qui ont rallié à leur cause l'essentiel de la classe ouvrière, sont les plus forts et initient ce qui s'apparente à un véritable phénomène : celui des « Tiznaos » (« colorés »), ces blindés artisanaux qui sortent partout des ateliers de la zone encore contrôlée par Madrid. La CNT-FAI (syndicat anarchiste) construit ainsi plusieurs camions blindés dans l'enceinte de la Constructora Field de Barcelone, les mineurs de Ríotinto sortent les leurs (au moins deux engins différents), l'entreprise Carde y Escoriaza de Saragosse met au point trois Ebro, tous différents les uns des autres, les Catalans conçoivent le char Sadurní de Noya (6 exemplaires), aussi décliné en tracteur d'artillerie, les Basques le char d'infanterie M-1936 « Trubia Naval » (apparemment 20 exemplaires) et le camion blindé « Naval-Somua » sur base d'autobus Somua (16 exemplaires), l'atelier Constancio Ramiz de Huesca l'impressionnant char Barbastro (4 exemplaires), etc. L'on recense ainsi des dizaines de camions blindés artisanaux ou de chars de combat bricolés à partir de tracteurs agricoles.

L'INTERNATIONALISATION DU PARC

Rapidement, les grandes puissances s'impliquent dans le conflit, l'URSS – et plus discrètement la France du « front populaire » – soutenant Madrid, l'Allemagne et l'Italie appuyant les nationalistes. Durant les trois années que dure la guerre civile, Moscou fournit ainsi à l'*Ejército Popular Republicana* (EPR), rassemblant les différentes factions fidèles à la république, 281 chars T-26 et chars BT-5, quelque 300 autoblindées (80 BA-3 et BA-6, 33 FAI et BA-20, 7 BA-I…) et 8 000 camions (ZIS-5, GAZ-MM…). L'arrivée en Espagne de conseillers soviétiques permet même aux loyalistes d'améliorer sensiblement leurs constructions blindées. Dans les murs de l'Union Navale de Levante, l'ingénieur Nikolaï Alimov aide les Espagnols à mettre au point un clone de l'automitrailleuse soviétique FAI, l'UNL-35 assemblée sur châssis de camion ZIS-5 ou Ford 817T (120 exemplaires construits de janvier 1937 à mars 1939), alors que l'usine Hispano-Suiza de Barcelone est mobilisée pour la production d'un avatar de l'autocanon soviétique BA-6, la Chevrolet ABM 1937 (70 exemplaires).



L3-35
3e compagnie, *Agrupación de carros de asalto y autos blindados*, *Corpo di Truppa Volontaria*
Armée nationaliste
Front de Malaga, Espagne, février 1937

Vitesse max. : 42 km/h
Autonomie : 150 km
Blindage : 6-15 mm
Poids : 3,2 t

En face, les nationalistes sont loin d'être inactifs. Leurs moyens blindés sont inférieurs au début des hostilités (les cinq FT de Saragosse et trois Trubia A4), et les poumons industriels du pays – la Catalogne et le Pays basque – ont fait allégeance à la république. Les rebelles, bientôt désignés franquistes après que le général Franco a pris les rênes de la junte, ont donc forcément moins de latitude pour bricoler des blindés. L'une des curiosités de la guerre d'Espagne est pourtant de leur fait, en l'espèce le char de combat Mercier (des ateliers Mercier de Saragosse), char de fortune sur tracteur Caterpillar 22 armé de deux mitrailleuses Hotchkiss de 7 mm. Un seul exemplaire est construit. De leur côté, les *requetés* fabriquent douze camions blindés Pamplona (Pampelune, capitale de la Navarre) en prévision de la prise de San Sebastián à l'automne 1936. Autres créations du camp nationaliste : le blindé porte-mortier de 81 mm sur châssis de camion Fordson Thames 7V ou les quatre automitrailleuses Ferrol construites, comme leur nom l'indique, à l'arsenal du port de guerre d'El Ferrol après la chute de celui-ci.

Fort heureusement pour lui, Franco peut bientôt compter sur les livraisons de matériel assurées par ses alliés allemand et italien. Les premiers expédient en Espagne 122 *Panzer I Ausf. A/B* et *Befehlspanzer I*, une petite partie intégrant la *Panzergruppe Drohne*, qui est à la *Panzerwaffe* ce que la Légion Condor est à *Luftwaffe*, la majorité étant répartie entre les différentes formations nationalistes. Quant aux seconds, ils fournissent 155 tankettes L3-33/35 et 16 automitrailleuses Lancia Ansaldo IZM, la plupart intégrées au *Corpo di Truppa Volontaria*, un corps d'armée de Chemises noires officiellement rattaché à la Légion étrangère par souci de discrétion, si l'on peut parler de discrétion pour une troupe de 35 000 hommes équipés de pied en cap à l'italienne…

Les enseignements tirés par les rebelles leur permettent finalement de se lancer des tentatives de conception nationale, à savoir le C.C.I. tipo 1937, un engin armé d'un canon italien Breda mod. 35 de 20 mm, de mitrailleuses de caisse agencées à la façon du L3, et propulsé par le moteur du « Trubia Naval ». La faiblesse du blindage du prototype oblige toutefois les franquistes à renoncer à produire en série le C.C.I. tipo 1937. Par ailleurs, si la modification locale de *Panzer I Ausf. A* par la greffe d'un Breda mod. 35 de 20 mm en tourelle est fructueuse, la production la plus intéressante du camp rebelle reste le Carro Verdeja (du nom de son concepteur, le capitaine Félix Verdeja), un véhicule de 6 tonnes propulsé par un Ford V-8 dont le prototype est achevé en janvier 1939. Capable de filer à 70 km/h sur route, ce char armé d'un canon de 45 mm s'avère des plus prometteurs (il triomphe du T-26 au cours de ses essais), mais la victoire des armées nationalistes en avril 1939, puis les difficultés à conclure un accord avec les motoristes Ford et Maybach, mettent un terme au projet l'année suivante. Le Verdeja 2, son successeur, dont le prototype est livré en août 1944, ne connaît pas non plus la production en série du fait de l'incorporation des *Panzer IV Ausf. H* et *Sturmgeschütze III* par l'Armée espagnole.

DANS LE SILLAGE DE L'ALLEMAGNE…

Car, au sortir de la guerre civile, l'Espagne est exsangue, et Franco se garde bien de s'engager dans le conflit mondial, malgré les demandes pressantes d'Hitler le suppliant de se joindre à une offensive conjointe contre le rocher britannique de Gibraltar, vieille pomme de discorde entre Madrid et Londres. Hormis l'envoi en URSS de la célèbre division « Azul », le *Caudillo* se borne donc à une neutralité bienveillante vis-à-vis de l'Axe durant toutes les hostilités.

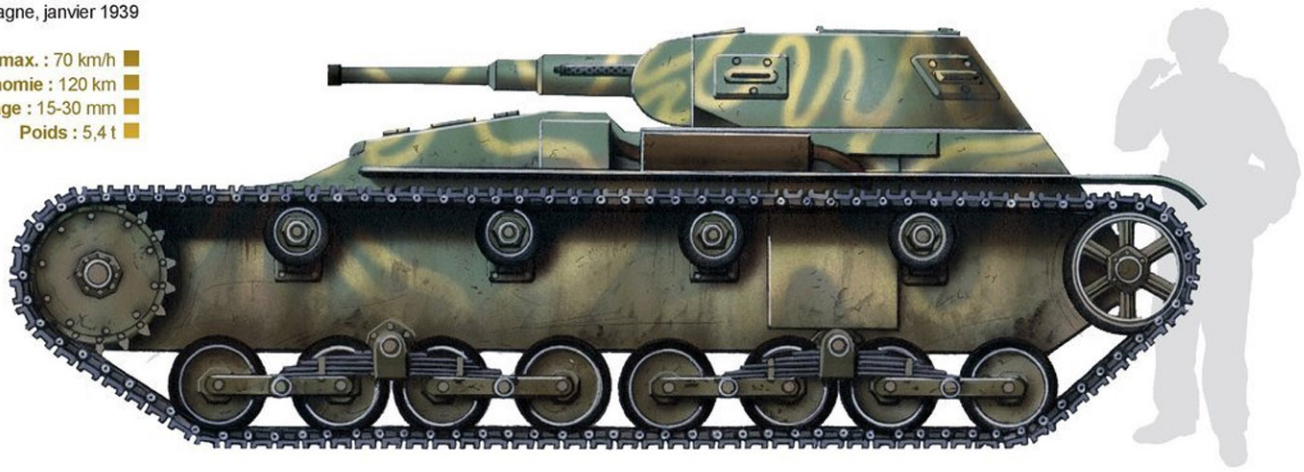
En mars 1943, le gouvernement espagnol sollicite tout de même auprès de l'Allemagne l'achat de 250 *Panzer III* et de 100 *Panzer IV*. Mais, ne pouvant donner suite à ces demandes pour satisfaire ses propres besoins, Berlin consent seulement la livraison de 20 *Panzer IV Ausf. H* et de 10 *StuGe III Ausf. G,* qui sont livrés en décembre. Tous sont affectés à la division blindée « Brunete ». Les négociations ultérieures pour la livraison de 100 *Panzer IV* supplémentaires, ainsi que de plusieurs Tiger, ne connaîtront pas la moindre concrétisation, et c'est au final avec un parc blindé des plus obsolètes que l'Espagne entre de plain-pied dans la guerre froide en 1945. Il lui faudra attendre le milieu des années 1950 et la livraison par les États-Unis de M47 Patton pour que l'Armée espagnole remise ses T-26, *Panzer I* et autres CV-33 ! ■

Panzer I Ausf. A/ 20 mm Breda modello 1935
2° Agrupación de Carros de Combate
Armée nationaliste
Front de Teruel, Espagne, janvier 1938

Vitesse max. : 37 km/h
Autonomie : 140 km
Équipage : 2
Poids : 6 t

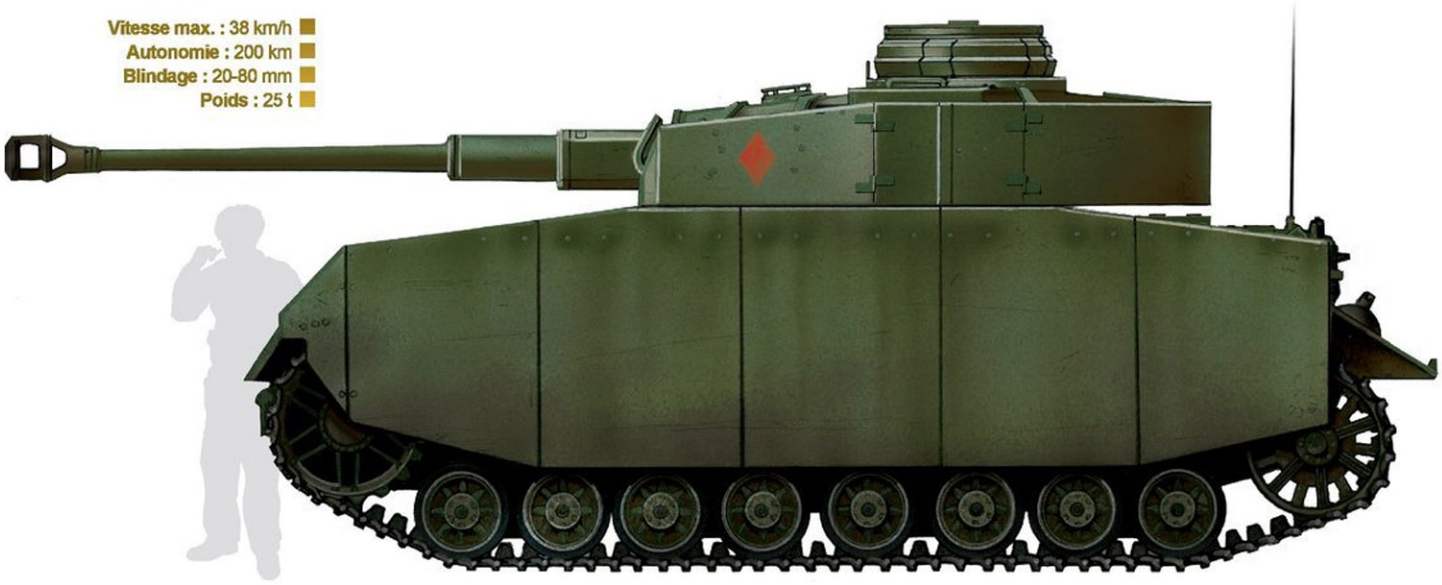
Verdeja 1
Prototype
Armée nationaliste
Saragosse, Espagne, janvier 1939

Vitesse max. : 70 km/h
Autonomie : 120 km
Blindage : 15-30 mm
Poids : 5,4 t



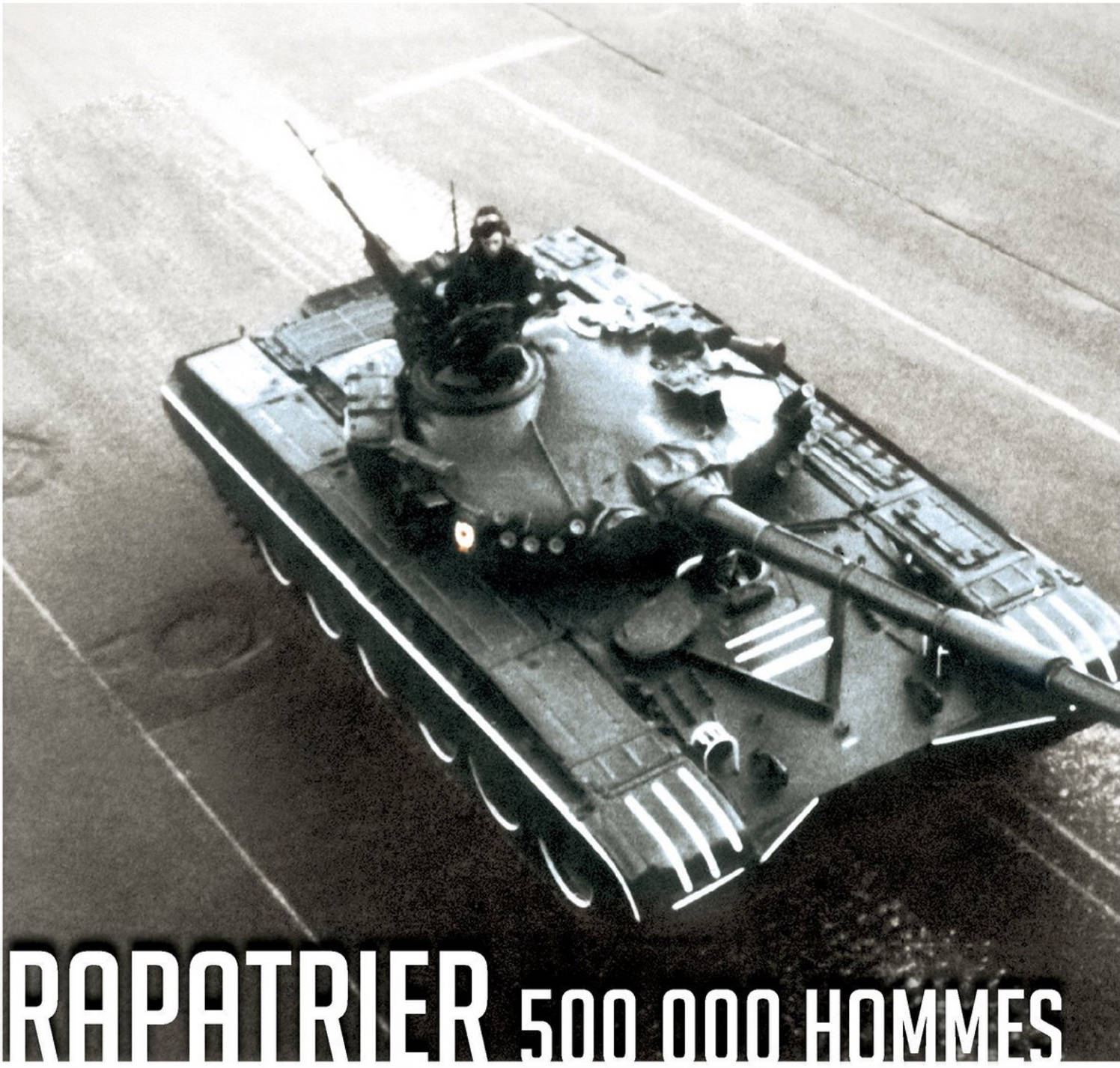
Panzer IV Ausf. H
División Mecanizada Brunete n.º 1
Armée espagnole
Madrid, Espagne, avril 1945

Vitesse max. : 38 km/h
Autonomie : 200 km
Blindage : 20-80 mm
Poids : 25 t



Sturmgeschütz III Ausf. G
División Mecanizada Brunete n.º 1
Armée espagnole
Madrid, Espagne, novembre 1946

Vitesse max. : 40 km/h
Autonomie : 155 km
Blindage : 30-80 mm
Poids : 23,9 t



RAPATRIER 500 000 HOMMES ET 4 000 CHARS !

IL Y A VINGT ANS TOUT JUSTE, LES SOVIÉTIQUES QUITTAIENT L'ALLEMAGNE

Été 1980, la Pologne est en pleine ébullition, *Solidarnosc* bat le pavé. À Moscou, tous les voyants virent au rouge vif. Outre le fait que les forces centrifuges n'y ont jamais été en odeur de sainteté, il est un détail de l'affaire qui fait passer des nuits blanches aux états-majors : et si les mutins se mettaient en devoir de couper les voies ferrées ?

Par **Jean-Jacques Cécile**

Ils le font bientôt non loin de Lublin. Ils l'avaient déjà fait, les bougres, c'était en 1976. Cette année-là, les ouvriers travaillant dans l'usine de tracteurs Ursus, sise non loin de Varsovie, désertent les chaînes de production. Non contents de s'être rendus coupables d'une telle « forfanterie », ils occupent leur temps ainsi rendu libre à démonter les rails de la principale pénétrante ferroviaire entre l'Est et l'Ouest. Or, la voie dont il s'agit revêt une importance prépondérante aux yeux des stratèges russes. Quand l'Armée rouge envoie sa blindaille en République démocratique allemande (RDA), on le sait, elle adore la véhiculer par train, cela économise le potentiel des mécaniques. Grève de 1976, émeutes de 1980, le Groupe de forces soviétiques en Allemagne (GFSA, ensuite redésigné GFO pour Groupe de forces ouest) court un danger d'isolation stratégique. La solution consiste alors à passer par la mer Baltique. En 1983, le projet est bien avancé qui consiste à créer une ligne de ferrys entre l'île de Rügen, dans le nord de la RDA, et le port de Klaïpeda, en Lituanie alors soviétique ; la première rotation est effectuée le 9 octobre 1986. Six bâtiments (trois est-allemands et trois soviétiques) s'y collent, et pas n'importe lesquels : chaque unité est capable d'avaler trois convois ferroviaires totalisant une centaine de wagons, sans compter les conteneurs ainsi que les poids lourds [1]. Clin d'œil de l'histoire, il est alors prévu que la ligne atteigne son rythme de croisière en 1990, année au cours de laquelle commencera justement à se poser avec acuité le problème consistant à rapatrier le GFO. Clin d'œil mais aussi ironie quand on pense qu'en 1986, lorsque l'étrave du premier navire fend les eaux de la mer Baltique, Heinz Gerber, le vice-ministre est-allemand en charge des transports, prend soin de préciser qu'il est impensable de voir les bateaux utilisés à des fins militaires, le ponte communiste allant jusqu'à déclarer benoîtement : « même dans un futur lointain, il n'est pas question que des chars, des troupes ainsi que des missiles soient embarqués dans ces ferrys. »[2] Ben voyons…

LE GFSA, UN PEU D'HISTOIRE

On attribue généralement à Winston Churchill la paternité de l'expression « rideau de fer » ; c'est faux, certes, mais ce n'en est pas moins lui qui l'a popularisée. Dans un télégramme adressé le 12 mai 1945 au président américain Harry Truman, le Premier ministre britannique d'alors écrit : « j'éprouve une inquiétude très profonde en raison des interprétations erronées des accords de Yalta par les Russes […]. Quelle sera la situation dans un an ou deux ? À cette date, les armées américaines et britanniques auront fondu, les Français seront encore loin d'être organisés sur une grande échelle […]. Tandis que la Russie pourra décider de conserver deux ou trois cents divisions en activité. Un rideau de fer s'est abattu sur leur front […] l'attention de nos peuples sera retenue par les châtiments à imposer à une Allemagne en ruines et prostrée. Ainsi, dans très peu de temps, il sera loisible aux Russes d'avancer, s'ils le veulent, jusqu'aux rives de la mer du Nord et de l'Atlantique. » En couchant ces mots sur le papier, le bouledogue d'outre-Manche fait preuve de prescience. Très rapidement après la fin des opérations sur le front Ouest, les forces américaines sur le continent européen chutent de 3 100 000 à 391 000 hommes. Les Canadiens, eux, rapatrient la presque totalité de leurs unités. Les Britanniques, enfin, ne maintiennent en Allemagne qu'un contingent de 488 000 hommes sur 1 321 000. Face à cela, les Soviétiques jouent le *statu quo*, stationnant 4 000 000 de soldats sur le théâtre des opérations.

Le Groupement des forces soviétiques d'occupation en Allemagne est initialement subdivisé en six armées totalisant 22 divisions provenant pour la plupart soit du 1er Front biélorusse (maréchal Gueorgui Konstantinovitch Joukov) soit du 1er Front ukrainien (maréchal Ivan Stepanovitch Koniev) ; à ces forces terrestres s'ajoutent quelques éléments des 16e et 18e armées aériennes de front. La lente accession de la RDA à la souveraineté provoque en mars 1954 l'abandon du terme « occupation », puis, quelques années plus tard, Moscou exprime le besoin ou la volonté, c'est selon, de légaliser la présence de ses troupes sur le sol allemand.

▲ Char T-80 de l'Armée rouge photographié lors d'une parade en 1984. À la toute fin de la Guerre froide, ce modèle équipe plusieurs divisions du Groupe de forces ouest stationné en Allemagne de l'Est. Il s'agissait là de l'une des premières photos « volées » de l'engin par les services de renseignements occidentaux.
DoD

[1] Eric Bourne, « Soviets bypass Poland with ferry to East Germany », *The Christian Science Monitor*, 1er juin 1983.

[2] Charles Gans, « Soviet-East Germany ferry creates 'Polish bypass' », *The Associated Press*, 30 novembre 1986.

▶ La grève des ouvriers de *Solidarnosc* menace directement les possibilités de rapatriement du GFO. L'état-major de l'Armée soviétique est donc contraint d'étudier un gigantesque plan d'évacuation par *ferry-boats* via la mer Baltique !
Gouvernement polonais

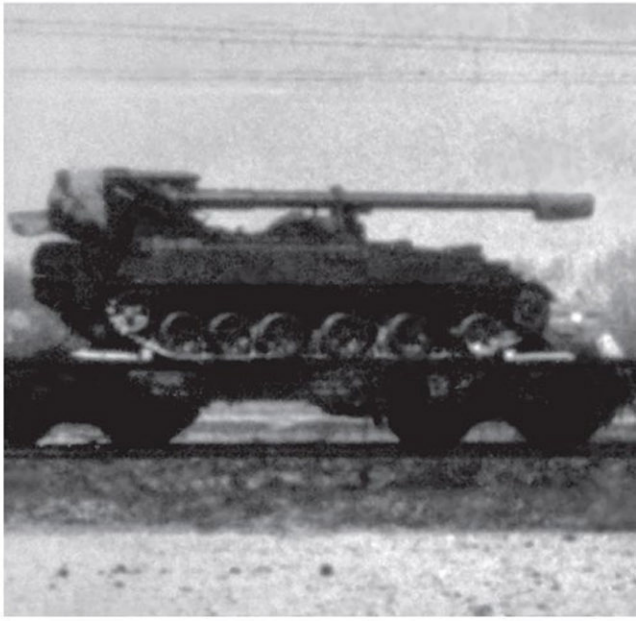
▲ Exercice en RDA, à l'époque où l'URSS régnait encore sur son « empire ». De tous les Groupes de forces de l'Armée soviétique, celui de l'Ouest est de loin le plus puissant. C'est sur lui que devait reposer l'essentiel de l'offensive en cas de guerre avec l'OTAN. RIA-Novosti

Un accord est signé, dont certains passages sont pour le moins explicites, en particulier celui-ci : « le gouvernement de la République démocratique allemande et le gouvernement de l'Union des républiques socialistes soviétiques, constatant que, malgré les efforts consentis par la RDA, l'Union soviétique et par d'autres États épris de paix, aucun traité de paix avec l'Allemagne et aucun règlement contractuel ne sont encore intervenus à ce jour offrant aux États européens des garanties suffisantes de paix et de sécurité, et en présence du fait que des troupes étrangères sont stationnées sur le territoire de la République fédérale allemande et que des bases militaires de l'agressif bloc de l'Atlantique Nord y sont implantées, considérant qu'avec la résurrection du militarisme allemand en Allemagne occidentale la paix est menacée, ont convenu que le stationnement temporaire de troupes soviétiques sur le territoire de la RDA, conformément aux traités et autres arrangements internationaux, est une nécessité. » Un peu plus loin, on peut y lire : « la souveraineté de la République démocratique allemande ne subit aucun préjudice du fait du stationnement temporaire de forces soviétiques sur son territoire. Les forces soviétiques ne s'immisceront pas dans les affaires intérieures de la RDA, ni dans sa vie sociale. » Sans doute est-ce là un engagement trop contraignant puisque le texte précise ultérieurement que les Soviétiques peuvent à tout le moins, en cas de menace envers la sécurité de leurs troupes, « prendre les mesures nécessaires pour parer à cette menace », le gouvernement local n'étant alors que « consulté ». Nuance…

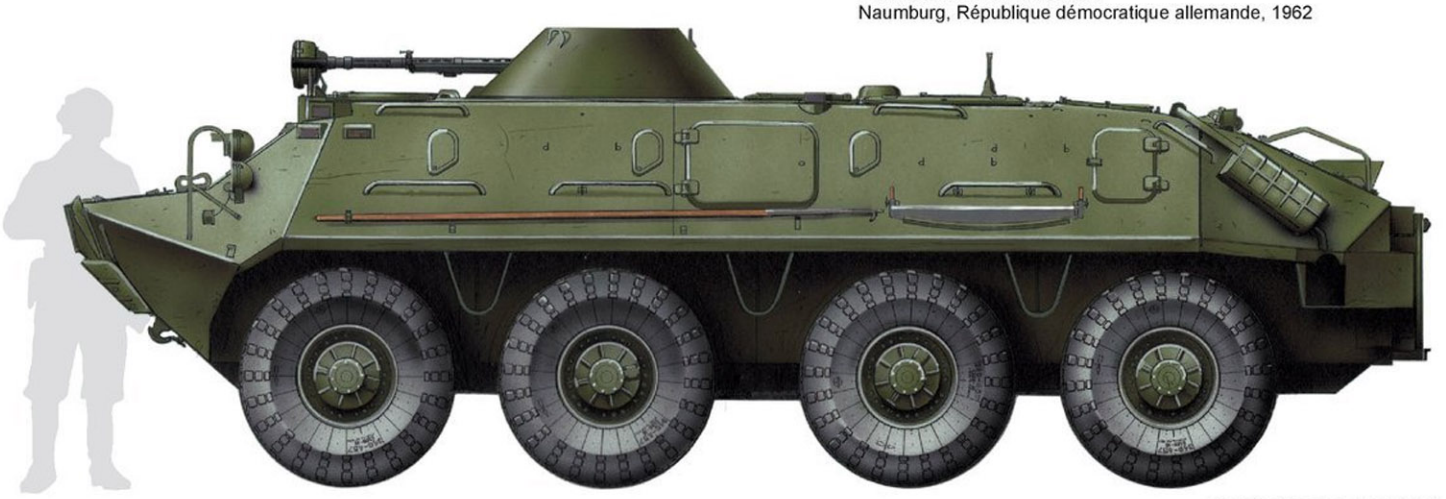
DES MILITAIRES CHOYÉS PAR MOSCOU

L'ordre de bataille du GFSA a peu varié de 1945 à 1956, année au cours de laquelle ses structures sont modernisées et ses effectifs légèrement diminués par le retrait de 33 500 hommes. C'est ensuite peu ou prou un calme plat de bon aloi qui prévaut jusqu'au milieu des années 1970, avant que l'ours n'émerge de sa léthargie. De 1975 à 1985, les évolutions suivantes sont notées :

- Renforcement progressif des moyens propres à la 34e division d'artillerie organique du GFSA ;
- Adjonction d'une brigade d'assaut par air ainsi que d'une brigade *Spetsnaz*, le tout résultant d'une volonté d'améliorer les capacités offensives dans la profondeur du dispositif occidental ;
- Création, au niveau « armée », d'un régiment d'hélicoptères de combat ainsi que d'un régiment autonome de chars moyens. Véritable « poing blindé offensif », ce dernier aligne 150 engins de mêlée, il est l'outil idéal pour effectuer une percée dans les lignes adverses ;
- Transformation de la 20e armée de la Garde en armée blindée ;



BTR-60PB
57e division de fusiliers motorisés de la Garde
8e armée de la Garde, GFSA
Naumburg, République démocratique allemande, 1962



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

- Nombreuses modifications affectant les structures au niveau division, modifications allant toutes dans le sens d'une meilleure mobilité et du renforcement de la puissance de feu.

Simultanément, faut-il s'en étonner, le GFSA bénéficie en priorité des matériels les plus technologiquement évolués que le bloc de l'Est soit capable de produire, à savoir :

- Milieu des années 1970 : introduction des automoteurs d'artillerie 2S1 (122 mm) et 2S3 (152 mm), puis d'un système moderne de conduite des feux d'artillerie ;
- Apparition du char T-64 en 1976, mise en service des chars T-80 et T-64B en 1984, ces deux derniers modèles étant capables de tirer des munitions guidées ;
- Entre 1980 et 1983, apparitions de l'automouvant d'artillerie 2S5 (152 mm), du lance-roquettes multiple BM-27, des blindés antiaériens lance-missiles SA-8B et SA-13 Gopher ainsi que du missile sol-sol SS-21 « Scarab », ce dernier en remplacement des roquettes lourdes FROG-7 ;
- De 1985 à 1986 : modernisation des forces aériennes, introductions de l'avion d'attaque au sol Su-25 « Frogfoot » et du chasseur de supériorité MiG-29 « Fulcrum », l'introduction de l'appareil de pénétration Su-24 « Fencer » étant quant à elle plus ancienne ;
- 1989 : apparition du système de missiles antiaérien SA-11 « Gadfly ».

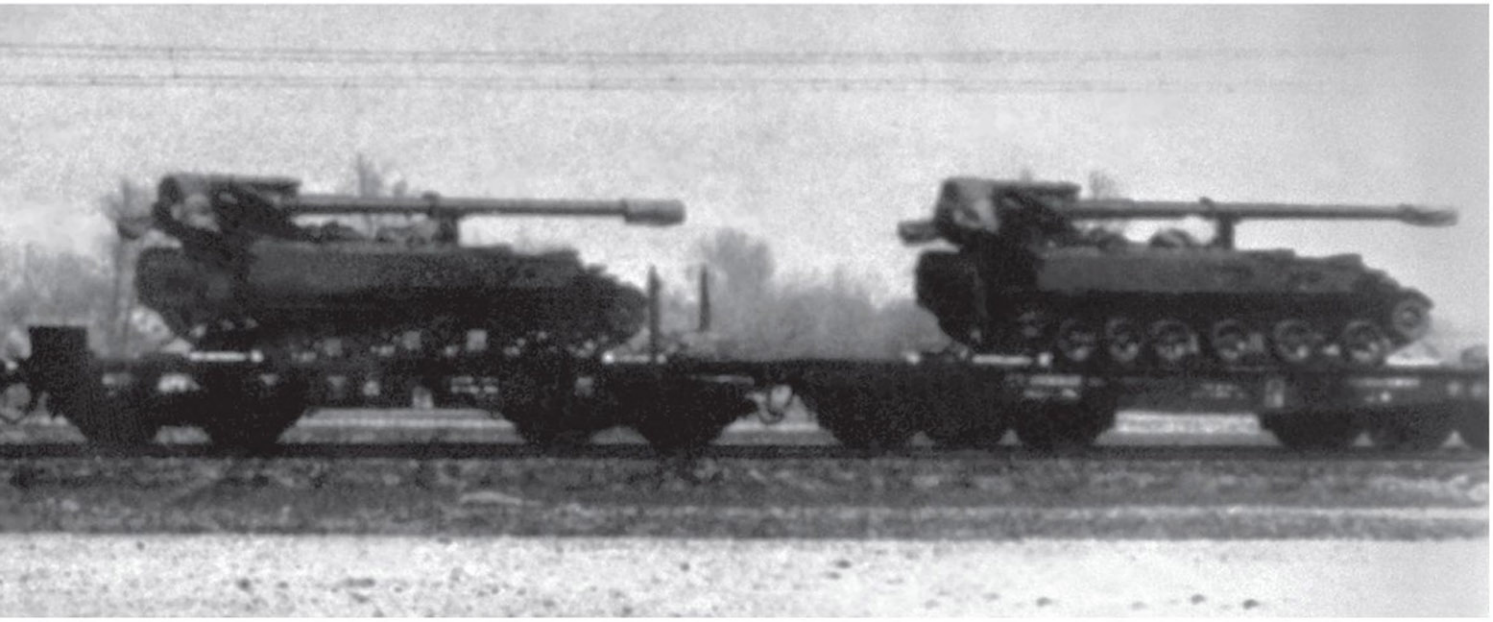
[3] « 10th anniversary of Russian withdrawal from Germany », RIA Novosti, 25 août 2004. Les chiffres cités par diverses sources varient souvent en fonction de l'époque d'une part et des modalités du décompte d'autre part.

▼ Du côté occidental, le retrait du GFSA/GFO est comptabilisé principalement sur la base des informations patiemment acquises par les trois missions militaires de liaison auprès du Haut commandement soviétique en Allemagne, tel ce convoi ferroviaire d'automoteurs d'artillerie de 152 mm 2S5 surpris en 1983, très probablement quelque part en Allemagne de l'Est, par l'USMLM, la mission américaine. DoD

Au total, avec 152 missiles à capacité nucléaire, 7 900 chars, 7 537 véhicules de combat d'infanterie, 4 414 pièces d'artillerie, 940 avions et 785 hélicoptères [3], le GFSA compose, à la fin des années 1980, une gigantesque machine de guerre qui piaffe d'impatience à l'idée de se ruer à l'assaut de l'Europe occidentale. L'ensemble se répartit en cinq armées, à leur tour globalement subdivisées en onze divisions blindées et huit divisions de fusiliers motorisés, sans oublier, bien entendu, la composante aérienne, soit cinq divisions de chasseurs ou chasseurs-bombardiers (16e armée aérienne), cinq régiments d'hélicoptères de combat, trois régiments de reconnaissance ainsi qu'enfin deux régiments de transport.

LE DÉBUT DE LA FIN

C'est le président soviétique Mikhaïl Gorbatchev qui tire le premier coup de semonce en date du 7 décembre 1988. Ce jour-là, lorsqu'il monte à la tribune de l'Assemblée générale des Nations unies, c'est pour annoncer un retrait unilatéral d'Europe de l'Est à concurrence de 5 000 chars et de 50 000 hommes, soit environ six divisions plus les soutiens. Échéance : deux ans. Comme il se doit, les Soviétiques saisissent l'opportunité pour initier une juteuse campagne de propagande.



À Jüterbog, alors que les premiers départs ne sont planifiés que pour le 17 mai 1989, 118 journalistes répondent présents lorsque les autorités les convient à une visite touristique des installations organisée dès le 6 mai, visite au cours de laquelle ils sont notamment invités à admirer les 94 chars T-64 du régiment « Vislensky ». Un retrait qui ne va pas sans difficulté. Déjà, le général Valery Fursin, chef d'état-major du GFSA/GFO, entretient les reporters de la complexité qu'il y a à faire transiter l'intégralité de cet arsenal vers la mère-patrie *via* les voies ferrées zébrant le territoire polonais [4]... L'*Intelligence Community* américaine, elle, prend tout cela avec des pincettes. Ses services relèvent tout d'abord qu'en fait, le GFSA/GFO est soumis à quatre processus simultanés : retrait, réduction, réorganisation et modernisation. Or, jugent-ils en 1989, deux de ces quatre processus, à savoir la réorganisation et la modernisation, « aboutiront à mitiger la réduction en matière de capacités des forces »[5]. Lorsque la frontière interallemande ainsi que le Mur de Berlin s'écroulent, les unités soviétiques squattant les terres teutonnes sont donc prises en porte-à-faux, engagées qu'elles sont dans un premier mouvement de valse-hésitation déstabilisateur.

Un malheur n'arrivant jamais seul, avant même que le sort du GFSA/GFO ne soit gravé dans le marbre, voilà que ces Est-allemands ingrats commencent à ruer dans les brancards. Fin janvier 1990, un avion soviétique s'écrase non loin de Petkus ; quelques jours plus tard, la populace locale descend dans la rue pour réclamer une réduction drastique des vols d'entraînement. Interviewé, Iris Reppman, un agronome, résume l'état d'esprit qui règne alors en assénant : « nous ne serons satisfaits que quand les Soviétiques seront partis et que ces vols à basse altitude auront cessé pour de bon. »[6] Les protestataires ne sont cependant que quelques douzaines. Un peu plus tard, lorsqu'en mai, non loin de Neuruppin, un autre appareil arborant l'étoile rouge largue par erreur trois bombes sur Raegelin, un village proche de la base aérienne, ils sont cette fois-ci plusieurs milliers à scander des slogans vengeurs. Une pétition récolte par ailleurs 7 200 signatures, provoquant une réponse évasive du commandement soviétique. Heureusement, plus de peur que de mal, les charges explosives n'ont pas détonné. Quand même...

Au final, la question du retrait est actée *via* le « Traité portant règlement définitif concernant l'Allemagne », dit Traité de Moscou, également connu sous l'appellation de « Traité 2 + 4 » en référence aux deux Allemagne ainsi qu'aux quatre puissances autrefois alliées, à savoir les États-Unis d'Amérique, la France, la Grande-Bretagne et l'Union des républiques socialistes soviétiques. Signé à Moscou le 12 septembre 1990, il précise dans son article 1 : « l'Allemagne unifiée comprendra les territoires de la République démocratique allemande, de la République fédérale d'Allemagne et Berlin dans son intégralité. » Un peu plus loin, l'article 4 énonce quant à lui : « le gouvernement de la République fédérale d'Allemagne, la République démocratique allemande et l'Union des républiques socialistes soviétiques déclarent que l'Allemagne unifiée et l'URSS régleront sous forme de traité les conditions et la durée de la présence

[4] Serge Schmemann, « Soviet Army, Exiting, Says, 'Come Visit' », *The New York Times*, 8 mai 1989.

[5] « Status of Soviet Unilateral Withdrawals », *National Intelligence Council*, octobre 1989 ; « Soviet Theater Forces in 1991: The Impact of the Unilateral Withdrawals on Structure and Capabilities », *National Intelligence Council*, novembre 1989. Originellement classifiés « Secret », ces deux documents ont été déclassifiés en 1999.

[6] Mike Leary, « E. Germans Want Soviet Troops Out, And Soon », *The Inquirer*, 7 février 1990.

[7] ADN International Service in German 0755 GMT September 12, 1990, FBIS-WEU-177-U, September 12, 1990, 3-5 via David Cox, *Retreating from the Cold War – Germany, Russia and the Withdrawal of the Western Group of Forces*, New York University Press, New York, 1996, p. 144.

[8] Ray Moseley, « In East Germany, Soviet Soldiers Pay For Overstaying Welcome », *The Chicago Tribune*, 20 septembre 1990.

des forces soviétiques sur le territoire de l'actuelle République démocratique allemande et de Berlin ainsi que les modalités du retrait de ces forces qui doit être achevé à la fin de l'année 1994. »[7]. Le traité relatif au stationnement temporaire et au retrait du GFO est paraphé un mois plus tard, le 12 octobre. Il contient un certain nombre de dispositions limitant la liberté de manœuvre des unités soviétiques : interdiction des exercices impliquant plus de 13 000 soldats, interdiction des exercices en terrain libre, interdiction du transport de munitions réelles dans les véhicules blindés en dehors des terrains d'exercice, annonce préalable de tout mouvement de véhicules quinze jours à l'avance en règle générale, délai porté à un mois si le mouvement atteint ou dépasse le volume de la brigade, les évolutions des aéronefs sont drastiquement limitées, etc.

Amadouer Moscou coûte à Bonn 8 milliards de dollars, somme officiellement destinée à couvrir les frais de fonctionnement des forces soviétiques, les coûts de construction de logements en URSS, le financement de stages de reconversion ainsi qu'une contrepartie de la valeur de l'immobilier ainsi récupéré. En attendant, la criminalité ne tarde pas à exploser : au mois de septembre 1990, les policiers de Potsdam affirment sans sourciller que sur les huit premiers mois de l'année, le décompte des actes criminels impliquant des soldats soviétiques s'établit à 409 affaires recensées, soit une augmentation de 65 % par rapport à la même période l'année précédente. Les désertions se multiplient, souvent accompagnées de méfaits. Au sein de la population est-allemande, le sentiment d'insécurité est réel. Comme si tout cela ne suffisait pas, les soldats à rapatrier font eux aussi sporadiquement entendre leurs voix. C'est le cas non loin de Berlin où, fin septembre, plusieurs centaines d'officiers, sous-officiers, soldats et épouses d'un régiment de fusiliers motorisés descendent dans la rue. On venait tout juste de leur annoncer qu'en Union soviétique, ils allaient être contraints à vivre sous des tentes en attendant que des logements leur soient construits [8]…

▼▼ Toujours à Hillersleben, la même année : bâtiments désertés dans une zone de la garnison tout juste délaissée par l'Armée ouge tandis que d'autres installations toutes proches sont encore occupées.
Photo Jean-Jacques Cécile

▼ Hillersleben, 1994 : un des derniers convois à prendre la direction de la Russie.
Photo Jean-Jacques Cécile

◤ Le char T-64 apparaît au GFSA en 1976. Pris au début des années 1980, ce cliché en montre un exemplaire appartenant à la 21e division de fusiliers motorisés de la Garde, encasernée à Perleberg.
Ashot Pogosvants

◀ Belle vue d'un redoutable hélicoptère de combat soviétique Mil Mi-24 « Hind » qui équipe en nombre le GFSA.
DoD

▶ Le GFSA/GFO, ne l'oublions pas, c'était aussi la formidable puissance de feu propre à la 16e Armée aérienne, au sein de laquelle l'avion d'attaque au sol Su-25 « Frogfoot » a été introduit dans la deuxième moitié des années 1980 .
DoD

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

BMP-1
12e division blindée de la Garde
3e armée de choc, GFO
Neuruppin, République
démocratique allemande, 1

Au plan logistique, le déménagement s'annonce être une tâche cauchemardesque d'ampleur monumentale. En ce qui concerne les personnels, il s'agit de prévoir le rapatriement de 545 200 hommes et femmes, ce chiffre comprenant 208 400 civils. Du côté des moyens militaires, les 22 divisions terrestres et aériennes, 49 brigades indépendantes et 42 régiments indépendants du GFO mettent officiellement en œuvre, à la date du 1er janvier 1991, un total de 123 668 systèmes d'armes majeurs, au rang desquels 4 209 chars, 8 209 véhicules de combat d'infanterie, 3 682 pièces d'artillerie, 106 094 camions, 691 avions et 683 hélicoptères, sans compter environ 2,5 millions de tonnes de matériel divers incluant 600 000 à 700 000 tonnes de munitions. Le tout est réparti sur 777 emprises territoriales totalisant une surface équivalant approximativement à 2,7 % du sol de la RDA, emprises sur lesquelles existent 36 290 bâtiments [9]. Concernant le seul territoire du Brandebourg, un *land* allemand enchâssant Berlin où sont concentrés environ 35 % des effectifs propres au GFO, celui-ci contrôle 324 bases, installations ou garnisons sur une surface de 120 000 hectares [10]. Le coup d'envoi est finalement donné le dimanche 24 février 1991, jour au cours duquel 22 véhicules de combat d'infanterie d'une unité quittant Stendal embarquent sur train direction la Baltique.

[9] Elliott Carson Nowacky, *From Occupation to Withdrawal: A Short History of the Soviet/ Russian Western Group of Forces in Germany 1945-1994*, Université du Texas, août 2012, pp. 75-77.

[10] David Cox, *op. cit.*, p. 108.

[11] Henry Dodds, « Western Group of Forces – The Withdrawal », *Jane's Intelligence Review*, juin 1991;

[12] Stephen Kinzer, « Bitter Goodbye: Russians Leave Germany », *The New York Times*, 4 mars 1994.;

[13] Horst Klemm et Jörg Schäfer, *Airborne Sensor Survey for the Detection of Hazardous Substances and Objects in the Subsurface*, IABG mbH.

LA GRANDE TRANSHUMANCE

Des trains, certains experts estiment alors qu'il n'en faudra pas moins de 11 000 pour parachever le retrait. Pourquoi la Baltique, d'ailleurs ? Parce que ce qui devait arriver arriva : Polonais et Tchécoslovaques exigeant des droits de passage ferroviaires exorbitants, les Soviétiques décident d'acheminer le matériel lourd par voie maritime depuis Mukran/Sassnitz (île de Rügen), Rostock ou Wismar à destination de Kaliningrad (enclave soviétique coincée entre la mer Baltique, la Lituanie et la Pologne), Klaïpeda (Lituanie) ou Leningrad. Ce mode de transport permet aux Soviétiques d'acheminer la quasi-totalité de l'équipement et du matériel ; quant aux soldats, ils suivent la même voie pour environ 40 % d'entre eux, le reste empruntant la voie des airs.

Plus généralement, le rythme planifié est d'une évacuation annuelle de 30 % en 1991, 1992 et 1993, le reliquat de 10 % devant plier bagage en 1994. En 1991, ce sont ainsi cinq unités majeures qui sont désignées pour inaugurer les chemins d'un pénible retour vers les réalités soviétiques, à savoir la 12e division blindée de la Garde, les 27e, 35e et 39e divisions de fusiliers motorisés de la Garde et enfin la 207e division de fusiliers motorisés. Tant et si bien qu'au mois de mars, le port de Sassnitz commence à ressentir les affres d'une congestion appelée à devenir chronique. Quelques clichés pris à cette époque par un reporter de la *Jane's Intelligence Review* dépeignent deux ferrys soviétiques, le *Kaunas* et l'*Inzhener Machulsky* (124 mètres de long pour ce dernier), avaler divers véhicules appartenant probablement à la 12e division blindée de la Garde. Partout sur les quais, ce ne sont qu'engins blindés à perte de vue, les plus intéressants étant sans conteste certains T-80 équipés de blindage réactif qui, semble-t-il, excitent étrangement la curiosité du photographe [11]. Cette abondance de biens nuit : le vol est monnaie courante, obligeant les autorités soviétiques à mettre sur pied des « groupes opérationnels » chargés de monter bonne garde. En août, les 273 000 soldats encore présents en terre allemande (sur 337 800 au 1er janvier) sont à peine troublés par la tentative de coup d'État qui ébranle Moscou. Les Soviétiques devenus Russes tiennent le rythme : un point de situation effectué le 3 février 1993 fait apparaître le départ effectif de 329 500 personnes, dont 211 356 militaires. En début d'année 1994, seules trois garnisons subsistent encore : Treuenbrietzen, Hillersleben (47e division blindée de la Garde) et Berlin-Karlshorst (6e brigade indépendante de fusiliers motorisés de la Garde). À cette époque, le GFO n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été : 500 chars (dont 200 T-64B pour la seule brigade de Karlshorst),

1 200 véhicules de combat d'infanterie, 200 pièces d'artillerie et 250 aéronefs, avions et hélicoptères confondus. Acheminer le reste vers la Baltique a nécessité une moyenne de 120 wagons par jour pendant trois ans [12]. La cérémonie mettant un point final à un pan entier de l'histoire contemporaine se déroule le 30 août 1994 dans un lieu prédestiné, le mémorial soviétique de la Seconde Guerre mondiale au parc de Treptow, à Berlin, en présence du président russe Boris Eltsine et du chancelier allemand Helmut Kohl. Le clinquant des beaux uniformes portant bien moult armes rutilantes contraste cependant avec la pollution endémique propre aux terrains rétrocédés à la RFA. Sur plus d'un millier de sites totalisant à peu de chose près 243 000 hectares, une étude évalue la quantité des polluants à « environ 2,7 millions de tonnes, avec approximativement 1,18 million de tonnes de déchets minéraux, 680 000 tonnes de ferraille, 413 600 tonnes de déchets immobiliers, 114 300 tonnes de produits pétroliers, 90 700 tonnes de déchets organiques, 75 300 tonnes de terrassement, 18 150 tonnes d'explosif et de munitions ainsi que 7 420 tonnes de résidus chimiques organiques » [13]. Qui plus est, les sols sont contaminés en profondeur.

▲ L'opération d'espionnage « Giraffe » a en particulier ciblé le char T-80, dont on voit ici quelques exemplaires de la version T-80BV immortalisés sur la pellicule en septembre 1989.
DoD

LES ESPIONS À L'ŒUVRE

« Roter Stern » ou en bon français « Étoile rouge » : c'est le nom du musée qui, à Wünsdorf, autrefois siège de l'état-major du GFSA/GFO, sacrifie à un devoir de mémoire qui peine à mobiliser les foules en Allemagne. On y remarque en particulier une gigantesque carte ayant, entre 1991 et 1994, servi à tenir un état des lieux au jour le jour, les unités mentionnées y étant biffées au fur et à mesure de leur retour. En France, le suivi à la même époque est assuré par le Centre de renseignement avancé (CRA) implanté à Baden-Baden. Là, principalement sur la base des connaissances acquises par les trois missions militaires de liaison occidentales, un grand tableau a été dressé qui récapitule toutes les unités soviéto-russes présentes en ex-RDA ainsi que leur situation. Or, le suivi fait apparaître deux anomalies majeures.

▶ Le GFSA bénéficiait en priorité des matériels les plus technologiquement évolués ; ici, début mars 1991, des automoteurs d'artillerie antiaérienne 2S6/2S6M Tunguska en attente d'appareillage, cap sur l'URSS.
RIA Novosti

◀ 1er mars 1991 : les quais du port de Rostock sont surchargés de blindés en attente d'embarquement sur le ferry *Kompozitor Musorgsky*.
RIA Novosti

▲ Un autre cliché de T-80 parvenu en Occident au moment de la chute du rideau de fer, en 1989. Ce matériel ultramoderne (il a été mis en service au sein du GFO en 1984) est l'un de ceux clairement visé par l'opération « Giraffe ». DoD

En premier lieu, on soupçonne fortement la 27e division de fusiliers motorisés de la Garde, encasernée à Halle, d'avoir enterré un bataillon de chars faute de moyens pour le rapatrier. En second lieu, le tableau rempli en intégralité et le cas des unités litigieuses pris en compte, les analystes du CRA ne sont pas loin de considérer le retrait comme achevé. Or, stupeur, voilà que les Russes n'en continuent pas moins à déménager des tombereaux de blindaille ! S'il est des gens que cela n'étonne guère, ce sont les anciens de la Mission militaire française de liaison auprès du Haut commandement soviétique en Allemagne. Car cela fait déjà longtemps que leurs « reconnaissances aériennes un peu osées » ont permis de voir « sortir de terre des matériels en mobilisation, anciens certes, mais en parfait état de marche, dont nous ne pouvions soupçonner la présence, car ils étaient situés en ZIP [14] et stockés dans d'anciens dépôts souterrains de la *Wehrmacht* » [15].

Tout cela reste cependant presque bon enfant. Dans la coulisse s'active parallèlement une sainte alliance réunissant des espions tout d'abord exclusivement allemands et américains, Britanniques et Français étant ensuite conviés au festin ; nom de code : opération « Giraffe ». Jusqu'alors artisanal, le pillage de la technologie soviétique devient systématique. Jouant sur l'appât du gain, flattant les uns, menaçant les autres, les barbouzes occidentales font leur marché sans vergogne, mettant la main, entre autres, « sur des plans stratégiques de l'état-major général à Moscou, sur des listes de personnel et des tables de chiffrement, mais également sur des éléments de l'ordinateur de bord de l'avion de chasse MiG-29, des appareils d'optique de précision » [16]. Sont également concernés le char d'assaut alors ultramoderne T-80, le système d'identification ami/ennemi équipant l'hélicoptère d'assaut Mi-24 (un capitaine russe en obtient 100 000 dollars), le système *Parola* (identification aérienne ami/ennemi), etc. Même *Greenpeace* s'en mêle. Dans le courant de l'année 1991, le mouvement écologiste tente de négocier l'achat d'une tête nucléaire de missile Scud.

But : démontrer au monde entier l'inadaptation des mesures de sécurité censées protéger ces armes d'apocalypse. Il s'en faut de peu que l'aventure ne réussisse, mais la tentative de coup d'État d'août fait brutalement avorter ce plan machiavélique [17]. Car on doit au moins reconnaître cela aux Russes : peu d'incidents notables sont venus ternir ce qu'il faut bien appeler la réussite d'un des mouvements logistiques les plus ambitieux de l'histoire contemporaine. ■

[14] « Zones interdites permanentes » à l'intérieur desquelles les véhicules de la MMFL ne pouvaient théoriquement pas pénétrer.

[15] Daniel Trastour, *La guerre sans armes*, Éditions des Écrivains, 2001, p. 103.

[16] Michael Mueller & Erich Schmidt-Eenboom, *Histoire des services secrets allemands*, Éditions Nouveau Monde, 2009, p. 426.

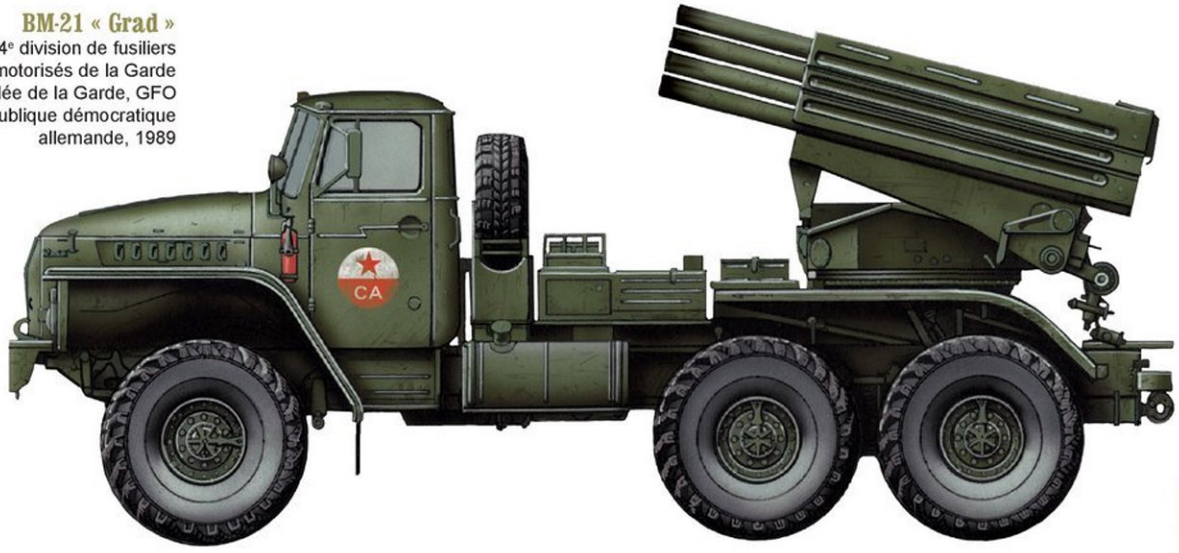
[17] Seymour Hersh, « The Wild East », *The Atlantic Monthly*, juin 1994.

▼ Plan schématique mural soviétique concernant la garnison de Wünsdorf, au musée « Roter Stern ». Photo Jean-Jacques Cécile.

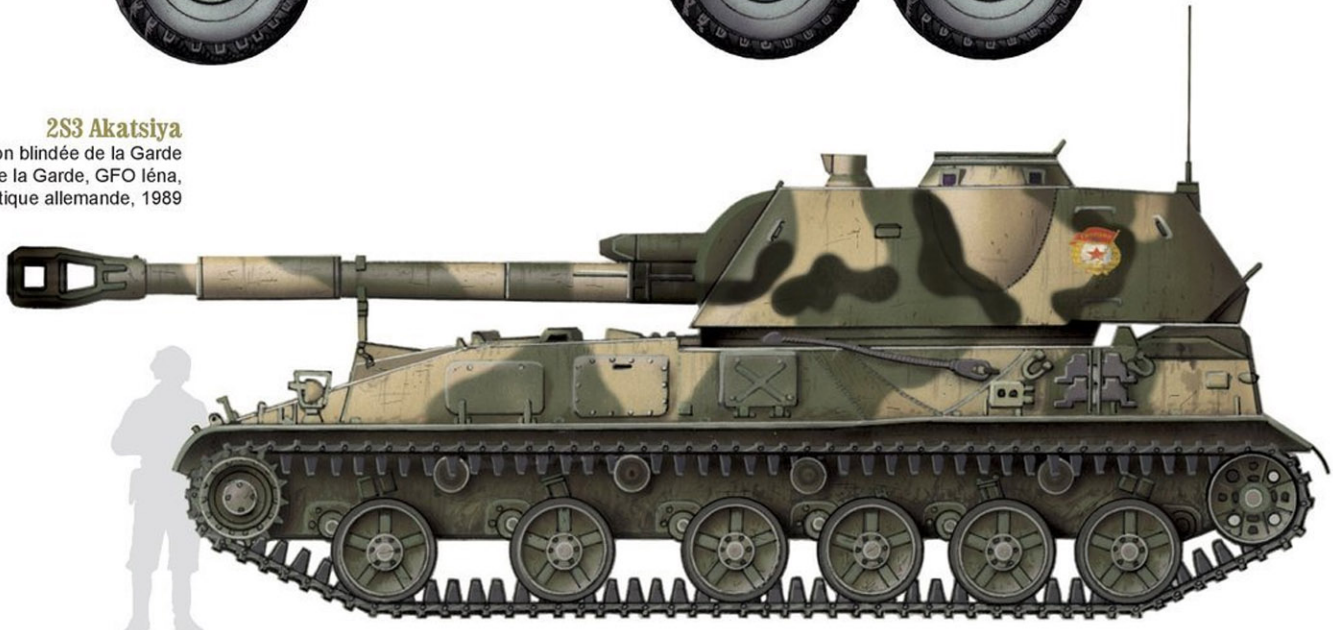
Mil Mi-24 « Hind-F »
Unité inconnue
20e armée de la Garde, GFO
Bernau bei Berlin, République démocratique allemande, 1989

BRDM-2
11e division blindée de la Garde
1re armée blindée de la Garde, GFO
Dresde, République démocratique allemande, 198271

BM-21 « Grad »
94e division de fusiliers motorisés de la Garde
2e armée blindée de la Garde, GFO
Schwerin, République démocratique allemande, 1989

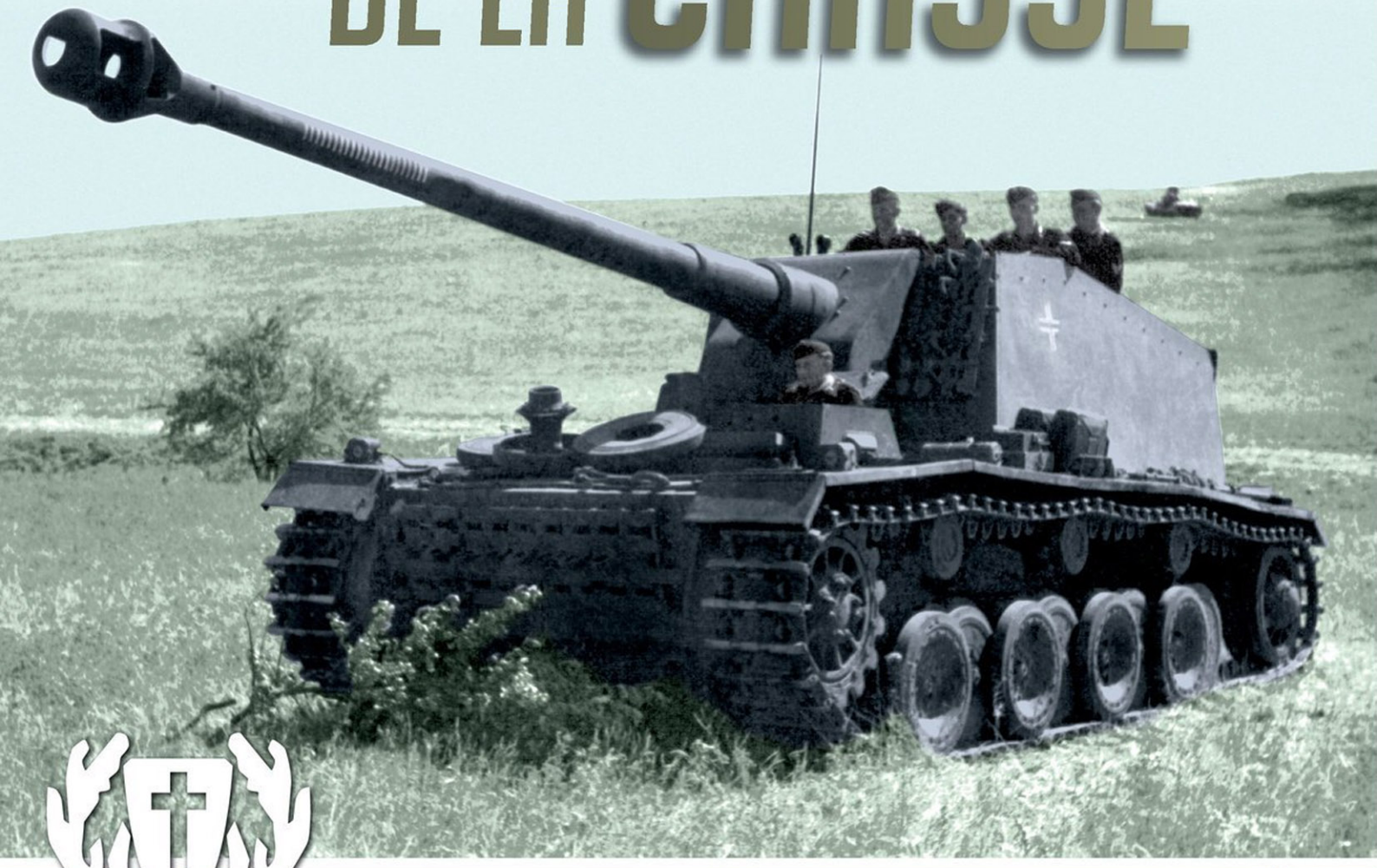


2S3 Akatsiya
79e division blindée de la Garde
8e armée de la Garde, GFO Iéna,
République démocratique allemande, 1989



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

LA FIÈVRE DE LA CHASSE



LA *SCHWERE PANZERJÄGER-ABTEILUNG 521* SUR LA ROUTE DE STALINGRAD

Contrairement aux autres armées, faute de disposer de matériels adéquats en nombre suffisant, la *Wehrmacht* n'hésite pas à envoyer au combat des prototypes construits à quelques exemplaires. Ainsi, afin de faire face aux chars soviétiques T-34/76 et KV-1, la *schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521* aligne, le 15 mai 1942, le dernier « Dicker Max » encore en service et les deux « Sturer Emil » produits. Ces monstres font faire merveille dans la plaine du Don lors du *Fall Blau*.

Par **Laurent Tirone**

L'*Oberleutnant* Kurt Hildebrandt, *Kommandeur* de l'unité de chasseurs de chars, livre un témoignage intéressant sur l'action de ces engins dotés des canons les plus puissants de l'époque. Mais avant d'y venir, revenons brièvement sur l'histoire de ces « moutons à cinq pattes » de la *Panzerwaffe*…

GROS MAX, ÉMILE LE TÊTU, MAX ET MORITZ…

Lors de sa période de réarmement, puis tout au long de la guerre, la *Wehrmacht* se lance dans l'étude de nouveaux véhicules de combat afin de répondre aux menaces rencontrées. C'est le *Wa Prüf 6* (Bureau de l'armement n° 6) qui, en 1938, charge la célèbre firme Krupp de développer un blindé capable d'engager les fortifications de la ligne « Maginot ». Ce *Schartenbrecher* (« briseur de bunkers ») doit être armé d'une pièce de *10,5cm* tirant un projectile explosif suffisamment puissant pour détruire à bonne distance un blockhaus en tir direct.

Le contrat porte sur deux prototypes désignés *10,5cm K18 auf Panzer Selbstfahrlafette IVa* (en abrégé en *10cm K Pz. Sfl. IVa*), mais surnommés « Dicker Max » (gros Max) par les *Landser*. Suite à de nombreux problèmes mécaniques, les engins ne peuvent être assemblés qu'en janvier 1941. Le 31 mars, une démonstration est effectuée devant Hitler qui, séduit par leur silhouette moderne, décide de les expédier au front afin d'obtenir un retour d'expérience significatif avant d'autoriser tout lancement de fabrication en série pour le printemps 1942. Toutefois, l'un des deux automoteurs est détruit en 1941 suite à l'explosion d'une gargousse de *10,5cm*. Les raisons de cette détonation demeurent floues, et les rapports de l'époque évoquent une surchauffe dans l'habitacle combinée à une température extérieure élevée. Le second « Dicker Max » combat jusqu'à la fin 1941 au sein de la *Panzerjäger-Abteilung (Sfl.) 521*, puis il est renvoyé aux usines Krupp pour de lourdes réparations. Après quelques modifications au niveau de la suspension, il repart pour le front de l'Est. Son équipage retrouve son unité d'origine le 1er juin 1942 et participe à l'offensive d'été de la *Wehrmacht* en direction de Stalingrad, le fameux *Fall Blau*.

▲ Contrairement au « Sturer Emil », le *10,5cm K18 auf Panzer Selbstfahrlafette IVa* « Dicker Max » n'est pas un « bricolage » destiné à tester de nouvelles solutions techniques mais un canon automoteur ayant pour mission originelle de détruire les bunkers de la ligne « Maginot ».

▼ Le « Sturer Emil » est armé d'un canon de *12,8cm Pak 40 L/61* dont le projectile perforant est capable de percer 130 mm de blindage à 2 000 mètres sous une incidence de 30°. Aucun engin soviétique n'est en mesure de résister à une telle puissance de feu.

Quant au *12,8cm Selbstfahrlafette L/61 VK. 30.01(H)* – en abrégé, *12,8cm (Sf.) L/61 VK. 30.01(H)* –, il est né du recyclage de châssis chenillés produits dans le cadre du programme du char lourd allemand *Versuchskraftfahrzeug 30.01(H)*. En mars 1941, en vue de tester des solutions novatrices et des armements de dernière génération, l'Armée allemande décide de mettre au point une *Selbstfahrlafette* – automoteur – reprenant les châssis inemployés des prototypes. Deux *VK. 30.01(H)* sont alors convertis en engins antichars. Le tube qui y est greffé est dérivé du *12,8cm Flakgerät 40*, développé par Rheinmetall-Borsig en 1939, donnant ainsi naissance aux « Sturer Emil », c'est-à-dire Émile le têtu. Baptisés « Max » et « Moritz » par leurs équipages, les deux *Panzerjäger* sont expédiés sur l'*Ostfront*, où ils doivent permettre localement de contrebalancer la supériorité technique et numérique des T-34/76. Mi-juillet 1942, les deux « Sturer Emil » sont à leur tour déployés au sein de la *3. Kompanie* de la *schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521*.

Le bataillon peut donc compter sur ces trois mastodontes qui viennent, de façon appréciable, renforcer la puissance de feu des petits automoteurs *Panzerjäger I* à canon de *4,7cm* et des tractés *Pak 38* de *5cm* qui constituent le gros de sa dotation.

◀ Un des deux *12,8cm Selbstfahrlafetten L/61 VK. 30.01(H)* « Sturer Emil » de la *schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521* dont l'insigne reprend celui de l'Association de chasse du *Reich* : la *Deutsche Jägerschaft* dont l'emblème figure toujours aujourd'hui sur la bouteille d'une célèbre marque d'alcool. Sur la longue volée du canon sont visibles les cercles de victoire de l'équipage. Lors de l'opération « Fall Blau », lancée le 28 juin 1942, ce chasseur de chars est la machine la plus puissante de l'arsenal allemand.
Toutes photos archives Caraktère

SEULE LA TAILLE COMPTE…

L'*Oberleutnant* Kurt Hildebrandt, qui a en charge le déploiement des trois chasseurs de chars lourds, livre un témoignage édifiant sur le potentiel de ces engins aux canons des plus impressionnants. La *schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521* combat alors sur le Don contre la *6. Armee* du général Paulus :

« Finalement, il apparaît que l'ennemi, après plusieurs jours de retraite ininterrompue, a décidé de prendre position et de combattre. Dans ces conditions, nous faisons de même. Par rapport aux autres compagnies, nous avons beaucoup de chance. Depuis début juillet, date du lancement de notre offensive, nous avons affronté de nombreux chars ennemis et nous en avons détruit 15 en moins de trois semaines. Cet important tableau de chasse s'explique par la présence de trois canons automoteurs lourds au sein de notre *Kompanie* : un *10cm K Pz. Sfl. IVa* et deux *12,8cm (Sf.) L/61* baptisés Max et Moritz par leurs équipages. Hélas, suite à des problèmes mécaniques, Max est aux mains des mécaniciens qui ne savent pas pour combien de temps il sera indisponible. Néanmoins, nous pouvons compter sur Moritz et sur le *10cm K Pz. Sfl. IVa* que ses servants appellent Brummbär. Nous possédons également une importante puissance de feu supplémentaire avec nos *Panzerjäger I* armés d'une pièce de *4,7cm*. Ils sont particulièrement efficaces contre les chars légers ennemis et l'infanterie.

▲ Le *4,7cm Pak(t) (Sf) auf Panzerkampfwagen I*, plus communément appelé *Panzerjäger I*, est bien moins impressionnant que ses deux frères d'armes. Il est vrai qu'il n'est équipé que d'un canon de *4,7cm Pak 36 L/43,4* dont l'obus perforant perce 40 mm d'acier à 1 000 mètres sous une incidence de 30°. Une performance insuffisante pour venir à bout d'un T-34/76 mais qui met en danger la totalité des chars légers soviétiques tels que les BT-7 et autres T-60.

JAGDFIEBER A

« À l'aube, dans un épais brouillard, nous avançons jusqu'à une ligne de crête sans rencontrer de résistance significative. Puis le terrain continue en pente douce, et nous progressons encore sur une distance de deux à trois kilomètres, le versant opposé se situant à environ quatre kilomètres de nos emplacements. Le matin suivant, le brouillard se lève, et nous pouvons localiser plus précisément notre position dans la vallée. Rien ne bouge à l'horizon, et nous n'entendons aucune canonnade. Pour autant, nous n'avançons pas, car nous avons aperçu une saillie composée de petites protubérances sur la ligne de crête opposée. S'agit-il d'une avancée naturelle ou d'une série de bunkers ? Il nous est difficile de les identifier correctement, car le soleil rasant nous empêche de bien discerner les détails. Soudain, un de nos chefs d'engin pointe son doigt sur une petite silhouette au loin. Nos regards se braquent sur ce point, et nous reconnaissons une tourelle de char qui dépasse du sol. Nous comprenons : les autres monticules s'avèrent être des blindés enterrés ! Hormis ces derniers, nous n'observons pas d'autre menace. Nous comptons alors une trentaine de chars adverses placés en arc de cercle. L'inquiétude gagne nos rangs, car l'ennemi peut s'apercevoir, à tout moment, que son embuscade a été découverte et qu'il est inutile de rester immobile. Peut-être même qu'il a repéré nos mouvements et qu'il s'apprête à ouvrir le feu. Heureusement, nous sommes encore loin, et ses tirs seraient imprécis et sans danger pour nous. Les équipages du Moritz et du Brummbär, tout comme la totalité de la *Kompanie*, sont passablement excités à l'idée du combat qui s'annonce. La *Jagdfieber* nous exalte ! Toutefois, nous devons patienter, car une unité antichar n'est pas prévue pour mener une attaque frontale sur des engins ennemis aussi solidement retranchés. En effet, cette mission est dévolue aux *Sturmgeschütze* et aux *Panzer*.

▼ Le « Dicker Max » est armé d'un *10cm schwere Kanone 18* dérivé d'une pièce d'artillerie tractée. La puissance de cette dernière nécessite l'installation d'un frein de bouche de manière à réduire le recul. La *schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521* ne dispose que d'un seul de ces engins, car le deuxième exemplaire a été détruit suite à l'explosion accidentelle d'une gargousse.

RECONNAISSANCE SOVIÉTIQUE

« Après approximativement trois heures d'attente, un char russe isolé se détache de la saillie et traverse la vallée dans notre direction. Avant que Moritz ne puisse gagner une position de tir plus favorable, le blindé ennemi est déjà au bas de la cuvette. Nous ne pouvons l'engager sans avancer plus en avant sur la pente et alors révéler notre présence. L'engin disparaît de notre vue, mais nous parvenons à le situer grâce aux bruits de son moteur et aux cliquetis de ses chenilles. Il semble suivre maintenant une route parallèle à nos positions, et il ne devrait pas tarder à nous découvrir. L'examen rapide du terrain nous confirme que si les chars ennemis venaient à se déplacer, ils risquent de se mettre à couvert dans une vaste dépression. Afin de la prendre sous son feu, le Moritz manœuvre pour trouver une position plus avantageuse. Mais, ce faisant, nous sentons qu'« Ivan » devient soupçonneux, car si le claquement des chenilles du Moritz reste faible, le moteur émet un grondement sourd à chaque fois que le pilote le sollicite. Il faut bien avouer que les 310 chevaux du 6 cylindres Maybach ont beaucoup de mal à mouvoir les 36,5 tonnes du *12,8cm (Sf.) L/61*, et obligation est faite de le pousser à la limite de la rupture. Si grâce aux hurlements de sa mécanique nous pouvons suivre la course du Moritz vers la position qui lui permettra de repérer l'adversaire, ce dernier risque de faire de même…

VOLLTREFFER !

« Brusquement, les Soviétiques se dévoilent. En l'occurrence, un T-34 qui avance lentement vers la dépression. Son canon est pointé sur nous, et son équipage ouvre le feu sans discontinuer dans notre direction. C'est à ce moment que le Moritz tire son premier obus. Nous pouvons le suivre grâce au traceur et le voir s'écraser à deux mètres devant la caisse du T-34. Apparemment, le chef de char de ce dernier fait comme si de rien n'était, et l'engin continue sa course sans accélérer. Le temps nous semble interminablement long avant le deuxième tir. Enfin, une seconde détonation retentit alors que le char ennemi passe juste derrière un petit monticule de terre. Cette fois, le projectile va-t-il toucher ? Non ! Le T-34 maintient sa route tranquillement, et nous le voyons à nouveau disparaître derrière un obstacle. Seule sa tourelle dépasse à présent. La déception s'empare de nous quand, soudain, les trappes d'évacuation du char russe s'ouvrent précipitamment, et des hommes en jaillissent en même temps que d'importantes volutes de fumée. Des flammes commencent alors à sortir de l'engin immobilisé. Plus de doute, le T-34 est en train de brûler ! Le Moritz vient de réussir un *Volltreffer* (coup direct). Nous avons à peine le temps de savourer notre succès qu'un deuxième char se détache du groupement adverse et se dirige vers nous à faible vitesse. Il ne nous canonne pas, mais ses mitrailleuses tirent de longues rafales. Nous identifions avec une certaine crainte un lourd KV-1. Ce dernier s'immobilise, sa tourelle pivote vers nos positions, et deux à trois obus sont expédiés dans notre direction. Puis il repart sur quelques dizaines de mètres, avant de stopper à nouveau et de refaire feu. Bientôt, il n'est plus qu'à 1 500 mètres de nous. Entretemps, le Moritz a changé d'emplacement, prouvant au passage la supériorité d'un engin chenillé sur une simple pièce antichar, et le KV-1 s'encadre dans sa lunette de visée. Le commandant adverse a toutefois repéré notre canon automoteur, et un duel s'engage. Le char soviétique expédie rapidement plusieurs coups rapides vers le Moritz, qui réplique par un seul obus de *12,8cm*. La *Granate* touche de plein fouet le KV-1, sans faire de dommages apparents, mais nous voyons deux membres de l'équipage soviétique abandonner leur machine et s'enfuir à pied vers leurs lignes. Se sachant détecté, le *12,8cm (Sf.) L/61 VK. 30.01(H)* s'embosse dans une petite dépression ; mais, de fait, ses servants ne peuvent plus voir les mouvements de l'adversaire. Dans l'intervalle, les fuyards ont rejoint leurs camarades, et, sans doute après avoir entendu leurs rapports, le commandant de l'unité ennemie expédie un deuxième T-34 en reconnaissance. Celui-ci couvre rapidement la distance qui le sépare du KV-1 et stoppe devant lui. Un homme saute du char et s'approche du « lourd » immobilisé pour examiner les dégâts. Visiblement, « Ivan » s'apprête à le remorquer. Un ordre est donné au chef du Moritz, et ce dernier réoccupe son ancienne position de tir. Cette fois, ce sont des *Sprenggranaten* (obus explosifs) qui sont utilisées. Le premier tir est beaucoup trop long, le deuxième se rapproche de la cible, et le troisième frappe de plein fouet l'arrière du T-34. En quelques secondes, de grandes flammes s'échappent du compartiment moteur, nous venons d'incendier un char avec une *Sprenggranate* à une distance de 1 500 mètres ! Moins d'une heure plus tard, un autre T-34 vient se positionner près du KV-1, et, à nouveau, une tentative de remorquage est effectuée. En quelques coups, le Moritz parvient à le mettre en feu. Les trois blindés russes sont très proches les uns des autres, et nous nous prenons à espérer que les incendies se propageront au KV-1 pour le rendre définitivement irrécupérable.

▲ Sur l'avant de la casemate de ce « Sturer Emil » est visible l'insigne de la *schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521*. Si ses équipages louent la puissance de son canon, l'engin présente quelques défauts notables, comme une capacité d'emport en munitions assez faible de seulement 15 à 18 obus en casemate.

▼ Le « Dicker Max » est lui aussi un chasseur de chars redoutable puisque son projectile *Pzgr. rot* de *10,5cm* est capable de percer une plaque d'acier épaisse de 111 mm à 2 000 mètres sous une incidence de 30°. Largement de quoi mettre hors de combat un T-34/76 ou un KV-1 !

SOUS LE FEU ENNEMI

« Or, les Soviétiques ne tiennent visiblement pas à abandonner leur char lourd, étant donné qu'un troisième T-34 surgit et se place lui aussi en position de le remorquer. Moritz, qui s'était mis à l'abri, retourne donc encore une fois sur sa position de tir. Cependant, l'ennemi l'a repéré et ouvre un feu nourri depuis l'autre côté de la vallée. L'un des Russes ayant correctement estimé la distance de sorte que son projectile vient frapper le sol non loin du canon automoteur allemand. Pour autant, nos camarades ne paniquent pas, et le premier obus frappe le T-34 en plein remorquage. La situation devient difficile pour le Moritz, qui ne peut faire demi-tour sans exposer son flanc. Dans ces conditions, le pilote entame une lente marche arrière sous le feu ennemi. Nous sommes terrifiés à l'idée qu'il puisse être touché. Encore dix mètres à parcourir, et le Moritz sera à l'abri. Soudain, un projectile frappe le sol devant lui, soulevant un grand panache de poussière ! Plus que cinq mètres, trois… bientôt l'engin commence à disparaître des viseurs ennemis quand un projectile frappe la chenille, sous la caisse, ricoche et va s'enfoncer dans le sol à moins d'un mètre. Heureusement, aucun dommage n'est à déplorer. L'ennemi vient de perdre quatre chars en quelques minutes. Sans doute est-ce un peu trop pour **lui, car il ne tente plus de traverser la vallée** et se contente **de manœuvrer le long de la crête.**

▲ Le « Sturer Emil » souffre de son rapport puissance/poids de seulement 8,57 chevaux par tonne, ce qui est très insuffisant pour lui garantir une mobilité correcte. Il est vrai que son moteur de 300 chevaux à fort à faire avec les 35 tonnes en charge de l'engin. On voit ici Max ou Moritz sur une piste soviétique à l'été 1942.

SOUS L'ORAGE

« Alors que nous venons à peine de terminer notre repas de midi, un violent orage s'abat sur nos positions, transformant le terrain alentour en un vaste océan de boue. Les véhicules à roues s'enlisent rapidement, tandis que les chenillés éprouvent toutes les peines à s'en extirper. « Ivan » profite alors de cette diversion pour lancer une attaque surprise. Des chars, appuyés par de l'infanterie, montent à l'assaut. Sous le couvert de l'orage, ils sont parvenus à 800 mètres de nous sans être repérés ! Immédiatement, les pilotes du Brummbär et du Moritz se dépêchent de manœuvrer afin de pouvoir prendre sous leur feu les engins de tête. Bientôt, les premiers T-34 sont engagés et se transforment en torches. Pris sous les obus de *10,5cm* et de *12,8cm*, un troisième tente de s'enfuir, suivi par l'infanterie, mais un coup vient le frapper à l'arrière de la tourelle. Sous la violence du choc, celle-ci est arrachée de la caisse et va s'écraser sur le sol. Sonnés par notre réaction, les Soviétiques préfèrent ne pas tenter un nouveau coup de main.

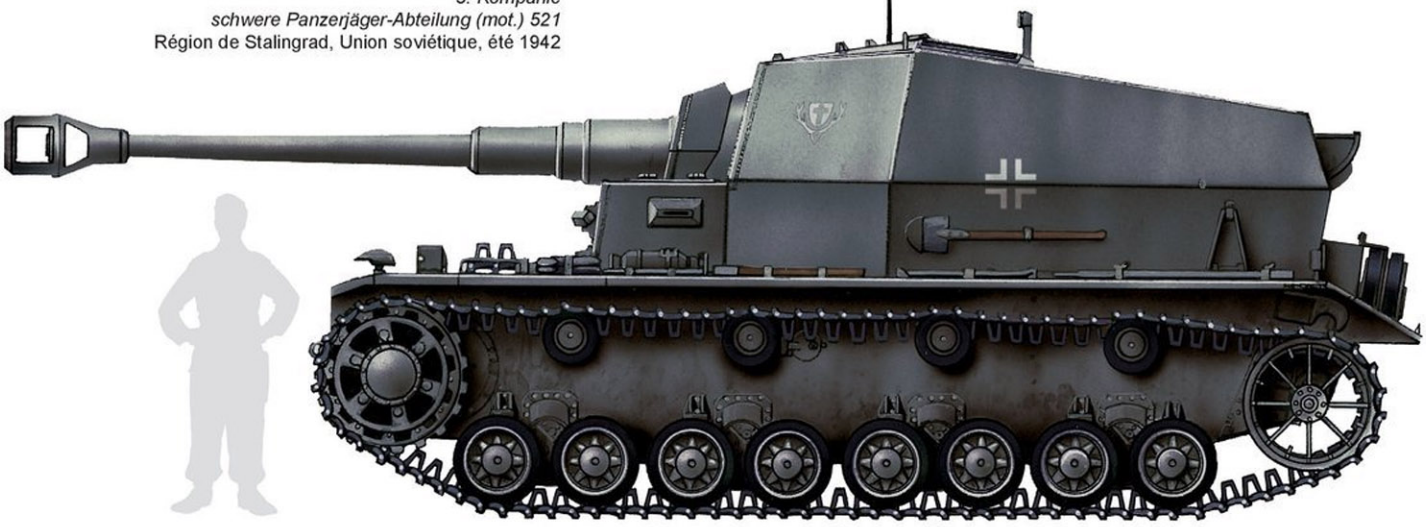
Un peu avant la tombée de la nuit, la *Stabskompanie* nous donne l'ordre de former un « hérisson ». Les automoteurs se placent alors en cercle, puis les camions de munitions et autres motos se mettent à l'abri à l'intérieur. **Des tours de garde sont ensuite mis en place** afin qu'une **attaque nocturne soviétique ne puisse nous** surprendre.

Horch 108 *Kfz. 70*
Stab
schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521
Don, Union soviétique, été 1942

4,7cm PaK(t) (Sf) auf Panzerkampfwagen I
1. Kompanie
schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521
Don, Union soviétique, été 1942

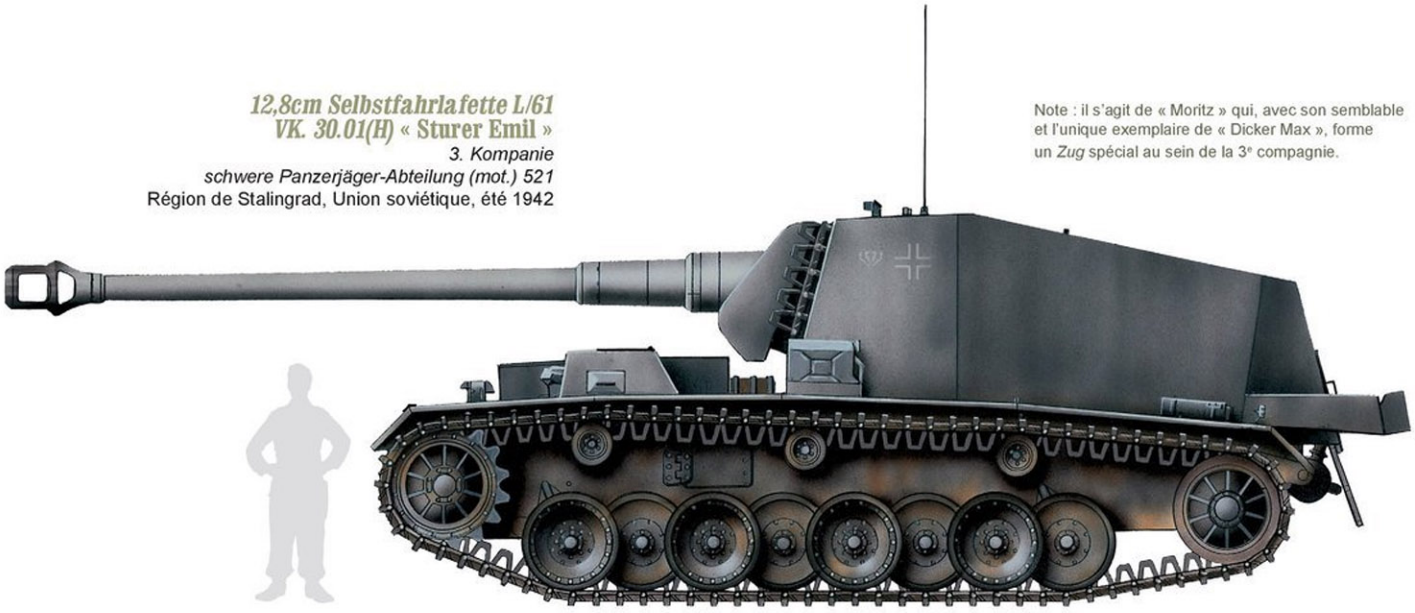
***10,5cm K18 auf Panzer Selbstfahrlafette IVa* « Dicker Max »**
3. Kompanie
schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521
Région de Stalingrad, Union soviétique, été 1942

Note : ce « Dicker Max » est réuni au sein d'un *Zug* spécial avec les deux « Sturer Emil ».



***12,8cm Selbstfahrlafette L/61 VK. 30.01(H)* « Sturer Emil »**
3. Kompanie
schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521
Région de Stalingrad, Union soviétique, été 1942

Note : il s'agit de « Moritz » qui, avec son semblable et l'unique exemplaire de « Dicker Max », forme un *Zug* spécial au sein de la 3e compagnie.



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Sur notre droite, de violents tirs se font entendre. Visiblement, notre *1. Kompanie* subit un assaut. Bientôt, nous pouvons voir sur quoi nos camarades ouvrent le feu. Un char ennemi se déplace à 3 000 mètres de notre position et se dirige à grande vitesse vers nous. Des obus de *4,7cm* munis de traceur l'encadrent, mais lorsqu'ils font mouche, nous les voyons ricocher dans les airs. À nouveau, nous préparons le Brummbär pour le combat, et son tube de *10,5cm* est pointé sur le char ennemi. Le canon automoteur se cabre sous l'impact, néanmoins le premier obus frappe le blindé adverse de flanc, le mettant immédiatement en feu. Lorsque la fumée dégagée par notre tir retombe, nous n'apercevons aucune autre cible. Sans ralentir, le char touché continue sa route, alors que de longues flammes s'échappent de sa caisse. Tel une torche, il illumine ce début de soirée. Sa course l'entraîne toujours plus loin, au point que nous nous demandons si l'équipage a pris conscience que son engin était en feu. Le blindé parcourt encore un millier de mètres, avant d'enfin s'arrêter. Un tankiste s'échappe en passant par la trappe du pilote, et un second suit avec difficulté. Aucun des autres membres d'équipage ne parvient à s'enfuir de l'épave.

▲ Surnommé « Brummbär » par son équipage, le « Dicker Max » présente une silhouette étonnamment moderne avec ses blindages inclinés. Il est vrai que sa conception est issue d'une véritable réflexion et non d'un « empilage » d'éléments disparates comme sur le « Sturer Emil ». L'insigne du bataillon est une nouvelle fois bien visible sur l'engin.

▼ Comme le prouvent les nombreux cercles de victoire peints sur son canon de *10,5cm*, le « Dicker Max » est également un chasseur de chars efficace, bien qu'à l'origine conçu comme un canon automoteur d'assaut. La longue volée du tube nécessite l'utilisation d'une chaise de route pour ne pas fatiguer inutilement les mécanismes de la culasse lors des trajets de liaison.

Après un long moment, l'incendie atteint les munitions, et une violente explosion secoue la nuit, mettant définitivement fin au périple de ce blindé esseulé.

ATTAQUE FINALE

« Nous essayons alors de nous détendre après cette journée pour le moins mouvementée. Bientôt, tout le monde dort profondément. Brusquement, quelques minutes avant minuit, les sentinelles nous alertent, car elles ont entendu des bruits de moteurs. Toutefois, les grondements semblent assez loin, et la *Kompanie* se rendort. Au matin, nous constatons que le KV-1 a disparu ! Les Soviétiques ont réussi à le remorquer à la faveur de la nuit sans que nos veilleurs ne repèrent leur manœuvre. Le reste de la journée est plutôt calme. Nous apercevons de temps en temps des chars adverses isolés se déplacer sans qu'ils ne manifestent la moindre intention hostile. Vers 6 heures, un de nos avions d'observation vient tourner autour de nos positions. Après avoir effectué plusieurs cercles, il nous fait parvenir un message pour le moins inquiétant : 40 chars ennemis avancent en direction du nord-est. Un deuxième message nous apprend qu'une seconde formation de chars est en train de se rassembler au sud-est ! Immédiatement, l'alerte est donnée, et notre *2. Kompanie*, deux batteries de *8,8cm Flak* et une *Panzer-Kompanie* sont amenées en première ligne, puis viennent se positionner sur notre flanc gauche. Nous établissons alors une formation défensive sur environ cinq kilomètres. Nous avons plus ou moins repéré l'axe d'attaque des Soviets et nous disposons en léger arc de cercle. Nos canons sont pointés vers une zone formant un goulet d'étranglement auquel nous donnons le nom de code de « Schlauch » (tuyau). Toutefois, l'ennemi ne paraît pas pressé de passer à l'offensive, et la nuit arrive sans que nous ayons tiré le moindre obus. À nouveau, nous formons un « hérisson ». Vers 2 heures du matin, lorsque nous entendons des claquements de chenilles et des moteurs poussés à fond, la *Kompanie* reprend ses positions de combat. L'alerte générale est déclenchée, et nous nous ruons tous à nos postes. Nos yeux tentent de percer le brouillard matinal quand nous repérons,

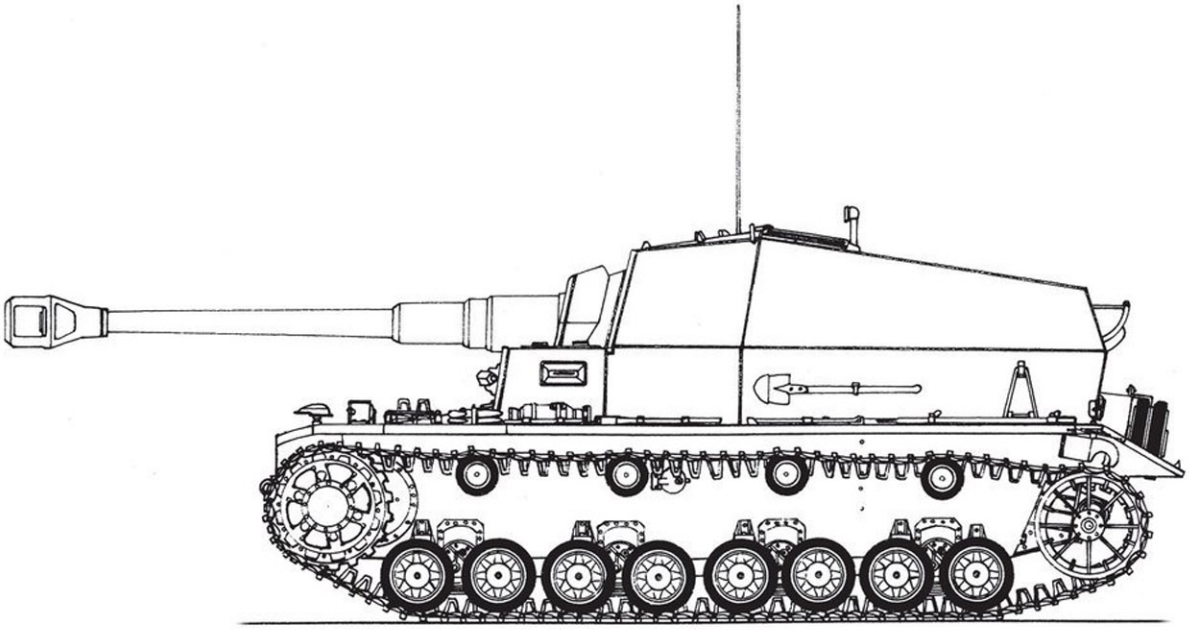
à 1 500 mètres, la silhouette d'un char soviétique. Il est suivi de près par deux de ses congénères, et d'autres apparaissent plus loin ! Les blindés chargent dans le brouillard, ouvrant le feu de toutes leurs armes. Nous n'avons pas le temps de répliquer que déjà les assaillants pénètrent dans le « Schlauch ». Il est temps pour nous de refermer le piège. Les équipages du Moritz et du Brummbär, placés sur les flancs des chars russes, ouvrent à leur tour le feu. En moins de quinze minutes, quatorze blindés ennemis sont en flammes, teintant le ciel matinal de rouge. Un spectacle dantesque que nous n'oublierons jamais. Ce coup d'arrêt surprend tellement « Ivan » qu'il fait demi-tour et disparaît dans le brouillard. Seulement deux T-34 ont atteint nos lignes, mais ils ont été détruits par les *8,8cm* de la *Flak-Batterie*. Quelques minutes après le début de la première attaque, nous entendons des tirs en provenance du secteur tenu par notre *1. Kompanie*. Bientôt, nous apercevons des chars arriver sur notre droite. Le Moritz et le Brummbär pointent leurs canons dans la direction des assaillants, et quatre d'entre eux sont pulvérisés. Nous avons de la chance que les deux assauts n'aient pas été coordonnés, car, pris en tenaille, nous n'aurions pu leur tenir tête. Dans la matinée, trois chars adverses, camouflés sur notre droite, tentent de nous prendre de vitesse. Moritz entre immédiatement en action et les met hors d'état de nuire. Sur l'ensemble du front, 49 blindés ennemis ont été détruits, dont une majorité de T-34, notre *Abteilung* en revendiquant 29 sans aucune perte de notre côté. »

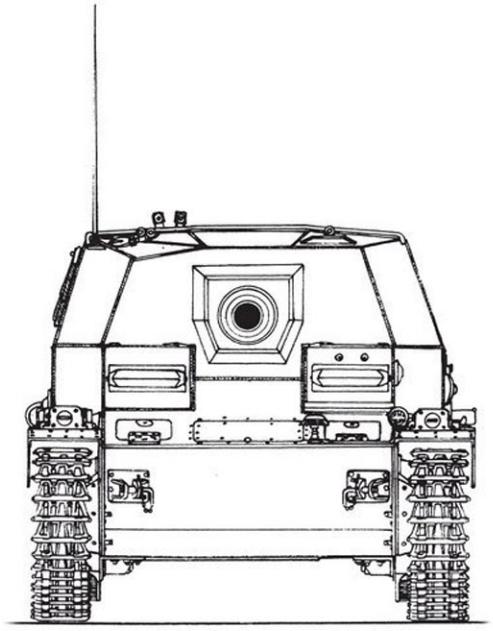
ÉRADIQUÉS À STALINGRAD

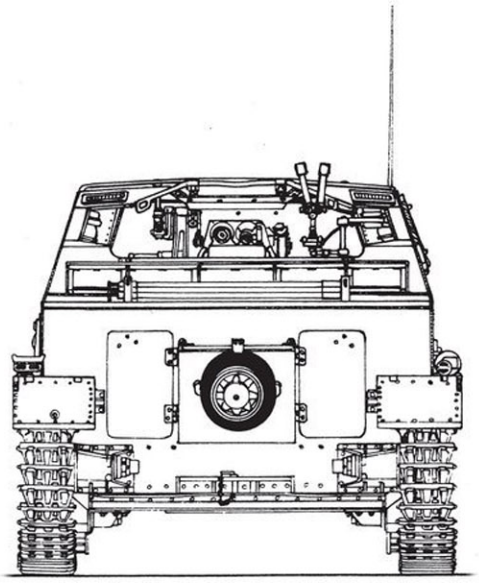
Après cette victoire défensive obtenue au cours du *Fall Blau* durant l'été 1942, la *schwere Panzerjäger-Abteilung (mot.) 521* poursuit son offensive dans la boucle du Don. La trace du Brummbär est alors perdue en novembre 1942, lorsqu'il n'est plus porté sur les registres de la formation, signifiant par là même sa disparition au combat dans la fournaise de Stalingrad. Quant aux deux « Sturer Emil », l'un d'eux est détruit au combat, tandis que le second est capturé intact par les Soviétiques en janvier 1943, lui aussi dans le secteur de Stalingrad. Par la suite, tel un trophée, il est présenté à la population moscovite au parc Gorky en 1944 et 1945… ■

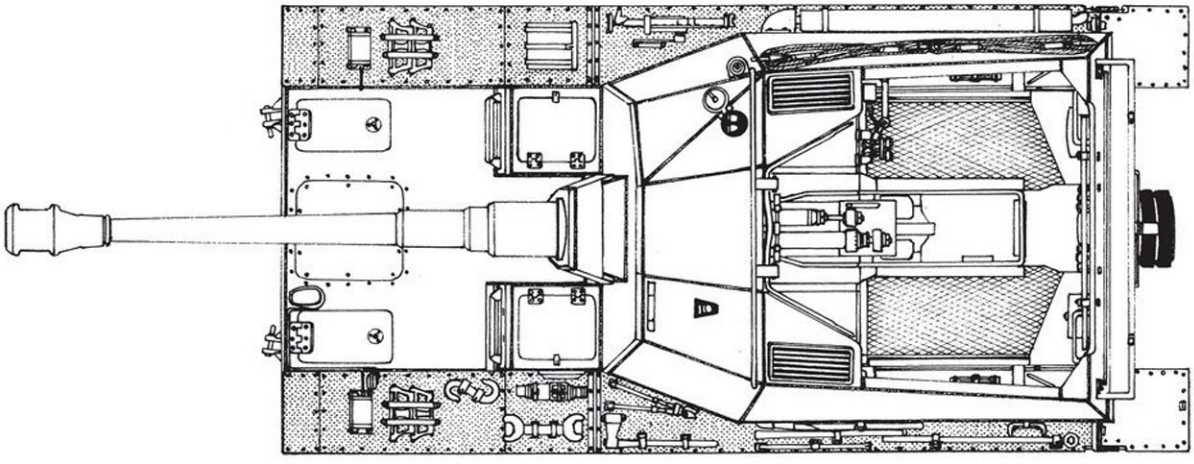
▲ Encore une victoire pour ce « Sturer Emil » ! L'allonge de son canon de *12,8cm* lui permet d'engager les chars ennemis à longue distance, avant que ceux-ci soient en mesure de répliquer avec efficacité.

◥ Le « Dicker Max » détruit, ravagé par un incendie. Il a été perdu lors de l'avancée de l'Armée allemande vers Stalingrad à la fin de l'été, à en juger par la tenue des personnels visibles sur cette photo, soit bien avant que sa présence ne soit plus reportée sur les registres de la « 521 ».

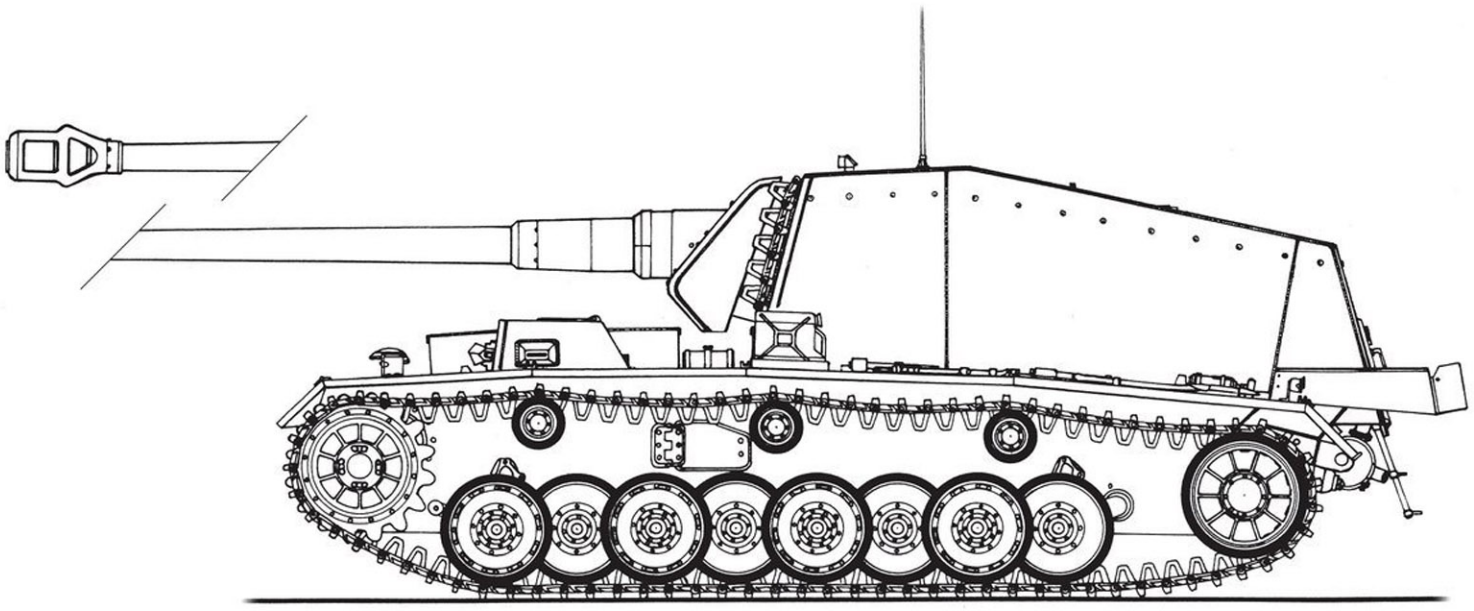


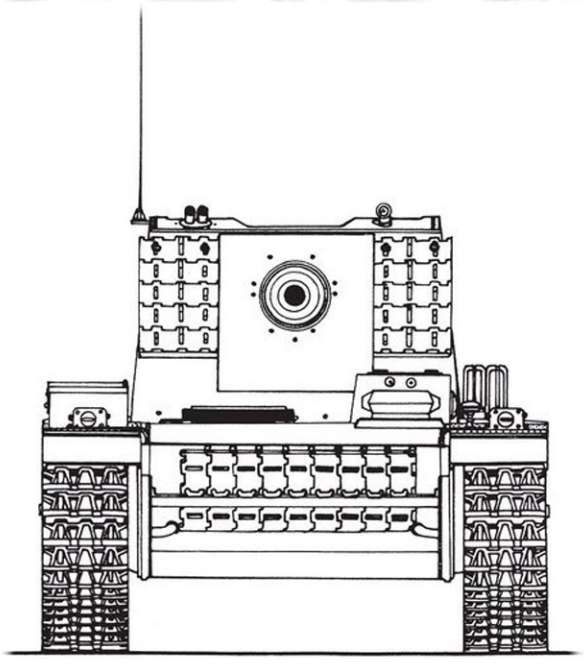


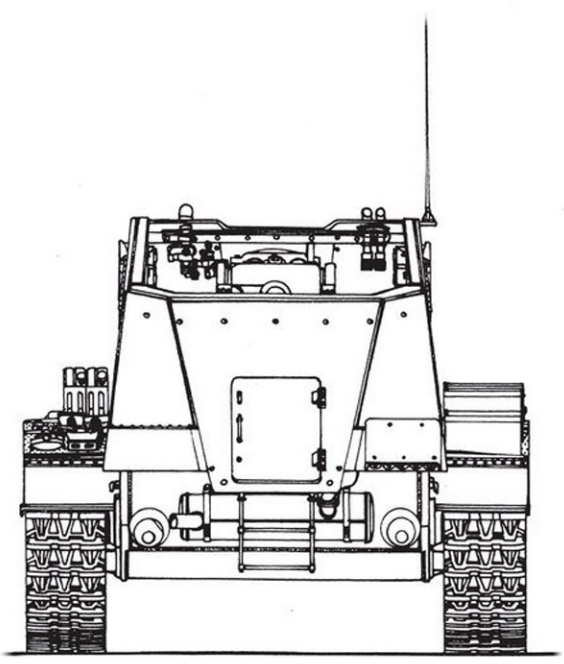


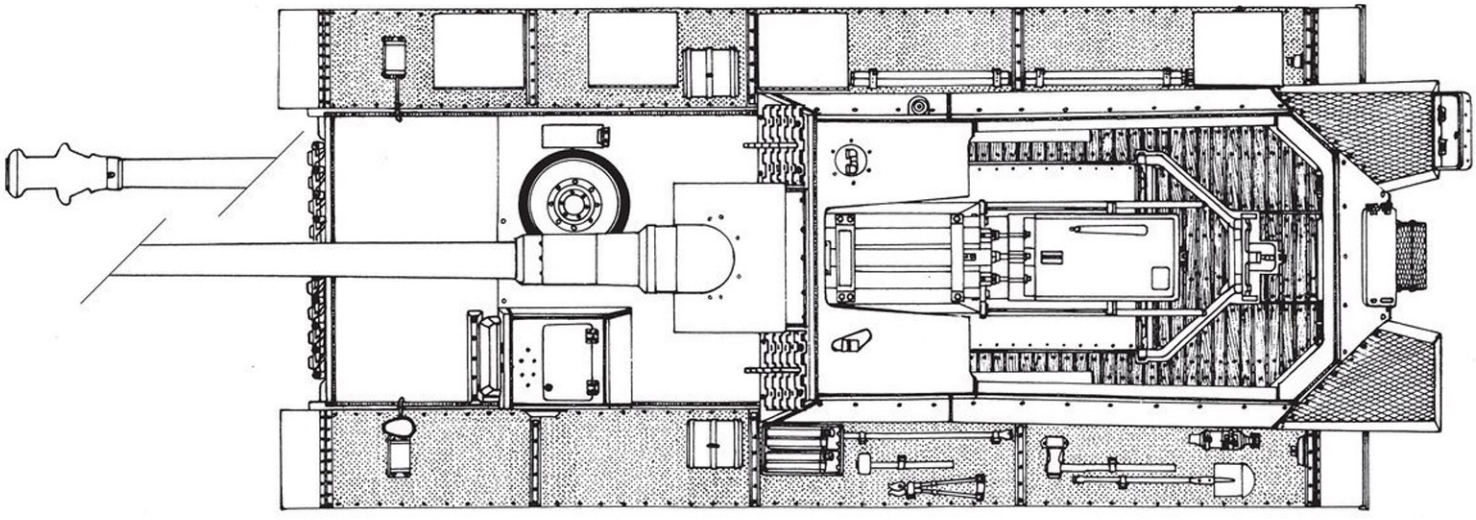


© H. Cance / Batailles et blindés, 2014





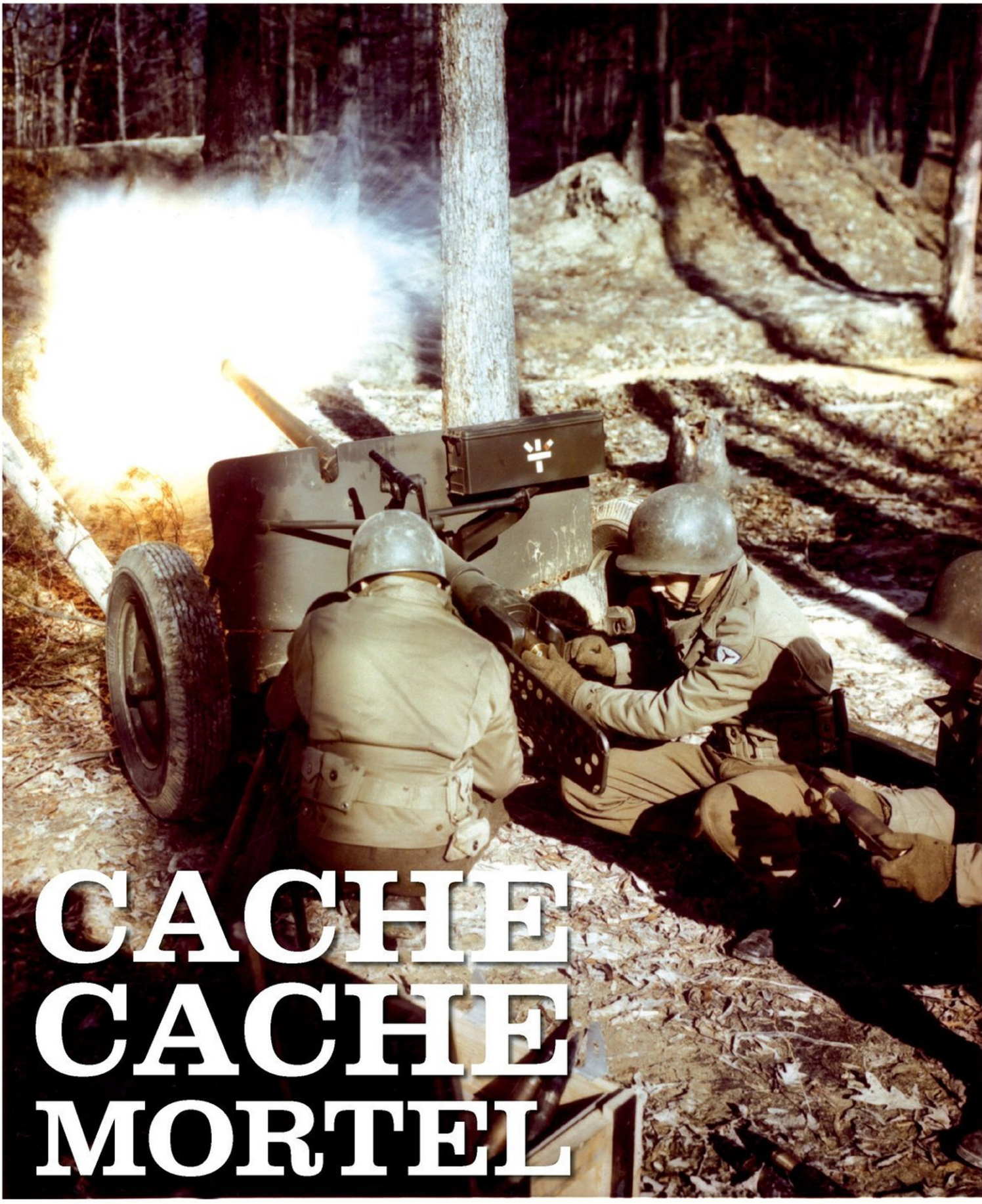




« MORITZ » 1/48e

© H. Cance / Batailles et blindés, 2014

LES CANONS ANTICHARS



CACHE CACHE MORTEL

DE L'INFANTERIE AMÉRICAINE, 1942-1945

S'il est notoire qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale, les chars américains souffrirent d'une puissance de feu inférieure à celle de leurs adversaires allemands, la constatation s'applique aussi aux canons antichars de l'infanterie. Avec un pouvoir de pénétration insuffisant pour les blindages frontaux des Tiger et Panther et une portée inférieure à celle de leurs 88 et 75 mm, les servants des canons antichars de l'infanterie américaine devaient faire preuve d'inventivité et d'un grand sens tactique, non seulement pour remplir leur mission, mais aussi pour survivre.

Par **Luc Vangansbeke**

Lorsque, au début de l'été 1940, les autorités de l'*US Army* étudient les succès de la *Panzerwaffe* allemande, elles constatent aussitôt que la défense antichar de l'infanterie américaine est inadaptée aux conditions d'une guerre moderne, et les dix-huit mois précédant l'entrée en guerre des États-Unis sont marqués par la prise de mesures en vue de remédier à la situation. En juillet 1941, le *War Department* ordonne la mise en place d'un bataillon antichar divisionnaire comprenant une compagnie de canons de campagne M1897 de 75 mm et deux de canons antichars M3 puis M3A1 de 37 mm. Simultanément, il est procédé à la constitution de plusieurs *General Headquarters (GHQ) Antitank Battalions*, que le commandement garde sous son contrôle direct et affecte temporairement en fonction de la situation du moment.

Plusieurs de ceux-ci participent aux grandes manœuvres de Louisiane durant l'automne suivant, et, se basant sur les enseignements tirés de celles-ci, l'*Army Ground Force (AGF)* décide de retirer leurs bataillons antichars aux divisions d'infanterie pour les rebaptiser *Tank Destroyer Battalions* et les rassembler avec les *GHQ Antitank Battalions* sous l'autorité du nouveau *Tank Destroyer Command*. Celui-ci préfère des armes automotrices et plus lourdes que le 37 mm, en adoptant d'abord le T12/M3 *75 mm Gun Motor Carriage* basé sur le *Half-Track* M3, puis les M10 et M18 entièrement chenillés, armés d'un canon de 76 mm, et finalement le M36, doté d'une pièce de 90 mm. Sur insistance du lieutenant général Lesley McNair, commandant l'AGF, le canon tracté M5 de 3 pouces (76,2 mm) sera également utilisé par certains bataillons de *Tank Destroyers*, qui, jusqu'à la fin de la guerre, conserveront leur statut d'arme indépendante.

CANONS ANTICHARS D'INFANTERIE

Malgré la mainmise du *Tank Destroyer Command* sur les bataillons antichars, l'infanterie dispose toujours de moyens organiques de défense contre les blindés ennemis. Les nouveaux canons M3A1 équipent les compagnies antichars régimentaires, dont l'organisation est définie dans l'*Infantry Field Manual FM 7-35 Antitank Company, Rifle Regiment*, édité le 23 mai 1941. La compagnie s'articule en un commandement et trois sections antichars à quatre pièces, réparties entre les deux groupes de tir. L'équipe de pièce du M3A1 comprend un caporal et cinq soldats. Chaque groupe se compose de deux équipes de pièce, d'un sergent, chef de groupe, et d'un soldat, soit un total de 14 hommes.

▼ Début 1941, le monde politique américain commence à réaliser que les États-Unis ne pourront pas rester indéfiniment hors du second conflit mondial. Dans les rangs d'une *US Army* dont le gonflement rapide des effectifs rend problématique l'équipement des unités, les premiers M3 commencent à remplacer les canons antichars en bois durant les exercices.

▲ L'*US Army* se prépare à la guerre avec les maigres moyens à sa disposition. En position en terrain civil durant un exercice, ces canonniers antichars s'entraînent à la manipulation de leur M3, sous le regard encore indifférent des passants.

Chaque section comprend encore un groupe de fusiliers, composé d'un sergent et de douze militaires du rang, chargé de protéger la position de tir. Enfin, le groupe de commandement de la section compte un officier, un sous-officier et six militaires du rang. Quelques mois plus tard, la compagnie s'enrichit d'une section mines antichars totalisant 31 hommes : sept, dont un officier et un sous-officier au commandement, et trois groupes de pionniers comptant chacun un sergent et sept militaires du rang.

La réorganisation de 1942 assure une plus grande autonomie aux trois bataillons du régiment. Chacun d'eux dispose à présent de sa propre compagnie de commandement, qui compte une section antichar à quatre pièces, mais sans groupe de protection, soit un total de 24 canons pour le régiment. Bien qu'il soit prévu de tracter le M3A1 à l'aide d'un camion léger 4x4 Dodge ¾ tonne, dans certaines unités, celui-ci est remplacé par une Jeep.

Le canon de 37 mm subit son baptême du feu dans le Pacifique, d'abord aux Philippines, où quelques M3 tiennent la dragée haute aux chars japonais jusqu'à la chute de Bataan, en avril 1942, puis à Guadalcanal, où l'*US Marine Corps* emploie le M3A1 avec le même succès contre une compagnie de tanks nippons durant le combat sur la rivière Matanikau, au mois d'octobre, puis contre des fortifications avec des munitions perforantes et explosives, et même contre des charges d'infanterie avec des munitions *canister*.

Les choses changent après le débarquement en Afrique du Nord, en novembre 1942. À ce moment, Allemands et Britanniques utilisent déjà respectivement des canons de 50 mm et de 6 livres (57 mm), et si le M3A1 fait encore bonne figure contre les chars italiens ou le *Panzer II*, il est surclassé par les *Panzer III* et *IV*. En février 1943, les troupes américaines sont sérieusement malmenées au col de Kasserine, et, à la fin des combats, les forces du maréchal Rommel revendiquent la destruction ou la capture de 67 canons antichars.

DU 37 AU 57

Après ce désastre, l'AGF envoie des observateurs en Tunisie afin d'en étudier les causes. Un rapport, envoyé début mars, cite deux généraux insistant sur les insuffisances du canon antichar M3A1, dont les projectiles ricochent sur le blindage frontal des *Panzer* comme de vulgaires billes de verre. Ils suggèrent son remplacement par une pièce de plus gros calibre. L'auteur du rapport se montre moins catégorique et pense que le canon n'a pas été correctement utilisé ou que l'on en attendait trop. Il propose de ne pas retirer le M3A1 des unités jusqu'à ce que celles-ci aient acquis une plus grande expérience du feu.

Cette conclusion est confirmée en juin 1943 par le brigadier général Thomas Lewis, qui a fait procéder à des tirs d'essai contre un *Panzer III* capturé. Selon le rapport de l'officier, les obus de 37 mm percent le bouclier de la tourelle du char allemand à une portée de 300 yards et les flancs de la coque à 600 yards [1]. Il termine en affirmant que le canon M3A1 peut remplir sa mission à condition de bien choisir sa position de tir, de manière à engager les blindés ennemis de flanc et en évitant d'ouvrir le feu prématurément. Toutefois, le rapport est contesté par le major général Walton Walker, selon lequel tous les soldats qu'il a interrogés se plaignent du manque d'efficacité du M3A1. Un officier d'un bataillon d'infanterie blindée affirme sans détour : « À mon avis, le 37 mm n'a pas la moindre utilité, à moins d'avoir une équipe de pièce avec suffisamment de tripes pour attendre et tirer à une distance de 100 yards. Nous avons mis notre confiance dans un attrape-nigaud. » [2]

L'AGF se rend à l'évidence, et, à la fin du printemps 1943, la décision est prise de remplacer le M3A1 de 37 mm par le M1 de 57 mm. Celle-ci ne fait pas l'unanimité : bien qu'elles reconnaissent la nécessité d'un canon antichar

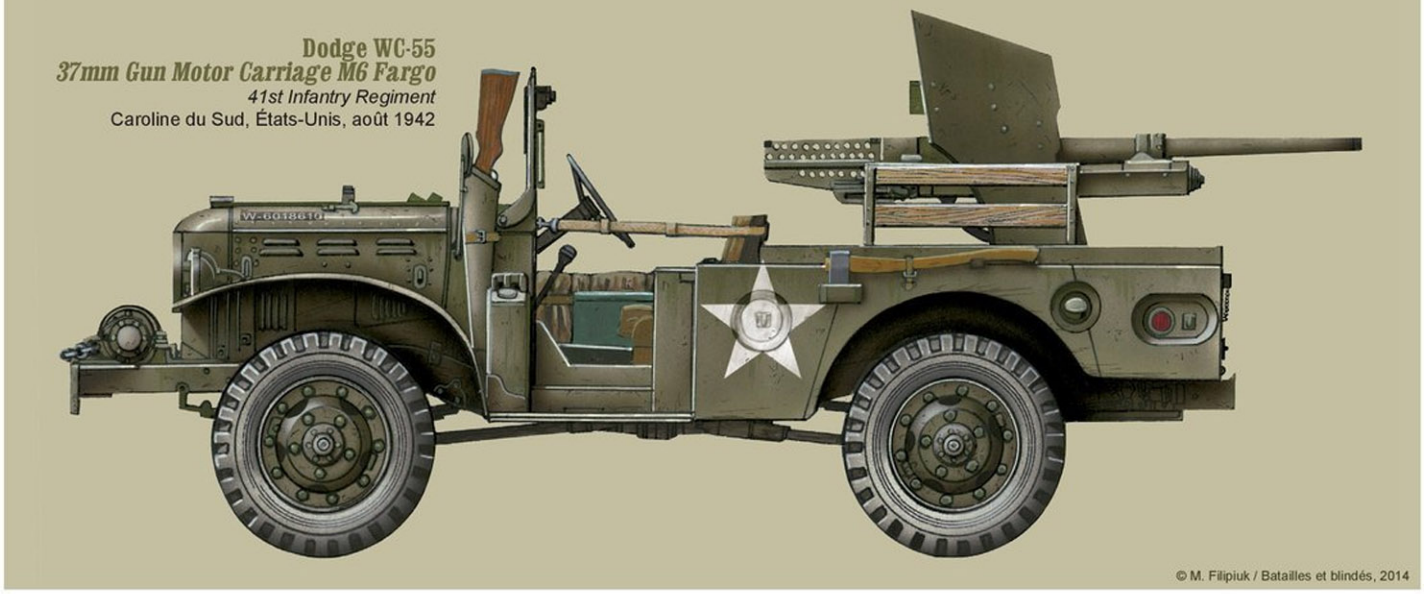
[1] 1 yard = 0,9144 mètre.

[2] Zaloga, Steven J., *US Antitank Artillery, 1941-1945*, Oxford (UK), Osprey Publishing Ltd, 2005, p. 12.

LE CANON ANTICHAR M3A1 DE 37 mm

Vers le milieu des années 1930, la défense antichar américaine repose entièrement sur la mitrailleuse lourde de calibre .50 pouce (12,7 mm) et le canon de campagne de 75 mm. Les premiers enseignements de la guerre d'Espagne démontrant la nécessité de disposer d'un véritable canon antichar, deux exemplaires du *Pak 36* sont achetés à l'Allemagne et soumis à une étude détaillée. Fin 1938, les prototypes du canon T10 et de l'affût T5 sont officiellement adoptés sous les dénominations de canon antichar de 37 mm M3 et d'affût M4. La nouvelle arme s'inspire clairement de son modèle allemand.

Certaines améliorations ayant été demandées, les premiers exemplaires n'arrivent dans les unités qu'au début de 1940. Doté d'une vitesse initiale de plus de 870 m/sec, le projectile antichar peut perforer un blindage de 50 mm incliné à 30° à une distance de 450 mètres. À 1 800 mètres, ce pouvoir de pénétration est encore de 33 mm. Tout comme ses dérivés M5 et M6 qui arment les chars légers, le canon M3 peut également tirer un projectile explosif et des munitions à mitraille ou *canister*, véritable cartouche de chasse capable de faire des ravages parmi une vague d'infanterie à l'assaut ou tout aussi utile pour dégager un champ de tir envahi de hautes herbes et de buissons. La version M3A1, dotée d'un mécanisme de pointage amélioré, est adoptée en mars 1942.



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

▶ Partiellement dissimulé derrière un mur, ainsi que par le tas de pierres devant lui, ce M1 occupe une position de tir relativement bonne. Ce même mur facilite aussi son déplacement vers une éventuelle position de rechange.

Page de gauche, de haut en bas :

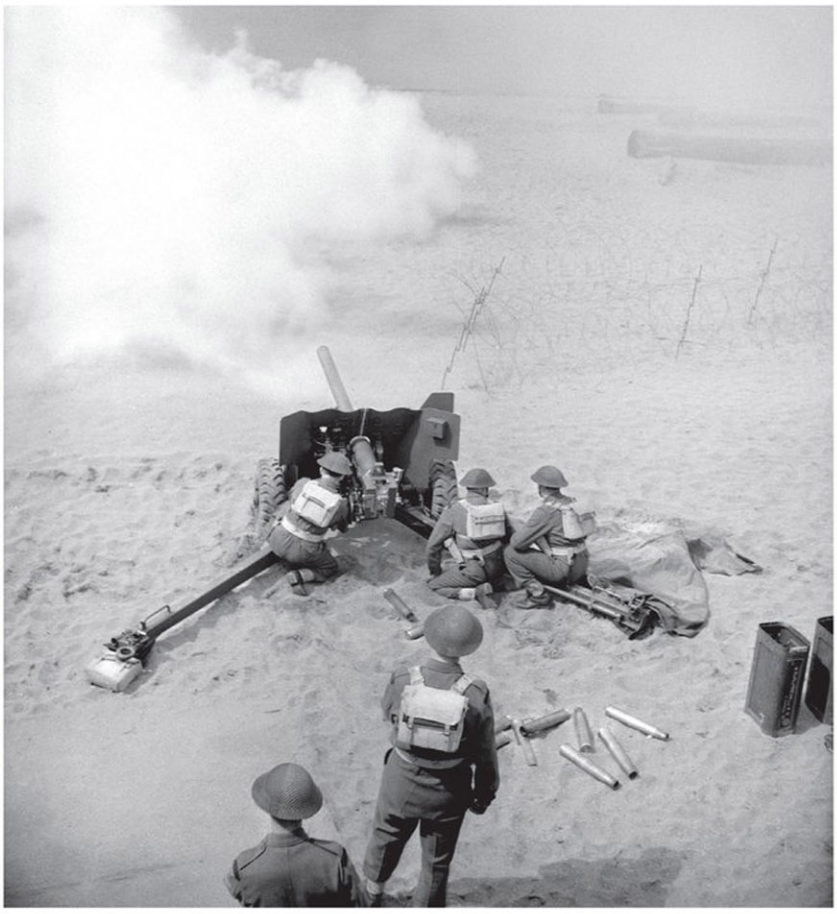
◤◤ Les livraisons de canons antichars de 37 mm s'accélèrent en 1941. Cette équipe de pièce d'un M3 de 37 mm a pris position dans un fossé le long d'une route lors des manœuvres de la *2nd Army* au Tennessee en juin 1941.

◤ Une Jeep tractant un canon M3 de 37 mm lors d'essais à New River, en Caroline du Nord, en 1940. Une image pareille ne pouvait que séduire les artisans de la future arme aéroportée américaine.

◀ Drill de pièce pour les servants de ce M3A1 de 37 mm. Les deux personnes visibles à l'arrière-plan, sur la gauche, montrent bien qu'il s'agit d'un exercice. De même, installée sans le moindre camouflage ni protection, cette équipe de pièce n'aurait pas fait de vieux os sur un champ de bataille.

plus puissant, les forces aéroportées procèdent à des essais du M1 à Camp Mackall et constatent qu'il est trop lourd pour être parachuté ou transporté par planeur. Le poids élevé du M1 provoque aussi son rejet par la Cavalerie. Enfin, même si l'Infanterie se montre relativement satisfaite de cette mesure, il faudra encore plus de six mois avant qu'un nombre suffisant de canons soit disponible pour rééquiper les régiments et bataillons, et, dans beaucoup d'unités, la reconversion ne se fera pas avant le début de 1944.

L'un des problèmes causés par la mise en service inattendue du 57 mm sera le manque de variété dans les munitions.



▲ Drill de pièce pour les servants de ce *QF 6-Pdr* britannique. Bien qu'un canon de 57 mm de conception nationale ait atteint le stade des essais en 1942, l'*US Army* lui préférera la pièce britannique remise au goût américain, notamment par l'adoption d'un tube plus long. La décision facilitera l'approvisionnement en munitions en 1944.

Alors que la campagne de Tunisie a démontré que le dosage idéal de la dotation d'un canon antichar consiste en 85 % d'obus perforants, 10 % de munitions explosives et 5 % de *canister*, ces deux derniers ne sont pas disponibles au moment où le M1 arrive en unité. Bien que la mise en production de l'obus explosif T-18 soit autorisée dès avril 1944, aucune livraison n'est effectuée à temps pour le débarquement de Normandie, et il faudra s'arranger avec les Britanniques pour se procurer un stock de projectiles explosifs pour *6-Pdr.* Quant au *canister*, il n'entrera en production qu'en janvier 1945 et ne sera guère employé au combat.

Publiée le 15 mars 1944 et plus détaillée que celle de 1941, la nouvelle version du *Field Manual 7-35* redéfinit l'organisation de la compagnie antichar régimentaire et reprend aussi celle de la section antichar du bataillon, ainsi que les règles d'emploi pour les deux types de sous-unités. La composition de la section s'est simplifiée, puisqu'elle ne comprend plus que trois canons, dont les équipes de pièce, chacune à dix hommes dont un sergent, sont directement aux ordres du chef de section. Le groupe de fusiliers chargé de la protection de la position de tir a disparu, et le commandement étant à présent limité à un officier, un sous-officier et un militaire du rang, l'effectif de la section tombe de 49 à 33 hommes. En raison de leur poids plus élevé et du nombre plus important de servants, les canons sont tractés par des camions 6x6 Dodge 1 ½ tonnes. Chaque section dispose en outre de sept lance-roquettes antichars pour assurer la défense rapprochée des positions de tir, mais aucun personnel spécifique n'est désigné pour leur mise en œuvre.

M3A1 EN ITALIE

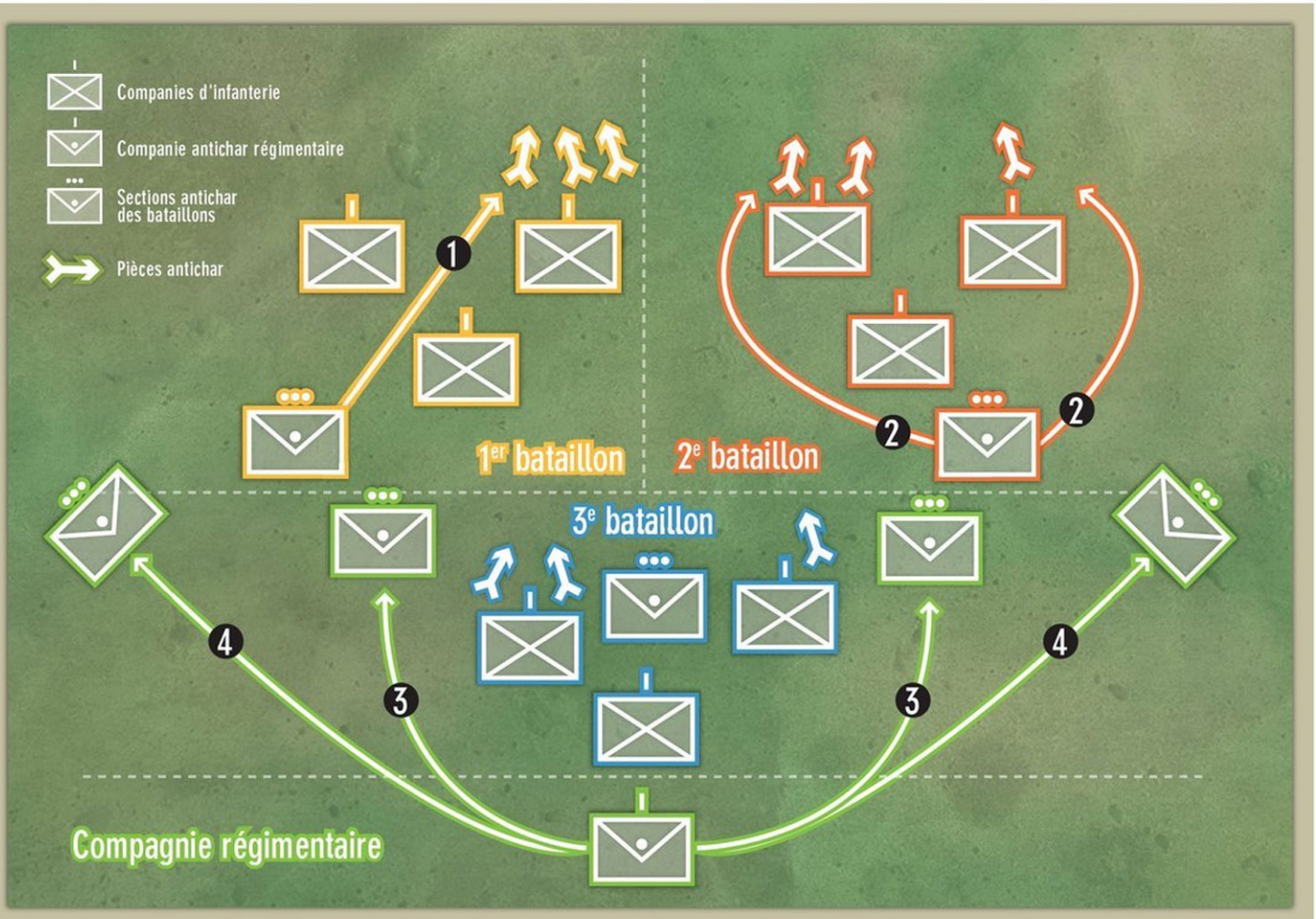
Le 13 mai 1943, les forces italo-allemandes en Afrique du Nord déposent les armes. Pour les Alliés, l'étape suivante est la Sicile, où ils débarquent le 10 juillet. À la *7th US Army*, la plupart des unités d'infanterie disposent toujours du 37 mm. Premiers à lancer une contre-attaque sur la tête de pont de Gela, les Italiens engagent le 101e bataillon de chars, équipé de Renault R-35 français. Soumis à un violent bombardement d'artillerie navale, les blindés subissent des pertes sérieuses, mais une dizaine d'entre eux pénètrent dans la localité. Ils s'y heurtent aux *Rangers* du colonel William O. Darby, armés d'un seul canon M3A1, mais celui-ci suffit à percer les blindages légers des engins. En vingt minutes, tous les chars sont hors de combat ou mis en fuite.

▶ Photo posée ou prise dans le feu de l'action ? Ces servants d'un M1 se sont mis à couvert derrière un tas de betteraves. Bien qu'il s'agisse probablement d'une mise en scène, la position du canon et de son véhicule à l'arrière-plan pourrait laisser supposer que l'équipe de pièce a été surprise par un tir d'armes légères durant la mise en batterie.

▶▶ Page de droite : Ces jeunes soldats découvrent la maintenance du canon M3A1. La photo a probablement été prise dans un bataillon antichar divisionnaire avant l'entrée en guerre des États-Unis, comme le laisse supposer la présence d'une pièce M1897 de 75 mm dans le fond du hangar.

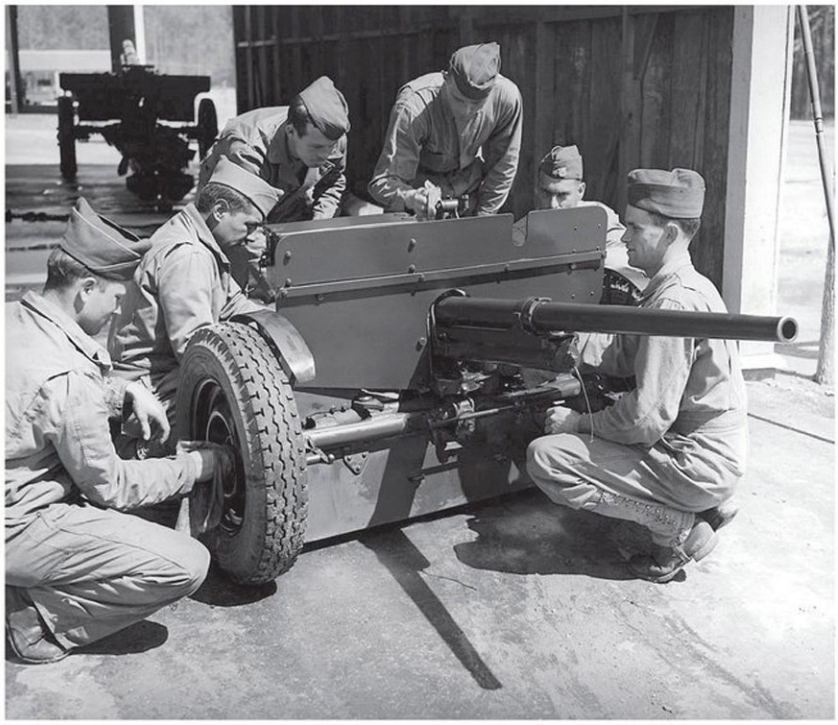
[3] Zaloga, op.cit. p. 22.

COMPAGNIE ANTICHAR RÉGIMENTAIRE - SECTION ANTICHAR DE BATAILLON



La section antichar du bataillon déploie généralement ses trois pièces sur la position principale de celui-ci. Elles peuvent être regroupées dans le dispositif d'une même compagnie d'infanterie ❶ ou réparties entre les deux compagnies avant du bataillon ❷.
La compagnie antichar régimentaire déploie normalement une ou deux de ses sections juste derrière le ou les bataillons en premier échelon ❸. La ou les sections restantes sont maintenues en réserve, canons attelés aux véhicules tracteurs, et prêtes à faire mouvement vers des positions reconnues et préparées, soit pour renforcer l'un des bataillons, soit pour contrer une menace sur le flanc du régiment ❹. On parle alors de *canons gardés en mobilité*.

Plus tard dans la journée, les choses se passent moins bien lorsque des Tiger de la *schwere Panzer-Abteilung 504*, opérant avec la *Panzer-Division* « Hermann Göring », s'en prennent au *16th Infantry Regiment*. Les M3A1 sont impuissants contre les chars lourds, et le régiment est submergé en une demi-heure. Servant lui-même à l'une des pièces, le lieutenant-colonel Charles Denholm, commandant le 1er bataillon, est blessé, et il ne reste bientôt plus que trois canons appartenant à la compagnie antichar. La contre-attaque allemande est finalement repoussée par un engagement massif d'artillerie de campagne et navale, mais elle démontre une fois de plus les insuffisances du 37 mm.
Ce constat n'empêche pas le général Patton d'écrire à la fin des combats en Sicile : « Si un projectile doté d'un plus grand pouvoir de perforation peut être développé pour le 37 mm, celui-ci sera supérieur au 57 mm comme arme antichar offensive. […] Il peut être tracté par une Jeep, alors qu'il faut un *Half-Track* ou au moins un camion ¾ tonne pour le 57 mm. Deuxièmement, avec l'effectif réduit des équipes de pièce, le 57 mm ne peut être déplacé manuellement en terrain difficile, alors que le 37 mm le peut. Même avec les munitions actuelles, le 37 mm est une arme redoutable pour un char à une distance de 400 yards. » [3]



Inutile de dire qu'à la 7*th Army*, peu de fantassins partagent ce point de vue. De même, le général Mark Clark, commandant la *5th Army*, appelée à combattre dans la péninsule italienne, tentera de faire accélérer la livraison de canons de 57 mm à ses unités ; mais le front italien ne bénéficiant pas d'une grande priorité, il faudra attendre le débarquement d'Anzio, en janvier 1944, pour voir le nombre des 57 mm dépasser celui des 37 mm, et certaines unités disposeront toujours du M3A1 à la fin de l'année.

CANON DE 57 mm : MODE D'EMPLOI

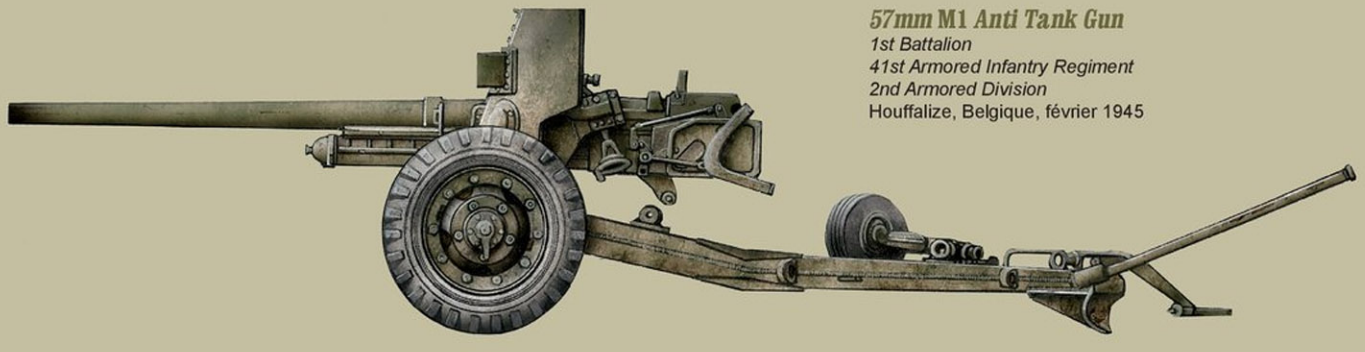
En revanche, la majorité des forces terrestres américaines en Angleterre sont rééquipées en 57 mm pour le débarquement en Normandie. Dans son édition du 15 mars 1944, le *Field Manual FM 7-35* tient compte des limitations du M1 et stipule : « Contre des véhicules en mouvement, la portée efficace du canon est liée à l'aptitude du tireur à toucher des cibles mobiles. Sous conditions normales, le feu ne sera pas ouvert à des portées supérieures à 800 yards. Un tir à des distances plus grandes, sans tenir compte du terrain, dévoile prématurément les positions et entraîne la perte de l'effet de surprise. Une telle action permet aux tanks ennemis de s'abriter en défilement de coque et d'ouvrir le feu sur les canons antichars.
En raison du risque qu'encourt un canon d'être repéré et détruit, ou de voir ses servants mis hors de combat par le feu ennemi avant d'être engagé efficacement, il doit rester dans une position à couvert jusqu'à ce qu'une attaque ennemie devienne imminente. […]

[4] s.n., *FM 7-35, Antitank Company, Infantry Regiment and Antitank Platoon, Infantry Battalion*, Washington DC, War Department, 1944, pp. 6-8.

Le pouvoir de pénétration du projectile perforant est le plus élevé lorsque l'angle formé par la trajectoire de l'obus et la surface du blindage touché est de 90 degrés. Le pouvoir de pénétration diminue à mesure que l'angle s'écarte de 90 degrés et devient quasiment nul lorsque cet écart dépasse 20 degrés. Habituellement, sur un char, le blindage le plus épais se situe à l'avant, mais il est beaucoup plus mince sur les côtés, à l'arrière ou en dessous. Tout sera mis en œuvre pour engager les blindés de flanc ou à revers, même si, ce faisant, l'angle d'impact s'écarte des 90 degrés. » [4]
Le manuel insiste également sur l'appui mutuel entre les pièces ou entre les sections pour empêcher les chars ennemis de contourner un canon repéré et de s'en approcher pour le détruire. Dans ce contexte, le personnel non indispensable aux pièces, armé des *Bazookas*, peut prendre position le long d'itinéraires à couvert par lesquels un char est susceptible de s'approcher. Si la section mines n'a pas de mission plus importante, elle peut poser un bouchon explosif sur ces mêmes passages.
Toute occupation d'une position de tir est précédée d'une reconnaissance. À cet effet, le commandement de la compagnie antichar comprend un officier et un sous-officier de reconnaissance, dont le *FM 7-35* décrit le rôle : « La reconnaissance antichar consiste en un examen détaillé du terrain en vue de déterminer les possibles voies d'accès pour les blindés ennemis ; trouver des aires de positions de tir, avec leurs positions d'attente et de tir ; des positions à couvert, des positions de tir possibles et leurs itinéraires d'accès pour les canons gardés en mobilité ; les zones de rassemblement possibles pour les blindés ennemis et les voies y menant ou en sortant ; les obstacles antichars existants ou potentiels ;

LE CANON ANTICHAR M1 DE 57 mm

Dès 1938, les autorités militaires britanniques se lancent à la recherche d'un successeur pour leur canon antichar *QF-2 Pounder* (40 mm). Le prototype du *QF-6 Pounder (6-Pdr)* est présenté en 1940, mais les premiers exemplaires de série ne sont livrés qu'en novembre 1941. La version de série *Mk. II* se distingue du prototype par un tube plus court d'une quarantaine de centimètres. Bien que cette modification entraîne une réduction de la vitesse initiale du projectile, et donc de son pouvoir de pénétration, elle facilite la production à un moment où les forces britanniques en Afrique du Nord ont un besoin urgent de canons antichars capables d'arrêter les *Panzer III* et *IV*. Le *6-Pdr* subit son baptême du feu au début de l'été 1942. Avec une vitesse initiale de 853 m/s, le projectile antichar perce 65 mm d'acier à 1 000 mètres, et le *6-Pdr* peut également tirer des projectiles explosifs et *canister*.
Dès le mois de février 1941, un accord a été conclu avec les États-Unis en vue de produire des *6-Pdr* dans des usines américaines. Les premiers exemplaires quittent les chaînes d'assemblage au début de 1942 et disposent du tube d'origine plus long, ce qui porte la vitesse initiale du projectile antichar à 892 m/s. Bien qu'à ce moment l'*US Army* ne ressente pas encore le besoin d'une pièce de ce calibre, l'arme reçoit la désignation officielle de canon antichar M1 de 57 mm sur affût M1. En coopération avec les Britanniques, plusieurs améliorations sont apportées par l'adoption des affûts M1A1, M1A2 et finalement M1A3, qui sera celui utilisé sur la version standardisée du canon M1 de l'*US Army*.
Contrairement aux Américains, les Britanniques développent des munitions plus performantes pour le *6-Pdr*. L'obus *APCR* à noyau de tungstène et doté d'une vitesse initiale de 1 082 m/s apparaît en octobre 1943. Il est suivi en mars 1944 par l'*APDS* à sabot, qui a une vitesse initiale de 1 219 m/s. Une certaine quantité de ces projectiles seront livrés à l'*US Army* et augmenteront sensiblement l'efficacité des unités qui auront la chance d'en avoir quelques-uns durant la bataille des Ardennes.



57mm M1 Anti Tank Gun
1st Battalion
41st Armored Infantry Regiment
2nd Armored Division
Houffalize, Belgique, février 1945

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

▲ Également rassemblés dans les unités de *Tank Destroyers*, les canons M5 de 3 pouces n'ont guère la cote : d'un poids presque double à celui du M1, ils sont difficiles à déplacer manuellement, et leur pouvoir de pénétration ne dépasse que de peu celui de la pièce de 57 mm, deux facteurs qui réduisent les chances de survie de leurs servants face aux Panther et Tiger allemands et qui pousseront de nombreux officiers à réclamer leur remplacement par des automoteurs.

les endroits permettant l'emploi de mines antichars, les itinéraires de communication et les points de distribution. Habituellement, une reconnaissance précède tout mouvement et prise de position ; son étendue, son niveau de détail et les appuis requis sont déterminés par le temps disponible. La reconnaissance doit être effectuée en temps opportun, être méticuleusement planifiée et utiliser toute information disponible, y compris les rapports d'observation, les cartes et les photos. Elle doit être continuelle, progressive et être conduite de manière à profiter au maximum des couverts et de la dissimulation. » [5]

COMBAT ANTICHAR EN NORMANDIE

Le 6 juin 1944, les *6-Pdr* des divisions aéroportées se montrent d'une grande efficacité contre des *Sturmgeschütze III* appuyant une contre-attaque allemande près de Sainte-Mère-Église. Une semaine plus tard, ils remportent le même succès contre des *StuGe IV* à Carentan. Par contre, dans les divisions d'infanterie classiques, qui rencontrent peu de blindés adverses durant le mois de juin, un commandant de bataillon écrit : « Assurément, il nous faut des munitions explosives pour les 57 mm. Dans un régiment d'infanterie, c'est la seule arme à trajectoire rectiligne comparable au 88, mais il n'y a pas de munitions explosives, hormis ce que nous empruntons aux Britanniques. En conséquence, face à l'absence de chars, mais à la présence de nombreux bunkers, nous n'avons guère utilisé le 57 mm. » [6]

De son côté, dans un rapport du 3 juillet 1944, le major général Manton Eddy, commandant le *VII Corps*, conclut : « Dans le terrain fermé que nous avons rencontré, les 57 mm sont pratiquement inutilisables. Il serait plus judicieux de les remplacer par des automoteurs dans les compagnies antichars régimentaires et certainement dans les sections des bataillons. Le canon actuel ne peut être mis en batterie suffisamment vite, sauf le long d'une route. » [7]

Les canons de 57 mm et leurs servants ont néanmoins l'occasion de se distinguer le mois suivant lors d'une attaque lancée par la *Panzer-Lehr-Division* contre Isigny les 11 et 12 juillet. Imbriqués dans le dispositif du 2e bataillon du *39th Infantry Regiment* et en coopération avec les *Bazookas*, plusieurs canons M1 freinent l'avance des Panther et des *Panzer IV*, donnant le temps aux M10 du *899th Tank Destroyer Battalion* de prendre position. L'avance allemande est bloquée, et seize chars sont mis hors de combat. Pour les hommes des sections et compagnies antichars de l'infanterie, ce premier engagement important provoque un choc désagréable lorsqu'ils constatent que le blindage frontal des Panther est imperméable aux obus de leurs canons et que leur seule chance de les arrêter consiste à les engager de flanc.

L'épreuve suivante survient le 7 août, durant la contre-offensive allemande de Mortain. Tandis que l'effort principal des *Panzer* frappe le front de la *30th Infantry Division*, à la *9th*, le *39th Infantry Regiment* est une fois de plus pris à partie près de Chérence-le-Roussel. Comme en juillet, la combinaison M1/*Bazookas* retarde suffisamment longtemps la progression des chars ennemis pour permettre au *823rd Tank Destroyer Battalion* de mettre en batterie ses pièces tractées de 3 pouces.

[5] s.n., *FM 7-35*, op.cit., p. 23.

[6] Zaloga, op.cit. p. 24.

[7] Zaloga, op.cit. p. 33.

L'engagement se termine de nouveau à l'avantage des Américains, et, bien que les fantassins ne soient guère satisfaits des performances du 57 mm contre le Panther, les combats d'Isginy et de Chérence-le-Roussel établissent clairement qu'ancrées dans un solide dispositif d'infanterie, leurs pièces peuvent enrayer une attaque blindée.

Un rapport de la *1st US Army* mentionne : « Les combats de Mortain ont démontré la supériorité des canons antichars automoteurs sur les pièces tractées, en subissant moins de pertes, tout en détruisant davantage de tanks ennemis. La mobilité de l'automoteur permettait une résistance plus souple, alors que le canon tracté, une fois en position, était incapable de manœuvrer pour engager des objectifs hors de son étroit secteur de tir primaire ou de s'échapper quand il risquait d'être submergé. » [8]

Une enquête ultérieure révèle que « le lance-roquettes antichar M1A1 était considéré comme nettement supérieur au canon de 57 mm dans les conditions rencontrées en Normandie. Néanmoins, aux mains de troupes inexpérimentées, il n'empêchait pas les blindés ennemis d'effectuer à volonté de brèves attaques de harcèlement. » [9]

L'ÉPREUVE FINALE : LA BATAILLE DES ARDENNES

Alors que les canons de 57 mm restent très répandus dans les unités d'infanterie, leur utilisation diminue durant les trois mois et demi suivant la bataille de Normandie, essentiellement en raison de la relative absence de *Panzer* sur le front. Les choses changent à l'aube du 16 décembre 1944…

Dès les premières heures de l'offensive allemande dans les Ardennes, il devient évident que toute unité de canons antichars tractés livrée à elle-même est vouée à la destruction. Néanmoins, entre les mains de servants courageux, et protégés par l'infanterie, quelques canons de 57 mm vont prélever leur tribut chez les assaillants, comme à Dom Butgenbach, défendu par le 2e bataillon du *26th Infantry Regiment.* Bien qu'il lui manque près de deux cents hommes, le lieutenant-colonel Derrill M. Daniel dispose du renfort de cinq chars Sherman et de quatre *Tank Destroyers* M10, ainsi que de six canons de 57 mm, pour lesquels le train du bataillon a réussi à dénicher quelques obus *APDS* britanniques. L'avance de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » ayant été retardée pendant trois jours, les hommes de Daniel ont eu le temps de solidement s'enterrer et peuvent compter sur un appui d'artillerie qui, à sa puissance maximale, comptera douze bataillons d'obusiers de 105 et de 155 mm et un bataillon de mortiers lourds. Par la suite, Daniel recevra encore en renfort le restant des canons M1 du régiment, une compagnie d'infanterie supplémentaire ainsi que quatre *Tank Destroyers* M36 armés d'un canon de 90 mm. À partir du 19 décembre en fin d'après-midi, les vagues de *Waffen-SS* et de parachutistes allemands se brisent une par une sur les positions américaines. Lorsque, dans la journée du 22, ils renoncent enfin, les assaillants laissent sur place les corps de 782 des leurs ainsi que les carcasses de 47 chars et chasseurs de chars ! Les pertes américaines se montent seulement à 250 tués et blessés, cinq canons de 57 mm, trois chars et un *Tank Destroyer.* Plusieurs des blindés allemands détruits l'ont été par les M1, et la présence des obus *APDS* britanniques dans les dotations des pièces y est pour beaucoup.

▲ Comme d'autres canons antichars, le M1 est régulièrement utilisé contre des fortifications. Cette pièce engage un bunker occupé par des soldats allemands dans les environs de Saint-Malo durant l'été 1944.

Malgré ce succès local, les jours du canon antichar M1 sont comptés. Après la bataille des Ardennes, le *War Department Observers Board* interroge plusieurs survivants de la *2nd Infantry Division* impliqués dans les combats des villages jumeaux de Rocherath-Krinkelt. Parmi eux figure le lieutenant-colonel William D. McKinley, commandant le 1er bataillon du *9th Infantry Regiment*. Bon nombre de ses hommes sont morts écrasés par les chars ennemis dans leurs positions : « Les canons de 57 mm n'ont plus leur place dans un bataillon d'infanterie. Vous ne pouvez pas les installer où il faut. Durant la dernière opération, il était impossible de déplacer les canons de 57 mm sur les routes dont je disposais, en raison de l'épaisse couche de boue qui les recouvrait ou parce qu'elles étaient sous l'observation directe de l'ennemi. » [10]

Un autre officier ajoute : « Notre compagnie antichar, ainsi que tout le régiment, a perdu confiance dans le 57 mm en tant qu'arme antichar, mais nos gens se montrent toujours d'ardents partisans du *Bazooka* dans ce rôle. » [11] De son côté, le commandant d'une compagnie antichar régimentaire constate : « Il faut équiper les compagnies antichars régimentaires d'automoteurs M36 de 90 mm. Je veux des automoteurs plutôt que des pièces tractées de 3 pouces, parce que ces dernières sont trop lourdes et difficiles à manier.

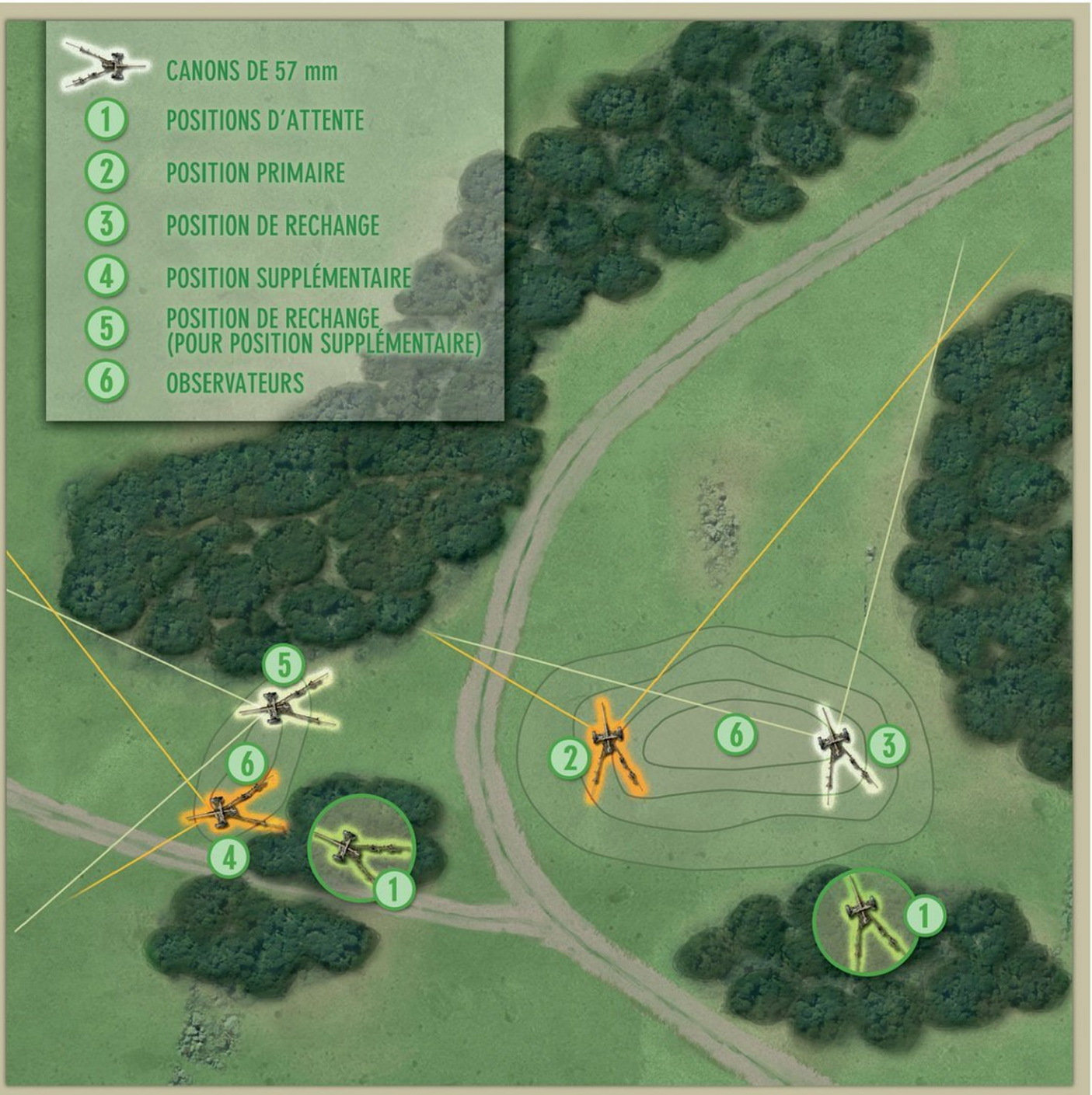
[8] Zaloga, op.cit. p. 35.

[9] Zaloga, op.cit. p. 35.

[10] Zaloga, op.cit. p. 37.

[11] Zaloga, op.cit. p. 37.

AIRE DE POSITIONS POUR CANONS ANTICHARS



En raison de la portée supérieure de leurs canons et de la forte épaisseur de leur blindage, les chars allemands ont un avantage important sur les canons antichars de 57 mm. Pour les équipes de pièce de ceux-ci, il importe donc de bien choisir les positions de tir et de les aménager au mieux. Il existe trois types de positions de tir : *primaire, supplémentaire* et *de rechange.*

La *position primaire (primary)* est celle à partir de laquelle le canon remplit sa mission principale : la tenue sous le feu de l'accès le plus probable pour les chars ennemis dans le secteur de la pièce. Il faut profiter au mieux de la dissimulation et de la protection offertes par la végétation et les ondulations du terrain et, au besoin, améliorer celles-ci en recourant au camouflage et aux travaux de campagne. En outre, il faut que la position puisse être aisément occupée ou évacuée, sans attirer l'attention de l'ennemi.

Une *position supplémentaire (supplementary)* est occupée pour exécuter une mission secondaire, qui ne peut être accomplie à partir de la position primaire.

Une *position de rechange (alternate)* permet de poursuivre la même mission. Elle est occupée lorsque la position primaire a été repérée par l'ennemi et est devenue intenable en raison des feux dirigés sur elle. Une distance d'au moins 75 yards sépare la position primaire de la position de rechange.

La *position d'attente (cover)* se trouve à faible distance des positions de tir, à l'abri de l'observation et des tirs ennemis. Elle abrite tout le personnel et les armes non engagés. Si toute l'équipe de pièce est en position d'attente, un observateur reste sur ou à proximité des positions de tir pour donner l'alerte en cas d'apparition de l'ennemi.

L'ensemble représenté par les positions de tir et d'attente, ainsi que les itinéraires les reliant entre elles, est appelé *aire de positions de tir (Firing positions area)*

La *position de dételage (uncoupling)* est l'endroit où le canon est dételé de son véhicule tracteur. De là, il est acheminé manuellement vers une position de tir. Elle doit se trouver le plus près possible des positions de tir, de manière à permettre une arrivée aisée et rapide sur celles-ci.

L'*Armored Infantry* est riche en canons antichars. Dans ses bataillons, conformément à l'organigramme défini en 1943, chacune des trois compagnies de fusiliers dispose de sa propre section antichar à trois M1. Hormis le fait que les pièces sont remorquées par des *Half-Tracks* M2A1, la section antichar de la compagnie d'infanterie blindée est en tous points semblable à celle du bataillon d'infanterie classique.

L'équipe de pièce d'un peloton antichar du *334th Infantry Regiment, 84th Division « Railsplitters »*, procède à la maintenance de son M1 à Marche-en-Famenne, Belgique, en janvier 1944. Le canon est ici équipé d'un affût M2, reconnaissable à la troisième roue, plus petite, à proximité des bêches. Celle-ci doit faciliter le déplacement manuel de la pièce par ses servants.

Il est impossible de les amener en première ligne. Mes ordres étaient presque toujours d'acheminer les canons à hauteur des éléments les plus avancés. En plein jour, c'était tout simplement impossible avec des pièces de 3 pouces. Cela se passe mieux avec le 57 mm, mais il est toujours plus facile d'avancer avec des automoteurs qu'avec des pièces tractées. Sans compter que dans un camion ouvert, sous les tirs d'armes légères et d'artillerie, c'est assez dur. » [12]

▲ Regroupés sous un commandement séparé, les *Tank Destroyers* chenillés et blindés représentent une alternative intéressante aux canons tractés de gros calibre, difficiles à manipuler sous le feu ennemi. Photographié le 20 décembre 1944 à Werbomont, en Belgique, ces M-36 Jackson soutiennent les combattants de la *82nd Airborne Division* durant la bataille des Ardennes.

[12] Zaloga, op.cit. p. 38.

ÉPILOGUE

Alors que durant les combats de Normandie, le taux mensuel de pertes parmi les canons de 57 mm variait de 6 à 8 %, pendant la bataille des Ardennes, celui-ci a grimpé jusqu'à 26 %, pour des résultats décevants. Au même moment, pour chaque M10 mis hors de combat alors qu'il opérait sans appui d'infanterie, près de deux blindés allemands étaient neutralisés, et ce rapport montait à un pour six lorsque les *Tank Destroyers* bénéficiaient de la protection de fantassins. Durant les derniers mois de la guerre, les régiments d'infanterie ont de moins en moins recours à leurs canons M1, et leurs servants combattent régulièrement comme infanterie classique. En février 1945, l'AGF décide de remplacer la compagnie antichar régimentaire par une compagnie de chars à 17 M26 Pershing, mais lorsque l'Allemagne dépose les armes, seuls une vingtaine de M26, tous affectés à des bataillons de chars, se trouvent en Europe. Cette décision sera annulée en juin, et, sur le papier au moins, il sera prévu de rééquiper les compagnies antichars régimentaires de neuf automoteurs M36 ou M18 ou de neuf chars Sherman armés du canon de 76 mm. Pas plus que la précédente, cette décision ne survivra longtemps à la fin des hostilités, et le développement de canons antichars tractés sera définitivement abandonné en 1946. L'arrivée des premiers missiles guidés antichars à la fin des années 1950 sonnera le glas pour les chasseurs de chars armés d'un canon. ■

Bibliographie

- Mac Donald (C.), *Noël 1944, la Bataille d'Ardenne*, Bruxelles, Didier Hatier, 1994
- s.n., *FM 7-35, Antitank Company, Rifle Regiment*, Washington DC, War Department, 1941
- s.n., *FM 7-35, Antitank Company, Infantry Regiment and Antitank Platoon, Infantry Battalion*, Washington DC, War Department, 1944
- Zaloga (S.), *US Antitank Artillery, 1941-1945*, Oxford (UK), Osprey Publishing Ltd, 2005

PANZER

1914 1945

LES ALLEMANDS ONT-ILS FAIT LES MAUVAIS CHOIX ?

Deux fois favoris, deux fois perdants… Au début de chacune des guerres mondiales, les Allemands sont réputés disposer de la meilleure armée, des matériels les plus performants, des manufactures d'armes les plus avancées, du savoir-faire militaire le plus abouti. Chaque fois, avantage supplémentaire, ils attaquent les premiers et bénéficient donc de l'initiative. Pourtant, à deux reprises, l'Allemagne est vaincue. Mais quel est donc ce syndrome qui fait systématiquement pencher la fortune des armes dans le camp allié ? Les choix de l'Armée concernant le char de combat et sa doctrine d'emploi seraient-ils en cause ?

Par **Jean-Philippe Mavournel**

Il y a cent ans exactement, les *Landser* se lançaient à l'assaut de la France « la fleur au fusil », convaincus de rejeter les Britanniques à la mer et d'écraser le pays en quelques semaines, comme l'avaient fait leurs glorieux aînés de 1870. Cette campagne éclair finie, il serait alors temps pour le *Reich* de se retourner contre la Russie, dont Berlin présumait qu'elle serait longue à achever sa mobilisation.

1914
CONSERVATISME, CHOIX DU FEU SUR LE CHOC, INDUSTRIE IMPRÉPARÉE

La suite de l'histoire est connue… À l'Ouest, l'échec allemand dans la course à la mer et la résistance acharnée des Français sur la Marne ; à l'Est, la surprenante célérité de la mobilisation russe et l'offensive précoce du tsar en Prusse-Orientale scellent le sort de la guerre de mouvement dans le nord de la France et en Belgique, la *Deutsches Heer* étant dès lors forcée à celle des tranchées.

Très portée sur les techniques, comme l'attestent les sévères pertes infligées à l'ennemi grâce à l'usage massif de la mitrailleuse, l'Armée du *Kaiser*, tablant sur une guerre courte qui devait être ponctuée, après le triomphe de ses troupes en rase campagne, par le siège des places fortes alliées – d'où le recours à des technologies telles que l'artillerie de siège et le lance-flammes –, n'a pas cru bon faire confiance au char d'assaut.

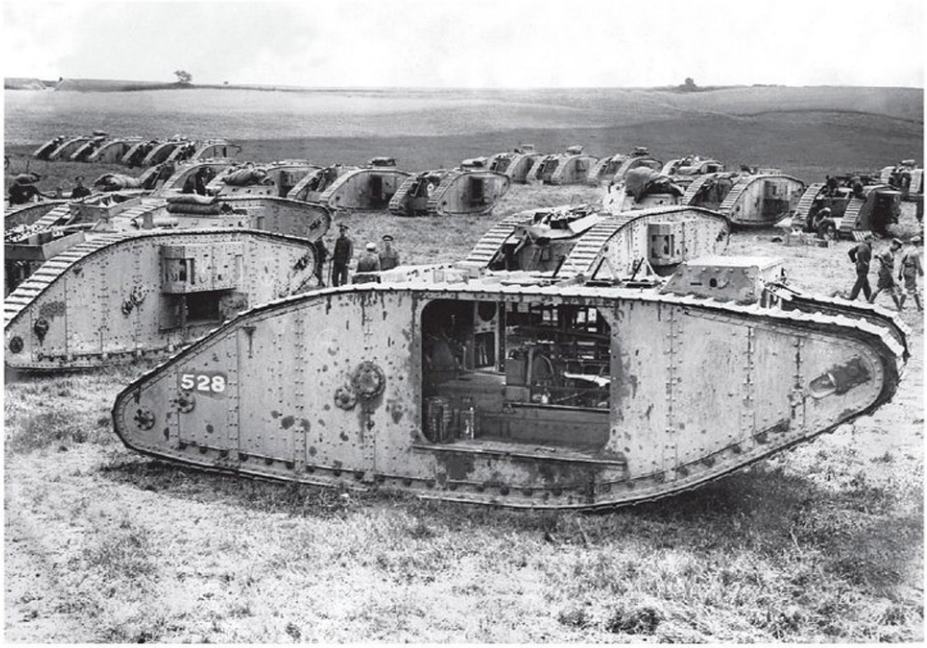
Pourtant, dès octobre 1911, l'*Oberleutnant* Günther Burstyn, un ingénieur austro-hongrois, avait présenté aux ministères de la Guerre germaniques de la Triple Alliance son *Motorgeschütz* : un châssis de tracteur agricole chenillé Holt triplace, surmonté d'un blindage de 3 à 8 mm et armé en tourelle d'un canon à tir rapide de 37 mm et de deux mitrailleuses. À Vienne, les plans de ce génial ingénieur furent écartés d'un revers de main au prétexte qu'ils mobiliseraient toute la production automobile de la *Kaiserliche und Königsliche Heer* : la vérité est que, dans cet empire conservateur aux traditions bien ancrées, la méfiance était de mise vis-à-vis des nouvelles technologies. L'empereur François-Joseph Ier n'avait-il pas lui-même mis fin aux travaux sur la remarquable automitrailleuse Austro-Daimler *Panzerwagen*, qui avait pourtant fait ses preuves lors des grandes manœuvres de 1906 ? Burstyn s'était alors tourné vers Berlin, mais ses espoirs furent là aussi déçus. En Allemagne, les tenants du plan « Schlieffen », c'est-à-dire le général von Moltke et consorts, tablaient sur une guerre de mouvement dans laquelle ce type d'appareil, lent et nécessitant un entretien régulier, était inutile. Et pour les phases de siège (les tranchées de la guerre russo-japonaise étaient dans toutes les mémoires) et de guerre de position, les généraux n'avaient pas cru aux bras articulés de franchissement du *Motorgeschütz*.

En tout état de cause, l'échec du « coup de faux » marque un tournant décisif dans le conflit. À l'arrière du front, à défaut d'avoir écrasé les Belges, les *Tommies* et l'aile gauche française en temps et en heure, les Allemands se voient imposer une guerre longue, à laquelle leur industrie n'est pas préparée. Pire, celle-ci souffre de la rupture des approvisionnements en matières premières venant des États-Unis, provoquée par l'implacable blocus de la *Royal Navy*. Avant même la fin de 1914, le secteur industriel allemand est dans le chaos le plus total. Le départ des hommes au front n'a pas été comblé, et la reconversion des usines dans la production des munitions promet de prendre encore de longs mois. Il faudra attendre le programme Hindenburg d'août 1916 pour que le *Reich* entre pleinement dans une logique de guerre totale ! Pour être clair, le pays n'a pas les moyens de lancer le moindre programme de char d'assaut, ce alors même qu'en Grande-Bretagne, un certain Winston Churchill, premier Lord de l'Amirauté, presse l'état-major impérial en ce sens : le *Landship Committee*, mis sur pied à son initiative dès février 1915, parviendra ainsi à faire rouler le premier tank de l'Histoire, « Little Willie », en janvier 1916 ! Au lieu du « coup de faux », un « coup de massue » donc, qui oblige sur le terrain la *Deutsches Heer* à se réadapter à la guerre des tranchées et à un changement des mentalités en haut lieu, sauf que la voie suivie est radicalement différente de celle des Britanniques.

L'objectif de rupture du front adverse n'est plus envisageable que par le recours à l'artillerie de siège pour écraser les positions alliées dans la profondeur – c'est en 1915 que le concept de *Feuerwalze*, barrage roulant en liaison avec la progression des fantassins, apparaît – et par le recyclage d'un concept que les Allemands réservaient également à l'enlèvement des points fortifiés : les troupes d'assaut. Issus, comme leur nom le laisse supposer, du Génie, les *Sturmpioniere* avaient été formés dans l'optique de la prise d'assaut des forts belges.

Superbe cliché de *Sturmtruppen* de l'Armée impériale austro-hongroise sur le front de l'Isonzo à l'automne 1917. Le concept est né dans l'Armée allemande, mais il s'est rapidement répandu dans les armées de la Triple alliance du fait de son efficacité. Ces groupes de choc vont se tailler une solide réputation, même si l'état-major allemand fonde des espoirs démesurés sur eux. Il est vrai qu'il est bien trop tard pour rattraper le train en marche pour la Triplice… USSMEI

L'*Oberleutnant* Günther Burstyn est l'un des premiers ingénieurs à rendre une copie parfaite sur un potentiel char de combat : chenilles, blindage, tourelle, canon, mitrailleuses, dispositif passe-tranchée, tout y est ! Mais son projet ne rencontre l'adhésion ni de l'état-major de l'Armée austro-hongroise, ni de celui de l'Armée allemande. Très attachés aux traditions, foncièrement conservateurs, ceux-ci ne voient pas toujours d'un bon œil les idées novatrices et révolutionnaires… DR



Ils étaient à ce titre chargés de mettre en œuvre des lance-flammes et *Minenwerfer* (lanceurs de mines) censés leur permettre d'enfoncer la position ennemie par des actions rapides et brutales. De son côté, l'*Oberst* Max Bauer, un spécialiste reconnu de la guerre de siège (il a joué un rôle majeur dans la chute du fort de Liège), désormais affecté à l'état-major impérial, prône l'emploi de groupes d'assaut chargés de nettoyer à bout portant les points d'appui des tranchées ennemies à coups de *Sturmkanone* de 37 mm. Enfin, les premiers combats des tranchées et l'emploi de la mitrailleuse avaient conduit à l'abandon de la progression en rangs, à l'ancienne, issue du règlement tactique de 1906 (qui autorisait toutefois l'attaque en ordre dispersé dès les premiers coups de feu), pour une avance en file indienne et en zigzag, conforme à la configuration des boyaux reliant les tranchées et gênant la visée des mitrailleurs adverses : la puissance de feu obtenue par concentration des jets de grenades et l'utilisation de la MG-08 dans sa version portable doivent permettre de déboucher dans la tranchée et de la nettoyer au corps à corps. C'est la combinaison de ces tactiques, après les éclatantes démonstrations opérées par les troupes de choc de l'*Hauptmann* Rohr, qui aboutit à la généralisation des *Sturmtruppen* (troupes de choc). Celles-ci ont un avantage certain pour Berlin : en l'absence de possibilité de production de char, c'est le palliatif rêvé pour l'obtention de succès tactiques sur le champ de bataille ; le nombre de percées réalisées à partir de la mi-1916 est vraiment impressionnant, les *Sturmtruppen* acquérant instantanément le statut de troupes de choc indispensables lors du moindre bond hors des tranchées. Inconvénient : le procédé est inadapté à l'échelon stratégique. Tout du moins jusqu'à l'arrivée du *General der Infanterie* Erich Ludendorff au poste de *Generalquartiermeister*, adjoint du chef d'état-major Paul Hindenburg, en août.

1916
TROP PEU, TROP TARD…

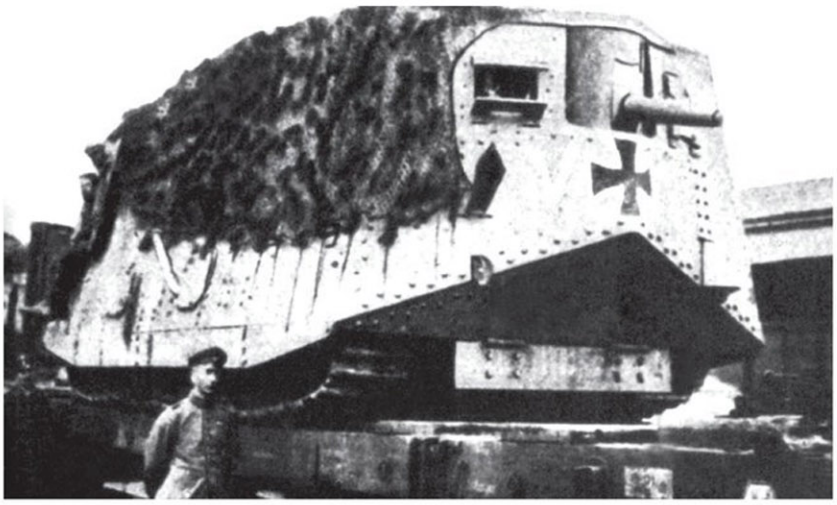
L'apparition du char de combat britannique *Mark I* à Flers-Courcelette le 15 septembre 1916, aussi mal employé soit-il, inquiète sérieusement le Haut commandement allemand, qui ne dispose de rien de semblable dans son arsenal. En haut lieu, on s'affole enfin. Dès novembre, le ministère de la Guerre ordonne le développement et la construction de chars, à raison de… 10 *Sturmpanzerwagen* et 90 *Überlandwagen* (sa version non blindée de transport) ! Le ratio sera finalement modifié à respectivement 20 et 80 exemplaires. En attendant, au front, les *Landser* font les frais des atermoiements de la *Heer*, et les contre-mesures prescrites (généralisation de la munition perforante *SmK*, recours aux FK 96 de *7,7cm* en antichar) ne font office que de pis-aller. Et lorsque le *Mark IV*, au blindage renforcé, succédera au *Mark I*, le fusil antichar *Tankgewehr* sera distribué à la troupe. Voilà pour les contre-mesures, mais qu'en est-il de l'impact de la révolution du « moteur combattant » au sein de l'Armée allemande ? Rien ou presque.

Comme évoqué par Hugues Wenkin dans *Batailles & Blindés n° 36* (Les Uhlans en retard d'une guerre), en dehors de la récupération et la réutilisation des engins abandonnés par l'ennemi sur le champ de bataille, quantité de projets de chenillés plus ou moins délirants sont proposés à l'état-major par différents constructeurs à partir de 1917. De quoi nourrir des regrets supplémentaires pour les Allemands, le train de roulement sélectionné pour le futur *Sturmpanzerwagen* étant celui du tracteur Holt, le même équipant le *Motorgeschütz* de Burstyn ! Six ans de perdus pour en revenir, en quelque

sorte, au point de départ… Sauf qu'en 1911, l'Armée allemande aurait largement eu le temps de préparer sa révolution du « moteur combattant » en organisant son industrie de façon à absorber la production d'un char d'assaut avant d'engager les hostilités.

Au lieu de cela, l'utilisation des *Mark IV* par les Britanniques en novembre 1917 à Cambrai marque les esprits, c'est dans le camp d'en face que ladite révolution est en marche : leur emploi massif (476 engins) sur une échelle réduite du front (8 km) permet aux Britanniques d'enfoncer la ligne « Hindenburg », même si la mauvaise coordination avec l'infanterie finit par faire capoter l'affaire. L'impact psychologique de cette percée historique sur l'ennemi est réel. Le 11 décembre, une conférence est tenue par l'état-major de la *Deutsches Heer* à Bad-Kreuznach, à l'issue de laquelle, les participants décident d'accélérer la construction des A7V, de porter leur nombre à… 40 exemplaires (!) et de former 22 compagnies de chars pour l'année 1918 en puisant dans les effectifs des autres Armes.

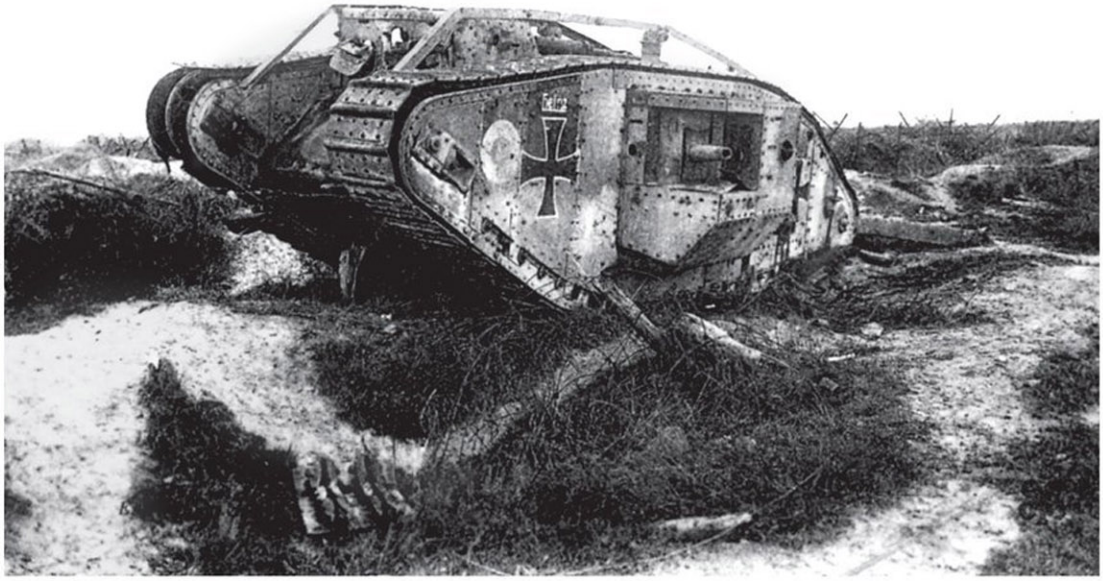
Trop peu, bien trop tard. Si trois *Abteilungen* d'A7V sont constituées avant la fin de l'année, l'engin séduit toujours aussi peu en haut lieu. La démonstration effectuée devant le *Kaiser* le 27 février 1918 ne convainc pas grand monde et surtout pas Erich Ludendorff, qui mise avant tout sur les *Sturmtruppen* pour recouvrer l'initiative à l'Ouest. Dès sa prise de fonction à l'état-major, il a considérablement accru le nombre de ces unités, qu'il ne conçoit plus comme un simple outil de contre-attaque ou de succès tactique : ces troupes de choc doivent être le fer de lance de la percée stratégique du front ennemi. Il a ainsi intimé à chaque division l'ordre de constituer un *Stoßtrupp* et, au cours de l'hiver 1916-17, a formé 14 bataillons d'assaut indépendants. La signature de l'armistice de Brest-Litovsk lui a permis de transférer à l'Ouest les armées engagées en Russie et de monter l'offensive « Michael », qu'il espère décisive. Son intention est de renouer avec la guerre de mouvement en concentrant la puissance de feu de son artillerie et l'emploi des gaz de combat sur un secteur réduit du front que les *Sturmtruppen* devront enfoncer dans la profondeur pour ouvrir la voie à l'attaque principale. Pour ce faire, le *Generalquartiermeister* a imposé à plusieurs divisions de suivre un entraînement aux techniques d'infiltration. En somme, les troupes de choc jouent le rôle attribué au char d'assaut, la poignée de *Sturmpanzerwagen* sortie des usines héritant de celui de simple figurant. En effet, le baptême du feu, le premier jour de l'opération « Michael », le 21 mars 1918, de l'A7V durant la bataille de Saint-Quentin est purement anecdotique. À l'arrière, alors que les succès initiaux de l'Armée impériale entretiennent l'illusion d'une victoire, qui ne se matérialisera jamais et finira en déconfiture du fait des importantes réserves concentrées par les Alliés, l'*Allgemeine Kriegsdepartment 7 Abteilung Verkherswesen* – département chargé de la motorisation de la *Heer* – passe enfin la vitesse supérieure ! Le nouvel A7V/U, directement inspiré du *Mark IV* anglais, n'est commandé qu'à 20 exemplaires en raison de ses médiocres performances ; le LK II, pendant allemand du Whippet, à 580 exemplaires ; le monstrueux *K-Wagen* de 120 tonnes (!), à 10 spécimens. Sauf que la défaite est consommée : les pénuries de matières premières, le manque de main-d'œuvre qualifiée, alors que des milliers d'ouvriers répondent aux appels à la grève, ont déjà ralenti l'assemblage des vingt A7V construits, alors espérer en fabriquer 610 relève du pur fantasme.



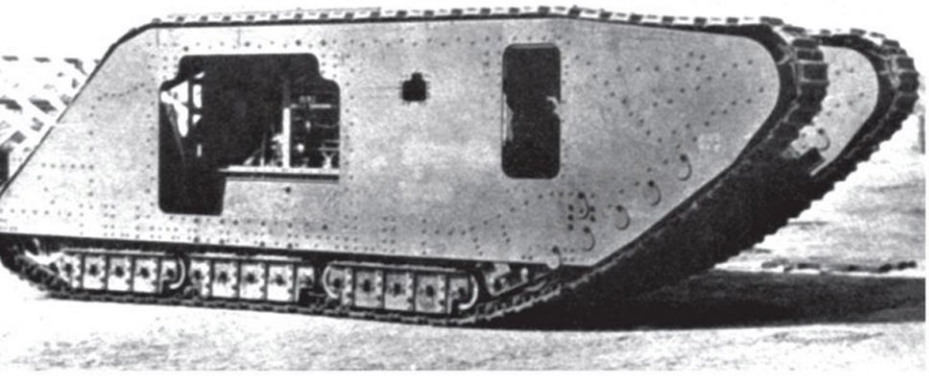
▲ Belle vue d'un A7V sur un wagon ferroviaire avant son départ au front. Vingt *Sturmpanzer* : c'est, en tout et pour tout, ce que l'industrie militaire allemande va produire comme chars de combat durant toute la Première Guerre mondiale ! La faute à un état-major ne réalisant que trop tard l'impact de cette arme nouvelle sur le champ de bataille…
Archives Caraktère

◤ Page de gauche, en haut : Superbe cliché de *Sturmtruppen* de l'Armée impériale austro-hongroise sur le front de l'Isonzo à l'automne 1917. Le concept est né dans l'Armée allemande, mais il s'est rapidement répandu dans les armées de la Triple alliance du fait de son efficacité. Ces groupes de choc vont se tailler une solide réputation, même si l'état-major allemand fonde des espoirs démesurés sur eux. Il est vrai qu'il est bien trop tard pour rattraper le train en marche pour la Triplice…
USSME

◀ Page de gauche, en bas : Principal avocat des *Sturmtruppen*, le général Erich von Ludendorff (à droite), ici en compagnie de son inséparable supérieur Paul Hindenburg, ne croit pas en la pertinence des chars d'assaut. Il a l'intime conviction que la percée ne peut être obtenue que par des groupes de choc bien armés et bien entraînés enfonçant la ligne adverse par des actions fulgurantes et violentes sur un point réduit du front, à la différence du char de combat, peu fiable mécaniquement et formant une cible idéale pour les artilleurs.
US Nara



◀ Faute de disposer de chars en nombre suffisant, les Allemands « retapent » tous ceux que l'ennemi abandonne sur le champ de bataille. En tout, l'atelier de Charleroi va remettre en état de marche 85 engins, alors que 42 autres serviront de « réservoir de pièces de rechange ». Encore une fois, c'est bien trop peu pour pouvoir espérer contrer la phénoménale force mécanisée des Alliés.
Archives Caraktère



▲ Clairement inspiré du *Mark IV* britannique, l'A7V/U, dont on voit ici le prototype, n'a pas le temps d'entrer en production alors que… 20 exemplaires ont été commandés. Il faut dire que le véhicule obtenu est franchement médiocre. En fait, en cas de poursuite des hostilités en 1919, l'Armée allemande aurait davantage compté sur le LK II, à raison de 580 spécimens. DR

Quand bien même, ce dernier chiffre est dérisoire lorsque l'on considère que les Alliés produisent 7 500 chars durant les deux dernières années de la guerre. Évidemment, pas un seul des trois nouveaux modèles de *Sturmpanzerwagen* ne sort des chaînes avant l'armistice du 11 novembre.

Au terme de quatre ans de boucherie, le constat est amer pour l'Armée allemande. Malgré l'indéniable supériorité de ses forces au début du conflit, faute d'avoir pu enlever la décision rapidement, elle s'est épuisée dans une guerre d'attrition à laquelle elle n'était pas préparée. Force est aussi de constater que la rigidité prussienne s'accordait mal avec les idées nouvelles et que l'état-major allemand a misé sur le mauvais cheval. Au-delà des choix de Ludendorff, qui aura beau jeu de faire peser le poids de la défaite sur les responsables civils (alors que la caste des généraux tient officieusement le pouvoir en otage depuis la fin 1916), l'Allemagne n'a pas eu l'approche industrielle satisfaisante pour la production des matériels adaptés à une nouvelle forme de guerre, ni l'ouverture d'esprit nécessaire à la concrétisation des projets militaires les plus novateurs. Britanniques, Français et Américains, bien mieux préparés industriellement par une mobilisation bien rodée de l'arrière et bien plus ouverts aux évolutions technologiques – Billy Mitchell et Churchill avaient soumis l'idée du largage de parachutistes derrière les lignes allemandes pour la suite des hostilités, alors que Fuller envisageait une coopération interarmes efficacement articulée autour du tank pour son plan 1919 –, sont apparus bien mieux préparés à affronter une guerre longue et à intégrer dans leur doctrine offensive l'utilisation du char de combat, c'est ce qui a fait la différence.

1939
LA *PANZERWAFFE* N'ÉTAIT PAS PRÊTE

Dans le sillage du *Generaloberst* Hans von Seeckt, le chef d'état-major de la nouvelle *Reichswehr*, la génération de jeunes officiers « revanchards » ayant connu les tranchées de 1914-18 s'avère bien plus pragmatique que ses aînés : elle parie très tôt sur le char et l'affinement de son utilisation sur le champ de bataille. Pragmatique, certes, mais ses possibilités sont limitées par les dispositions du traité de Versailles qui interdit à l'Allemagne de construire et de mettre en œuvre le moindre blindé.

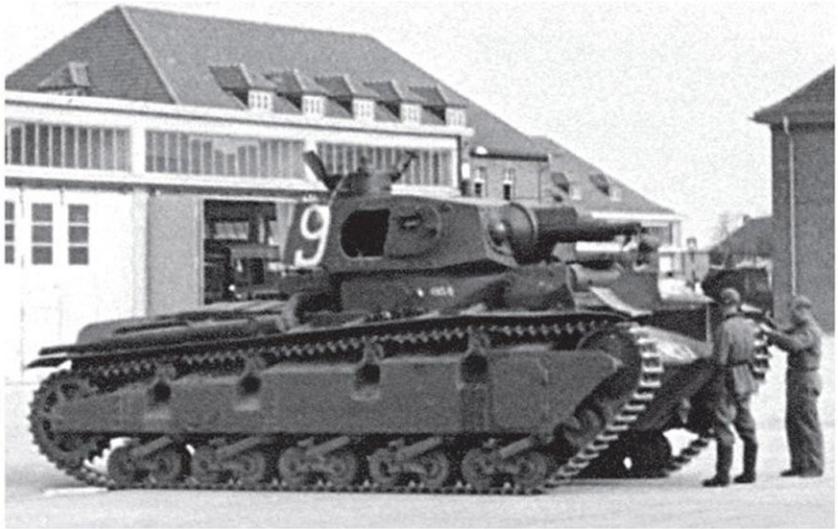
Portés par Heinz Guderian et Oswald Lutz – dont le génie est moins de réussir à inventer une doctrine d'emploi révolutionnaire que de parvenir à compiler,

◥ Le traumatisme de la défaite de 1918 permet à une jeune génération d'officiers allemands d'imposer progressivement ses idées nouvelles dans le sillage du général von Seeckt qui procède à la professionnalisation de la *Reichswehr* (ici, l'un de ses véhicules dont la plaque d'immatriculation est encore frappée des initiales RW). Guderian, Lutz et consorts vont obtenir la création d'une nouvelle Arme blindée, écornant au passage certaines castes ancestrales de la *Heer*, comme celle de la Cavalerie. Archives Caraktère

Char d'écolage ou extrême limite de ce que le complexe militaro-industriel allemand est capable de produire au milieu des années 1930 ? Le *Panzer I* n'est au mieux qu'une grosse tankette, et ses carences apparaissent dès la guerre d'Espagne, *a fortiori* durant la campagne de Pologne. Il est incapable de se mesurer à un vrai char, mais s'avère en revanche très utile dans la profondeur du dispositif adverse lors des percées.
Archives Caraktère

à synthétiser et à tirer la quintessence des travaux de leurs prédécesseurs Liddell Hart, Fuller, Swinton, Martel, Estienne, Heigl –, les tenants de la mécanisation profitent du savoir-faire accumulé secrètement en Suède et à la *Panzertruppenschule* « Kama » que le Kremlin met à leur disposition près de Kazan en 1926. C'est là-bas que les six *Grosstraktoren* et les quatre *Leichtetraktoren* construits secrètement en 1928-30 par Rheinmetall, Krupp et Daimler sont testés, de même que des Vickers Carden-Lloyd prêtés par les Soviétiques. Ce n'est donc pas un hasard si le *Wa Prüf 6* (département des chars et matériels motorisés du *Heereswaffenamt*), sous le couvert d'une société-écran – la Nowack A.G. Verkaufszentrale –, acquiert six tracteurs légers Vickers Carden-Lloyd durant l'hiver 1931-32, qui servent à Krupp de base pour la réalisation de son *Kleintraktor*. Ce dernier n'est qu'une transition vers le *Landwirtschaftliche Schlepper* (en abrégé La.S), dont le développement est scrupuleusement supervisé par Lutz, et qui doit moins servir à l'entraînement des personnels qu'à préparer l'industrie allemande à la production en masse de chars de combat pour l'avenir. Ce La.S reçoit bientôt une superstructure et une tourelle, donnant naissance au *Panzer I*, un char léger faiblement blindé et armé de seulement deux mitrailleuses. Il est intéressant de constater la divergence de points de vue au sujet de ce matériel : l'historien militaire Thomas Jentz le juge simplement comme le char le plus performant que la technologie et les fonds disponibles permettent à l'Allemagne – partie de rien – de produire, alors qu'Heinz Guderian le désigne dans ses écrits comme un simple char d'entraînement. C'est du reste ce que « Schneller Heinz » affirme également pour le *Panzer II*. [023]
Alors que le lointain rejeton du Vickers Carden-Lloyd a débouché sur le *Panzer I*, les enseignements tirés du *Grosstraktor* ont poussé la *Reichswehr* à demander, en octobre 1932, à Rheinmetall-Borsig et Krupp la conception des chars multitourelles *Neubaufahrzeuge*. Non exempts de défauts, loin de là, ces mastodontes – davantage en termes de taille que de poids, étant donné la finesse criante de leur blindage – vont s'avérer parfaitement impropres au combat (leur engagement en Norvège relèvera tout simplement de missions de propagande).
L'arrivée au pouvoir d'Hitler, le 30 janvier 1933, a l'immense mérite, aux yeux des militaires allemands, de permettre de revenir, une à une, sur les dispositions du « diktat » de Versailles. Les capacités de l'industrie allemande, qui sort seulement de l'ombre, sont alors limitées. N'en déplaise au *Führer*, qui, assistant le 15 avril 1934 à une manœuvre de trente minutes à l'échelon de la compagnie de quinze *Panzer I Ausf. A*, lâche avec enthousiasme à Guderian : « *c'est ce dont j'ai besoin. C'est ce que je veux avoir.* »

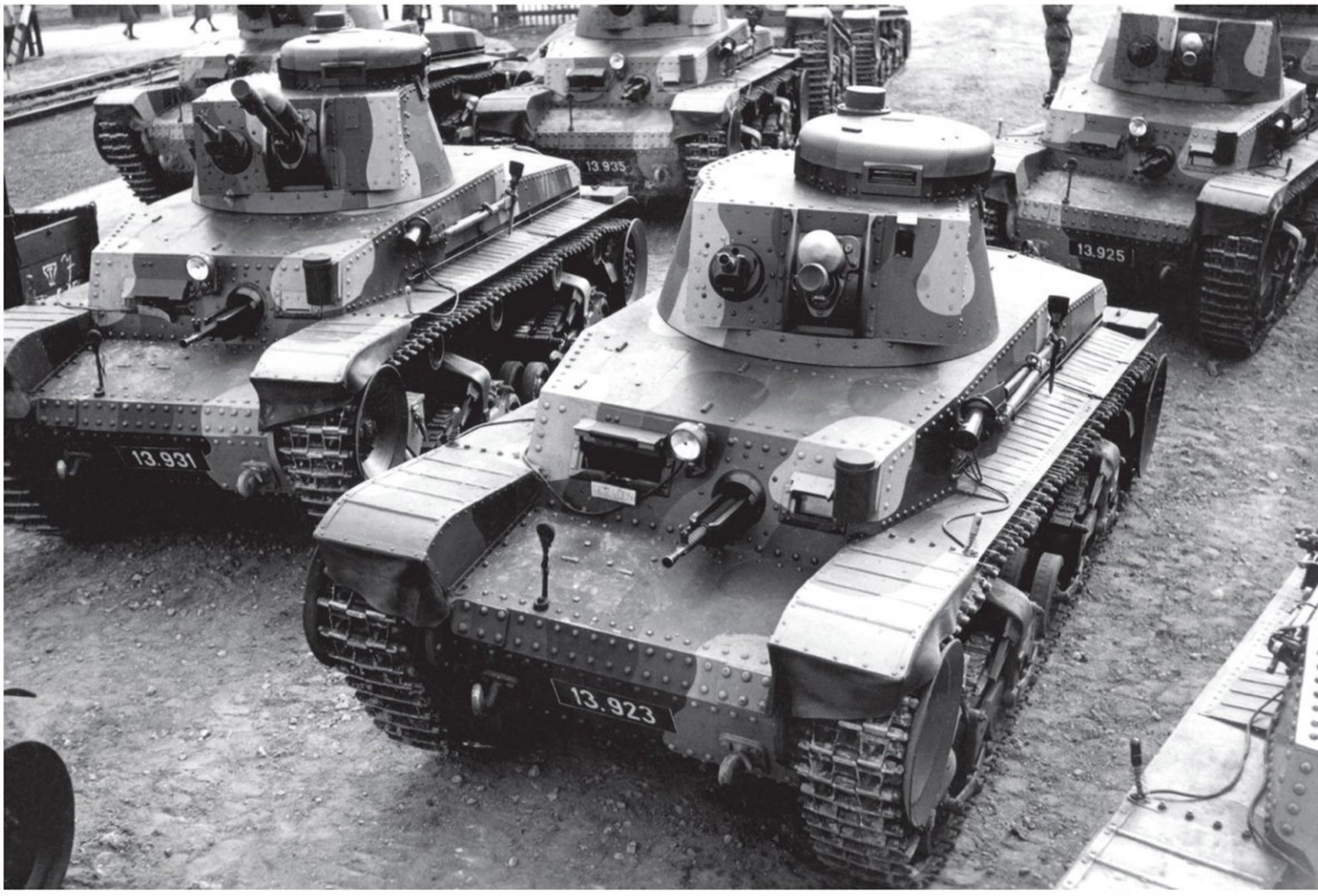
▼ Le *Neubaufahrzeug* pourrait offrir une alternative intéressante avec son canon de 75 mm, sauf que son blindage est ridiculement faible et que le concept de char multitourelle est incompatible avec les préceptes du « Blitzkrieg ». Trois des cinq exemplaires produits seront expédiés en Norvège à des fins de propagande. Ce sera là leur seul « fait d'armes ».
Archives Caraktère



▲ Belle vue d'un Panzer *IV Ausf. B*, dont le défaut majeur, au début du conflit, est son blindage trop fin. L'engin n'en constitue pas moins une plate-forme idéale, qui permet une remise à niveau constante de son armement principal et de son blindage. Il servira en outre de base à une multitude d'automoteurs et de véhicules de servitude.
Archives Caraktère

Il est évident que les Allemands ne peuvent raisonnablement se lancer dans un conflit avec ces seuls chars légers. Il n'en a jamais été question, d'autant que les ennemis désignés des nazis, France et Union soviétique, se sont engagés dans des programmes de construction de chars ambitieux (Renault R35, Hotchkiss H35, Somua S35 pour la première ; chars rapides BT pour la seconde) que leurs usines sont pleinement capables d'absorber. Tous sont pourvus d'un canon de 37 mm au moins, alors que le *Panzer II*, entré en service en mai 1936, n'embarque qu'un 20 mm à tir rapide. En réalité, *Panzer I* et *II* ne sont que des véhicules intermédiaires, le *Reich* misant sur le *Panzer III*, dont les travaux débutent en 1934, et qui est censé devenir le char moyen standard des *Panzer-Divisionen*. Les compagnies lourdes de celles-ci doivent pour leur part être dotées de *Panzer IV*, un engin pensé comme un char d'escorte (*Begleitwagen*) affecté aux missions d'appui des précédents. Seulement, résultat d'un programme de char de 24 tonnes et armé d'un canon de 75 mm,

▶ L'engagement de la *Panzergruppe* « Drohne » en Espagne constitue un rude baptême du feu, mais est riche en enseignements. Les limites du *Panzer I* sont patentes, mais ce char léger va tout de même largement équiper les *Panzer-Divisionen* durant les campagnes de Pologne et de l'Ouest, la doctrine du « Blitzkrieg » faisant la part belle à la vélocité et la mobilité davantage qu'à la puissance de feu.
Archives Caraktère



▲ L'occupation de la Bohême-Moravie permet à l'Allemagne de faire main basse sur l'excellente industrie militaire tchèque et de combler les carences des *Panzer-Divisionen* en chars moyens par récupération des parcs de LT vz. 35 et LT vz. 38 existants et la reprise de leur production sur place. Ce n'est qu'après l'opération « Barbarossa » que ces deux modèles seront déclassés, car bien incapables de se mesurer aux T-34 et KV. Archives Caraktère

il s'avère gourmand en matières premières et pâtit de maladies de jeunesse, notamment en termes de blindage. Entrés en production plus tardivement que leurs prédécesseurs, respectivement en 1937 et 1936, le *Panzer III* et le *Panzer IV* ne sont disponibles qu'à 98 exemplaires et 211 à la veille des hostilités. Dernier matériel en gestation, celui qui doit en théorie devenir le char de bataille des *Panzer-Divisionen* : le *VK 30.01*, dont les plans sont encore dans les cartons et dont les ingénieurs allemands éprouveront les pires difficultés à trouver le moteur adapté à ses 30 tonnes. De fait, il ne verra jamais le jour.

Bref, au milieu de la décennie, le tableau des *schnelle Truppen* n'est guère reluisant comparé à ce qui se fait ailleurs (Grande-Bretagne exceptée). Et pour le noircir encore, cela fait à peine deux ans qu'il est en service, que les limites du *Panzer I* sont flagrantes. Ses premiers engagements au feu, avec la *Panzergruppe Drohne* durant la guerre d'Espagne, sont calamiteux : les « Negrillos », comme les Espagnols les appellent (à cause de leur couleur grise), sont loin de faire l'affaire face aux BT et T-26 livrés par l'URSS aux républicains. Même les autocanons BA-6 font un sort aux *Panzer I* nationalistes rencontrés, c'est dire.

Pour compenser les carences de ses usines et procurer aux cinq *Panzer-Divisionen* et quatre *leichte Divisionen* formées entre 1935 et 1938 un char digne de ce nom, la nouvelle *Wehrmacht* doit s'en remettre à la prolifique industrie militaire tchèque (ČKD, Škoda), après que la crise des Sudètes a permis aux nazis de faire main basse sur la Bohème-Moravie, érigée en fallacieux protectorat. Les excellents LT vz.35 et LT vz.38, intégrés dans l'Armée allemande sous la nomenclature *Panzer 35(t)* et *Panzer 38(t)* après de menues améliorations, comblent massivement les rangs de la *Panzerwaffe*, ce qui constitue déjà, en soi, un indéniable aveu de faiblesse. Dès lors, l'erreur de l'Allemagne n'est-elle pas d'entrer en guerre alors que le fer de lance de son Arme blindée repose sur les chars légers *Panzer I* et *Panzer II* ?

Comme le souligne la note Hossbach, Hitler prévoyait de le faire vers 1943-45, lorsque l'Armée allemande serait arrivée à maturité. Néanmoins, le durcissement de la position des Alliés après la crise de Munich le contraint à s'engager prématurément. Dans la logique qui est la sienne, le *Führer* ne pouvait d'ailleurs pas faire autrement. Les réarmements français et soviétique ne lui laissaient pas d'autre alternative que d'entrer en guerre bien avant ses prévisions. Qui plus est, les renseignements tirés de la guerre d'Hiver le convaincront de la médiocrité de l'Armée rouge et de l'opportunité de s'attaquer au plus vite à l'URSS avant qu'elle n'accélère ses réformes militaires. Enfin, les chars allemands ont des défauts, mais n'en sont pas mauvais pour autant : leurs canon et blindage sont plus faibles que ceux des chars alliés, mais leur tourelle multiplace implique une meilleure répartition des rôles des équipages, leur rapport poids/puissance supérieur et la présence d'une radio à bord (pas toujours systématique, contrairement à ce que l'on croit) leur donnent l'avantage. En outre, les « légers » (*Panzer I* et *II*) ne sont pas prévus pour un choc frontal et donc un duel avec des chars ennemis, dont ils n'auraient qu'une infime chance de sortir victorieux. En revanche, ils sont employés, conformément aux préceptes du « Blitzkrieg », pour se répandre, une fois la percée obtenue – soit par l'Infanterie, soit par les *Panzer III* et *IV* en fonction du terrain –, sur les arrières adverses :

colonnes de véhicules légers et hippomobiles, centres de commandement, positions d'infanterie, bunkers en bois sont alors les cibles rêvées pour leurs mitrailleuses et canon à tir rapide. En somme, c'est sur leur utilisation tactique dans le cadre du « Blitzkrieg » que les Allemands escomptent faire la différence.

L'efficacité et la souplesse d'emploi des *Panzer-Divisionen* ne font que tirer le meilleur du maigre potentiel des *Panzer I* et *II*, qui représentent 81 % du parc blindé allemand à la veille de l'invasion de la Pologne et encore 67 % au moment de passer à l'offensive à l'Ouest. Ce sous-équipement est globalement une constante dans la *Panzerwaffe*, puisque les automitrailleuses à quatre, six et huit roues, outre de disposer de médiocres capacités tout-terrain et d'un blindage bien trop fin, sont en nombre insuffisant dans les divisions blindées (elles sont remplacées par un bataillon des « fusiliers motocyclistes » dans certaines d'entre elles), tout comme les semi-chenillés blindés de transport de troupes *Sd.Kfz. 251*, qui n'équiperont jamais plus d'un bataillon de *Schützen* (puis *Panzer-Grenadiere*) sur les quatre que compte une division. Ces problèmes ne seront jamais résolus. De nombreuses lacunes donc, mais le principe du combat interarmes et la flexibilité des *Panzer-Divisionen*, plusieurs fois abordés dans nos pages, font néanmoins la différence au début de la guerre…

1940
TEMPS DES ILLUSIONS ET CHOIX POLITIQUE

Les victoires faciles sur la Pologne, le Danemark, la Norvège, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Belgique et surtout la France entretiennent l'illusion du bien-fondé de la bataille décisive, à laquelle le régime nazi – convaincu de la supériorité raciale de son peuple et par nature triomphaliste – ajoute une pincée de conviction de victoire acquise par avance.

Avec sept pays vaincus en l'espace de sept mois, le pouvoir politique, aveuglé par un déroulement des événements parfaitement conforme à, voire dépassant, ses prévisions, acquiert la certitude de la supériorité, si ce n'est de l'invincibilité de sa *Wehrmacht*, en même temps que celle de la défaite à court terme de la Grande-Bretagne isolée, au détriment des plus élémentaires règles de prudence. Les perspectives sont plus que réjouissantes : si la France – réputée disposer de la meilleure armée du monde – a été vaincue en six semaines, combien en faudra-t-il pour écraser la moribonde Russie et ses hordes de sous-hommes slaves sous-équipés ? Encore moins, assurément…

Hitler se consacre alors entièrement au but de guerre qui est le sien depuis le début : la conquête d'un espace vital pour la race allemande à l'Est. Les directives sont ordonnées en ce sens avant même que la Grande-Bretagne ait déposé les armes, ce qui va à l'encontre de tous les plans militaires de l'Allemagne depuis le début du XIX^{e} siècle et place le pays dans la situation périlleuse ayant hypothéqué ses chances de remporter la guerre dès 1914 : éviter à tout prix un conflit sur deux fronts.

▲ Autre lacune des divisions blindées de la *Wehrmacht*, l'insuffisance du nombre de transports de troupes semi-chenillés *Sd.Kfz. 251*… Ici, l'un d'entre eux durant la campagne de France. Les *Panzer-Divisionen* doivent se contenter d'un seul bataillon de *Panzer-Grenadiere* sur quatre doté de la sorte… Et encore, les moyens ne le permettent pas toujours…
Archives Caraktère

◀ L'une des faiblesses chroniques des *Panzer-Divisionen* réside en la vétusté de leur parc d'automitrailleuses au début de la guerre. Souvent construites sur base de camions existants 4x4 ou 6x4 (comme cette *Sd.Kfz. 232 6-rad*), elles sont non seulement peu à l'aise en tout-terrain, mais souffrent aussi d'un blindage peu épais. La généralisation des *Sd.Kfz. 250/251*, Puma et Luchs, permettra à partir de 1944 de faire des *Panzer-Aufklärungs-Abteilungen* des outils efficaces. Trop tard…
Archives Caraktère

▶ Les chars français de prise sont très appréciés de la *Wehrmacht* : non seulement ils permettent d'équiper des unités dévolues aux tâches d'occupation, mais grâce à leur taille, ils peuvent s'affranchir des routes montagneuses des Balkans. Toutefois, ces réquisitions témoignent aussi de l'insuffisance de la production en chars du *Reich*.
Archives Caraktère

Or, même après le désastre de Dunkerque, le « lion » Churchill est résolu à se battre jusqu'au bout, avec l'empire, soutenu par les États-Unis, derrière lui. Non seulement l'Angleterre forme une rampe de lancement inévitable pour un débarquement en Europe occidentale, d'où l'impossibilité pour la *Wehrmacht* de dégarnir le chimérique *Atlantikwall*, mais, à l'initiative des déboires rencontrés par Mussolini dans sa « guerre parallèle », elle se permet d'ouvrir de nouveaux fronts sur les théâtres d'opérations périphériques : Grèce et Afrique du Nord. Clairement, l'Allemagne n'en a pas fini à l'Ouest qu'elle projette de s'attaquer à l'Union soviétique.

Pour se donner les moyens de se lancer à l'assaut de l'immense territoire russe, la *Panzerwaffe* reçoit l'ordre de doubler le nombre de ses *Panzer-Divisionen*, ce qui est fait à l'automne 1940 en prélevant l'un des deux régiments blindés de chacune d'entre elles et en l'associant à des éléments issus de divisions d'infanterie. Outre la faillite du renseignement militaire allemand à l'Est, l'industrie militaire est en cause une nouvelle fois. Le plan de réarmement et de suffisance autarcique de quatre ans (*Vierjahresplan*), fantasmé par Hermann Göring, est resté un vœu pieux et se traduit davantage par le pillage de l'Europe occupée (et l'enrichissement personnel de hauts dignitaires) que par une mobilisation efficace et coordonnée des différents secteurs de l'industrie pour subvenir à l'effort de guerre du *Reich*. Celui-ci fonctionne sur le mode du clientélisme, qui finit par lui nuire. Les grands capitaines d'industrie du pays profitent désormais de leurs appuis politiques et de leurs relations privilégiées avec tel ou tel dignitaire pour conserver leurs prérogatives et poursuivre leurs propres intérêts. La guerre est une entreprise juteuse, au cours de laquelle les différentes firmes, parfois organisées en lobby, se livrent une concurrence féroce pour remporter un marché d'armement. Il n'est pas rare de voir les prototypes de plusieurs sociétés s'affronter sur un polygone d'essais, alors qu'une mise en commun des idées et efforts des équipes d'ingénieurs – au demeurant brillants – aurait été nettement plus profitable. L'exemple le plus connu est certainement celui de Willy Messerschmitt qui, grâce à ses amitiés et moyennant quelques coups bas, exerce un quasi-monopole sur la fourniture des avions de chasse à la *Luftwaffe*. Quantité d'exemples existent aussi dans le domaine des armements terrestres. Dans les salons feutrés des sièges des grandes firmes (MAN, Daimler, Porsche, Rheinmetall, Krupp, Henschel), l'on peine ou l'on rechigne, c'est selon, à contribuer à l'intérêt national, alors que les démocraties – l'URSS profite davantage de l'organisation héritée de ses plans quinquennaux – réussissent, de gré ou de force, à travailler main dans la main avec le pouvoir politique. En Allemagne, en haut lieu, on laisse libre cours au favoritisme, parfois au détriment des projets les plus convaincants.

▼ Le *Panzer II* est encore présent en nombre au sein des *Panzer-Divisionen* au moment de l'invasion de l'URSS. Autant dire qu'il n'est alors bon qu'à des missions de reconnaissance pour les *Panzer III* et *IV*. Face à des adversaires recourant à une mobilisation industrielle totale au profit de l'effort de guerre, les jours de l'Arme blindée allemande sont comptés…
Archives Caraktère

▲ Des *Panzer 38(t)* de la *7. Panzer-Division* (dont deux engins de commandement) photographiés lors de leur transfert à l'Est en préparation de l'opération « Barbarossa ». Les chars tchèques arrivent eux aussi en fin de vie, comme en témoignent leurs premières confrontations avec les T-34 et KV…
Archives Caraktère

Ainsi, les usines germaniques, certes, produisent entre 200 et 300 exemplaires de chars et *StuGe* par mois au printemps 1941 (des chiffres avoisinant ceux des États-Unis et de l'URSS), mais parmi ceux-ci, continuent de figurer des engins totalement obsolètes, comme le *Panzer II* et le *Panzer 38(t)*, au risque de compliquer la chaîne logistique et la gestion des pièces de rechange.

Il convient également de prendre en considération un autre paramètre. Hitler refuse de se laisser entraîner dans une guerre longue, non seulement parce qu'il sait que l'Allemagne n'a pas le potentiel industriel (États-Unis, URSS) ni les ressources (Royaume-Uni) dont disposent ses ennemis, mais aussi parce qu'il est bien conscient du caractère autoritaire et liberticide de son régime

▶ Adolf Hitler hésite à s'engager sur la voie de la guerre totale jusqu'au désastre de Stalingrad. Il confiera alors la mobilisation de l'industrie allemande à son ministre de l'Armement Albert Speer, qui obtiendra de spectaculaires résultats, mais qui arriveront trop tardivement pour changer le cours des événements.
US Nara

◀ Le recyclage ou l'extrapolation des châssis des chars dépassés donnent naissance à toute une gamme d'automoteurs antichars, de DCA et d'artillerie, tels ces *Panzerjäger* Marder III de la *19. Panzer-Division* en URSS en 1942. Plus économiques à produire que les chars à tourelle, les chasseurs de chars vont connaître une expansion phénoménale au fil du conflit.
Archives Caraktère

que justifie son fantasme de forger une nouvelle civilisation épurée de ses éléments indésirables et faisant place à l'homme nouveau de race aryenne. Dans ces conditions, il entend éviter au maximum au *Volk* de supporter le poids de la guerre, de façon à ne pas susciter de contestation, *a fortiori* de colère, du peuple et semer les germes d'une révolte potentielle. Ainsi, jusqu'en 1942, Berlin freine des quatre fers dès qu'il s'agit de rationaliser. Au lieu de se résoudre à mobiliser le pays, le plan de quatre ans se mue en opération de pillage et d'exploitation de l'Europe occupée : réquisition des véhicules, des chaînes de montage et de la force de travail des pays vaincus est censée pallier le refus des nazis de basculer en économie de guerre sur le territoire national. L'équipement des troupes en fait directement les frais : dans les pays occupés, des chars de prise (surtout français) assurent le maintien de l'ordre, pour le train logistique des *Panzer-Divisionen* et autres unités de la *Heer*, l'on compte bientôt 2 000 modèles de véhicules différents. Pire, l'industrie du *Reich* n'a pas été sollicitée pour travailler au doublement des *Panzer-Divisionen*, qui aurait été fort judicieux avant d'attaquer l'URSS, et le régiment blindé perdu par chacune d'elles n'a pas été remplacé. Avec pour conséquence de leur faire perdre en punch : contre plus de 320 chars prévus dans les tables d'organisation en 1939-40, une *Panzer-Division* n'en comptera désormais jamais plus de 150-200 à partir de l'invasion des Balkans… Au corps défendant des Allemands, conserver un organigramme à deux régiments blindés aurait nécessité, outre un effort industriel considérable, un doublement du nombre de tankistes et de personnels spécialisés (armuriers, mécaniciens, etc.) et le temps nécessaire à leur formation. Or, perdre du temps est un luxe que l'Allemagne hitlérienne ne peut pas se permettre : le *Führer* veut la peau de Staline avant que l'Armée rouge n'ait fini son programme de modernisation.

En somme, la *Panzerwaffe* a déshabillé Pierre pour habiller Paul, et le matériel désuet n'a pas été totalement remplacé. Certes, la production des *Panzer III* et *IV* a considérablement augmenté pour les substituer aux *Panzer I* et *II* totalement dépassés, mais ceux-ci, de même que les *Panzer 35(t)* et *38(t)*, restent présents en nombre

▲ Le *Panzer 38(t)*, malgré ses qualités, est dépassé à l'été 1941, alors que les principaux belligérants planchent sur des chars armés d'un canon avoisinant les 75 mm. Il continue cependant à rendre des services jusqu'à son retrait des unités à l'été 1943.
Archives Caraktère

dans les effectifs. Or, non seulement les canons courts de 50 mm et 75 mm des premiers manquent de pouvoir pénétrant pour affronter les T-34 et KV soviétiques, mais les seconds font désormais figure de jouets, alors que les engins tchèques accusent un blindage trop peu épais. Bref, au moment de déclencher l'opération « Barbarossa », la *Panzerwaffe* n'est pas armée au mieux.

1941-1942
LE DOULOUREUX RÉVEIL

Heureusement pour elle, la pénible confrontation avec les T-34, KV-1 et KV-2 provoque un éveil des consciences, sans toutefois que le régime daigne encore mobiliser à fond le complexe militaro-industriel. À la faveur de l'hiver russe, la machine de guerre allemande est grippée, les beaux succès du « Blitzkrieg » au début de la campagne à l'Est ont fait place à l'enlisement devant Moscou, et les distances ont soumis les mécaniques à rude épreuve. L'attrition dans les rangs des *Panzer-Divisionen* se traduit par une forme de « sélection naturelle », dont les *Panzer III* et *Panzer IV* constituent les seuls survivants : les autres modèles sont condamnés et restent en dotation jusqu'au remplacement ou usure totale du parc.

◀ Le *Panzer IV* est le seul char de l'Arme blindée allemande à être engagé au feu d'un bout à l'autre du conflit. Bien armé, bien protégé, c'est un adversaire redoutable pour les Alliés, même s'il est nettement inférieur au Panther, de conception plus moderne. Les importantes ressources et délais de production requis pour ce dernier expliquent la décision des Allemands de conserver le *Panzer IV* jusqu'au bout.
Archives Caraktère

▶ Beau cliché de propagande symbolisant le bond générationnel opéré par la *Panzerwaffe* en 1943. Malheureusement pour les Allemands, le Tiger et le Panther souffrent l'un et l'autre de problèmes de jeunesse retardant leur production en série, qui s'avère elle-même insuffisante et « gourmande » en matières premières à l'époque où le *Reich* commence cruellement à en manquer.
NIOD

◀ Un T-34 *Beute* de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » dans le secteur de Koursk à l'été 1943. Le vent tourne définitivement en défaveur de la *Wehrmacht*. Faute d'avoir pu mener une guerre courte, celle-ci se retrouve entraînée dans une guerre d'attrition à laquelle son industrie n'était pas préparée. Ce qui explique des pis-aller comme celui-ci, en l'occurrence le recours aux chaînes de montage de Kharkov pour « retaper » des T-34 après la reconquête de la ville par les *Waffen-SS* !
US Nara

▶ L'un des 91 exemplaires du concurrent malheureux du Tiger proposé par la firme Porsche en atelier. Ils seront tous « recyclés » en *Panzerjäger* Ferdinand, qui connaîtront, tout comme le Panther, leur baptême du feu à Koursk.
DR

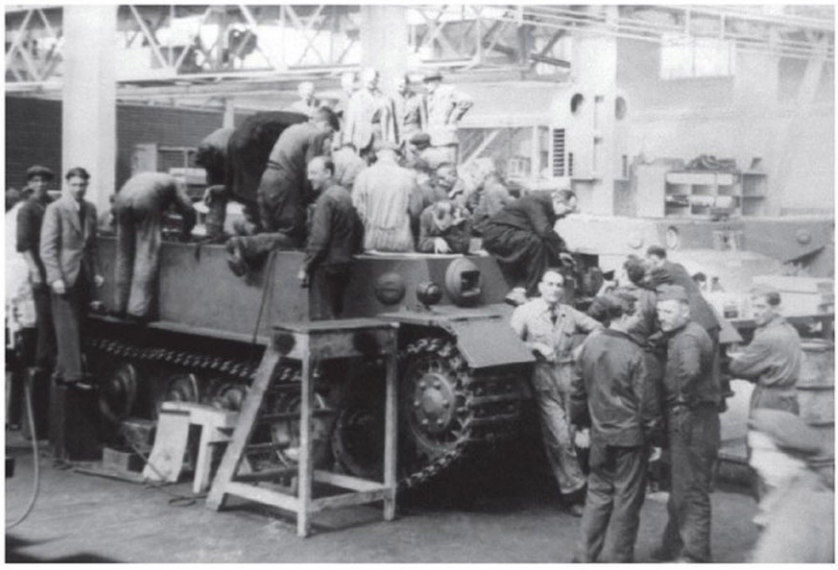
Panzer III et *IV* bénéficient, à la lueur des retours d'expérience, d'améliorations *via* des plaques de blindage additionnelles et des canons longs à haute vitesse initiale (toujours aux calibres respectifs de 50 et 75 mm). À cette occasion, ils démontrent incontestablement leur longévité et la polyvalence de leur châssis, qui en font des plates-formes à même de subir encore plusieurs évolutions et de permettre leur déclinaison en une multitude d'engins de combat (canons d'assaut, chasseurs de chars, automoteurs d'artillerie, véhicules d'observation d'artillerie, *Flakpanzer*, *Munitionspanzer*, etc.). Mais leur durée de vie n'est pas éternelle, la conception de ces deux chars remontant alors au début des années 1930.
En outre, ce qui est valable pour l'Armée rouge ne l'est pas pour l'Allemagne : alors qu'à certains égards, la casse subie par les Soviétiques accélère en quelque sorte le processus de remplacement des obsolètes T-26 et BT par les modernes T-34 et KV-1 devant être produits en masse par les usines repliées derrière l'Oural (« déménagement » que le *Lend-Lease* comble de façon fort bienvenue), les chaînes Daimler-Benz, MAN, MNH, Alkett, Henschel, etc., bien que tournant au maximum de leurs possibilités, peinent à combler les énormes pertes endurées par les *Panzer-Divisionen* à l'Est. Tandis que Washington et Moscou ont une approche industrielle dans la conception de leurs chars de combat (Sherman et T-34), bien équilibrés, faciles à produire et en grande quantité par les usines du secteur automobile, entrant pleinement dans la stratégie de guerre totale, l'Allemagne persiste à miser sur les *Panzer III* et *IV* en attendant que les derniers chars à l'étude n'atteignent le stade de la production en série. L'année 1942, les combats en Afrique du Nord et du *Fall Blau* apportent une nouvelle fois la preuve de la supériorité tactique des *Panzer-Divisionen* et de l'expérience de leurs équipages, bien que la suprématie de leurs matériels soit de plus en plus contestée par l'adversaire avec ses M3 Lee et ses T-34 armés de canons de 75 et 76,2 mm. Les batailles de Kharkov,

de Voronej, d'El Agheila, de Gazala et de Tobrouk confortent la conviction des Allemands dans la supériorité de leurs tactiques. Toutefois, la part grandissante de la production accordée aux *Sturmgeschütze III* (presque 800 exemplaires construits en 1942, Hitler ordonnant en décembre que la construction des *Panzer III* cesse rapidement au profit des *StuGe*), alors que leur emploi sur le terrain s'écarte de plus en plus de celui qui leur était normalement dévolu (l'appui direct de l'Infanterie) afin d'assumer la lutte antichar, commence à témoigner des difficultés de la *Wehrmacht* à faire face à la supériorité numérique adverse. Sa suprématie technique et tactique s'essouffle et commence à être sérieusement remise en question dès l'automne 1942.

1943-1945
LE CHOIX DE LA QUALITÉ SUR LE NOMBRE

La *Panzerwaffe* n'en est pas moins en période transitoire, ses choix se portant sur deux nouveaux matériels qui allaient fortement marquer les esprits : le char lourd Tiger et le char moyen Panther. L'aboutissement de ces deux programmes intervient alors que la défaite de Stalingrad contraint enfin le régime nazi à faire entrer l'Allemagne dans une logique de guerre totale, ce que le discours enflammé du Dr. Goebbels au Sportpalast, le 18 février 1943, vient conforter. Avec un Albert Speer qui, ayant succédé à Fritz Todt au poste de ministre de l'Armement l'année précédente, réorganise de fond en comble la production de guerre allemande, un Heinz Guderian revenu aux affaires – en l'occurrence à la fonction d'inspecteur général des *Panzertruppen* – après son limogeage en décembre 1941 et une supériorité matérielle toujours plus flagrante du camp allié, l'Arme blindée allemande n'a d'autre choix que d'amorcer, et même accélérer, sa révolution.

Né de vieilles spécifications pour un char de percée et d'appui (et non comme une réponse au T-34), le Tiger connaît des débuts difficiles du côté de Leningrad, avant que les exemplaires envoyés en Tunisie ne se distinguent par leur extraordinaire puissance de feu et leur formidable capacité de résistance aux obus ennemis. Le rythme de production de ce mastodonte de 56 tonnes est pourtant des plus lents (initialement 25 par mois, le pic étant atteint en avril 1944, avec 104 exemplaires), et le programme engloutit d'importantes quantités d'acier. Bref, il ne peut en aucun cas constituer la « solution miracle » recherchée par la *Heer*… Réponse directe au T-34, le Panther souffre lui aussi de maladies de jeunesse, notamment au niveau de sa motorisation, mais la résolution de celles-ci (même si sa fiabilité technique sera régulièrement prise à défaut jusqu'à la fin) permet à la *Panzerwaffe* de disposer d'un char de combat formidablement équilibré, d'un coût peu élevé (il n'est pas beaucoup plus cher qu'un *Panzer IV*), mais qui reste complexe à produire. Les conséquences de ces choix ? Guderian aurait voulu redonner du punch à ses *Panzer-Divisionen* en attribuant une troisième *Abteilung* totalement équipée de Tiger à leur régiment blindé : la lenteur de la production rend ce projet irréalisable. Et pourtant, l'intégration d'une pleine compagnie de Tiger aux régiments blindés des *SS-Panzer-Grenadier-Divisionen* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », « Das Reich » et « Totenkopf », ainsi qu'à la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland », s'avère des plus concluantes à Kharkov et à Koursk : les « fauves » utilisés en pointe de la *Panzerkeil* attirent les feux sur eux et détruisent les principales menaces à coups de 88 mm, pendant que les *Panzer III* ou *IV* roulant en échelon refusé engagent les autres cibles. Cela donne une pleine idée de leur potentiel lorsqu'ils sont intégrés aux divisions blindées [1], mais comme celles-ci sont au nombre de plus d'une trentaine, donc trop nombreuses, c'est en définitive au sein des *schwere Panzer-Abteilungen* indépendantes qu'ils combattront.



[1] Les quatre divisions d'élite de *Panzer-Grenadiere* sus-évoquées sont en fait au format de *Panzer-Divisionen* durant le premier semestre 1943.

De même, alors que l'*OKH* recommande dès le début de cette même année de mettre un terme à la construction de tous les modèles de chars afin de privilégier celle des Tiger et des Panther, les circonstances ne le permettent pas : le premier sort trop lentement des chaînes d'assemblage, alors que le second, à la lueur du fiasco de son engagement à Koursk (pour leur baptême du feu, les chars de la *Panzer-Brigade 10* ont été décimés par… des incendies de moteur), doit faire l'objet d'améliorations et n'est de fait distribué en nombre aux divisions qu'à partir de l'automne. Inutile de dire que l'hypothétique projet de Guderian de doter les *Panzer-Divisionen* de 300-400 chars est tout à fait illusoire.

Dans les faits, seul l'indispensable maintien de la production du *Panzer IV* permet à la *Generalinspektion der Panzertruppen* de préserver le potentiel de ses divisions à plus d'une centaine de chars, cependant que Guderian décide de mettre l'accent sur le développement et la construction de chasseurs de chars à casemate plutôt qu'à tourelle, moins souples d'emploi dans les opérations offensives, mais beaucoup moins coûteux et complexes à construire, et surtout plus adaptés à une guerre défensive à laquelle la *Wehrmacht* est astreinte définitivement à partir de l'été 1943. La mobilisation totale de l'industrie par Speer a beau être concrétisée par des pics de production sans précédent, malgré les coups quotidiens assénés par l'aviation stratégique anglo-saxonne, les constructions de chars et automoteurs restent, de façon alarmante, très inférieures à ce que le camp allié – États-Unis et URSS en tête – fait sortir des chaînes. À partir de 1944, le paradoxe des Allemands est justement qu'ils semblent se lancer dans une course effrénée au gigantisme à l'ère des économies nécessaires, une philosophie mal comprise, qui a pourtant des explications tout à fait rationnelles, contrairement à ce qui est souvent dit. Il est en effet bien trop caricatural d'attribuer à une simple obsession hitlérienne la sortie de blindés lourds et super-lourds.

Si l'on ne peut nier une culture du gigantisme outre-Rhin, d'ailleurs perceptible dans l'Armée du *Kaiser* dès 1914-18 (avec les *Pariser-Kanonen*, *K-Wagen*, etc.), chaque matériel répond à un besoin spécifiquement émis ou à une forme de menace rencontrée par la troupe sur le champ de bataille. Avec ses 70 tonnes et son monstrueux canon de 128 mm portant à 3,5 km, le Jagdtiger aurait été parfait pour la lutte antichar sur les grands espaces du front de l'Est, surtout contre les chars Staline, dont les *Panzer IV* et Panther ont parfois bien du mal à venir à bout. Mais l'urgence de la situation a finalement contraint les Allemands à engager précipitamment les quelques bataillons de Jagdtiger constitués à l'Ouest. Même chose pour le Maus, qui n'a rien d'un délire né de l'imagination fertile du *Führer* : flanqué par des *Panzer*, protégé par des *Flakpanzer*, il devait constituer un môle défensif censé briser l'avance des corps blindés soviétiques ; la portée de 3,5 km de son canon aurait dû lui permettre de rester à l'abri des tirs de l'ennemi. Certes, le Sturmtiger, conçu suite aux amers enseignements tirés de la bataille de Stalingrad,

▲ Bien que nécessitant un entretien mécanique régulier et jouissant d'une autonomie limitée en raison de sa consommation en carburant, le Tiger demeure un formidable instrument de combat – comme il le prouve sans peine à Koursk, où ont été prises ces photos – que Guderian aurait voulu pleinement intégrer aux *Panzer-Divisionen* sous la forme d'un troisième bataillon. La lenteur de sa production oblige « Schneller Heinz » à renoncer à cet ambitieux projet…
US Nara

est apparu trop tard dans l'ordre de bataille allemand au regard de la forme de combat désormais menée, mais son utilisation à Varsovie s'est avérée très concluante, alors que son emploi dans les Ardennes a souvent laissé perplexe. Or, en cas de réussite de la percée ardennaise, le Sturmtiger aurait eu toute son utilité dans les combats de rues d'Anvers, objectif final de l'opération « Wacht am Rhein ». La présence des Tiger II au cours de cette même offensive a elle aussi suscité la risée, même si l'explication est parfaitement sensée : après avoir débouché des forêts ardennaises, ces chars lourds, bien protégés par le plafond bas et les *Flakpanzer* de la *Kampfgruppe* « Peiper », auraient fait des carnages dans les rangs des Sherman dans les plaines de la Meuse.

CONCLUSION

Au final, l'on ne peut guère reprocher à l'Allemagne les choix qui ont été les siens durant les deux guerres mondiales. Les capacités limitées de son complexe militaro-industriel face à un adversaire numériquement supérieur, bénéficiant de ressources infinies, faiblesses parfaitement connues du pouvoir civil et de l'état-major, ont contraint ceux-ci à privilégier l'option d'une guerre courte à mener de préférence sur un seul front et ne nécessitant pas d'entrer en économie de guerre totale. Les matériels et méthodes de combat employés étaient parfaitement cohérents et adaptés à la stratégie définie. La faillite de cette dernière, due à la recherche – chimérique – de la bataille décisive, et la sous-estimation de la résistance de l'ennemi ont, au final, chaque fois abouti à une guerre d'attrition et l'émergence d'un second front.

Les chars et la doctrine d'emploi existants ont, par la force des choses, dû faire l'objet d'une réadaptation, et des programmes d'urgence sont apparus bien trop tard pour inverser le cours des événements. Qu'il s'agisse des *Sturmtruppen*, des *Panzer*, des *Panzerjäger*, de leur efficacité, des succès tactiques impressionnants remportés jusqu'au dernier jour des conflits, ils témoignent de la capacité d'adaptation de l'Armée allemande face aux événements et de la logique des réorientations (matérielles et tactiques) effectuées au gré de ceux-ci. En vain. Entre autres explications purement militaires, la mobilisation trop tardive de l'industrie du *Reich* au profit de l'effort de guerre, face à des adversaires bien mieux préparés et disposant très tôt de matières premières et de main-d'œuvre bien plus considérables, lui a été fatale… ■

▲ Souvent décrit comme le fruit des fantasmes démesurés du *Führer*, le Jagdtiger souffre d'avoir été, du fait de la dégradation de la situation militaire, engagé à l'Ouest et non à l'Est, théâtre d'opérations pour lequel il a été initialement conçu. Nul doute qu'avec son canon de 128 mm et son blindage épais, il aurait pu faire des coupes sombres dans les rangs de l'Armée rouge, par exemple sur les plaines de la Vistule.
US Nara

« Wiking ». Cette division est symptomatique de l'état de la *Panzerwaffe* tout au long de la guerre : en dépit de la qualité de ses personnels, bien que convenablement équipée en chars de combat dès l'automne 1942, elle souffre d'une sous-motorisation tout au long de son existence, notamment concernant les *Sd.Kfz. 251*, voire même les camions. La faute à un complexe militaro-industriel mis en branle bien trop tard, incapable de couvrir les besoins et de combler les pertes de ses forces armées…
US Nara

COMBATS RETARDATEURS !

SUR LE DNIEPR

LA *23. PANZER-DIVISION* À KRIVOÏ-ROG

Depuis fin août 1943, l'Armée rouge est lancée dans une chevauchée vers le Dniepr : elle a réussi à former quatre solides têtes de pont au sud du fleuve le mois suivant, mais le fiasco des opérations aéroportées devant permettre d'en déboucher, fin septembre, a mis un coup d'arrêt aux progressions. Finalement, le 29 septembre, après la chute de Krementchoug, la Stavka intime l'ordre au général Koniev, commandant du Front de la Steppe, de prendre Krivoï-Rog depuis sa tête de pont de Mitchourine-Rog.

Par **Didier Laugier** Remerciements à Jim Halley pour son aide photographique

La *23. Panzer-Division*, qui dépend de la *1. Panzer-Armee*, se trouve sur la trajectoire des Soviétiques et encaisse durement le choc. Il faut dire que Koniev met le paquet : devant ses cinq armées, un barrage roulant et les frappes aériennes continuelles des *Sturmovik* sur une bande de 20 km ont annoncé la couleur…

L'IRRÉSISTIBLE OFFENSIVE SOVIÉTIQUE

Dès le début de l'opération, déclenchée par Koniev le 15 octobre, l'affaire commence bien mal pour la division blindée du *Generalleutnant* Nikolaus von Vormann. En effet, le *Panzer-Pionier-Bataillon 51* et le *Panzer-Grenadier-Regiment 128*, qui ne disposent de l'appui d'aucun blindé, sont écrasés par les vagues de fantassins soviétiques qui se succèdent les unes derrière les autres. Les éléments d'un bataillon (30 hommes sur les 160 des effectifs initiaux) en position sur la cote 127 reçoivent l'ordre de contre-attaquer vers le nord-ouest de façon à permettre le retrait de l'infanterie allemande sur l'ancienne ligne de défense. Ce groupe bénéficie de l'appui d'une *Panzergruppe* (*Major* Fechner) comprenant 10 chars et 8 semi-chenillés. Cependant, une très forte concentration de canons antichars, non repérée jusqu'ici, se dévoile subitement et prend sous son feu le secteur compris entre Kolch Novaïa Gromada et Kaluchino. Les pertes sont très lourdes dans les rangs allemands, malgré la destruction de nombreux emplacements antichars, et les cinq derniers *Panzer* disponibles sont obligés de rompre le combat. Dans l'après-midi, les Soviétiques insistent avec une quarantaine de blindés lancés des deux côtés de la localité de Nesamochnik. Ils cernent le village, tentent d'y pénétrer et y parviennent en partie. Malgré cela, le *Panzer-Grenadier-Regiment 126* réussit à passer à travers les lignes ennemies et se poste en défensive sur le point coté 139,1. Pour une raison inconnue, dix chars russes stoppent dans une dépression et n'interviennent pas, au grand soulagement des *Landser*, qui n'ont aucune arme antichar.

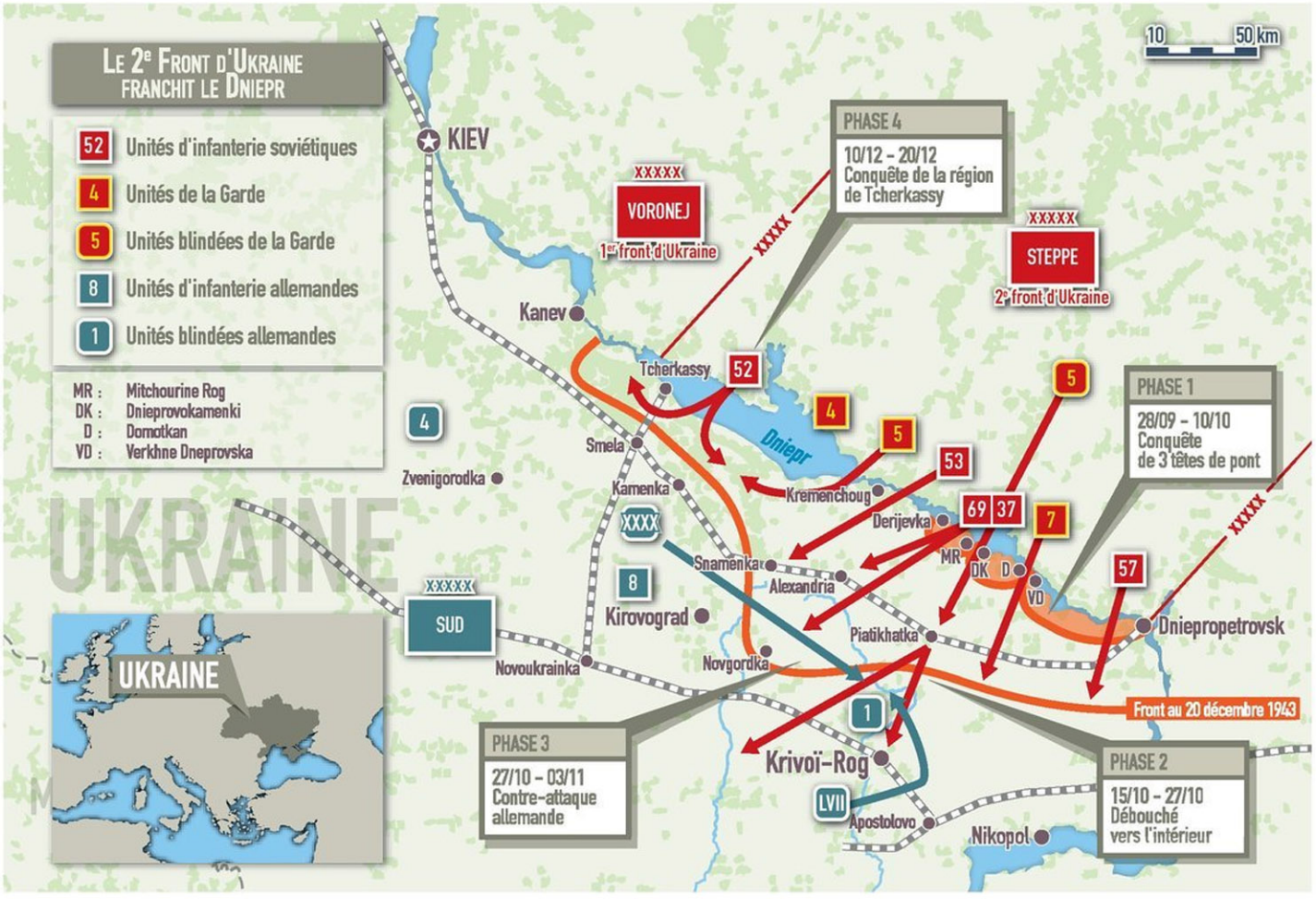
À la nuit tombée, des T-34 surgissent sur la cote 127 et rejettent les grenadiers du « 128e » sur Michailovka et les hauteurs à l'ouest de Vassilievka. Pour ne rien arranger, la pluie se met à tomber et entrave rapidement la circulation des véhicules de la *23. Panzer-Division*.

Aux premières heures du 16, l'Armée rouge pousse son avantage, ses attaques étant encore plus violentes que la veille. Le *Panzer-Grenadier-Regiment 126* est malmené : une brèche de 10 km est ouverte par l'ennemi ! De part et d'autre, la situation est tout aussi critique : les unités voisines, le *Grenadier-Regiment 108* de la *38. Infanterie-Division* et la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland », sont attaquées par 60 blindés et chancellent ; elles doivent reculer de 5 km vers l'ouest. Toutefois, l'arrivée du *Grenadier-Regiment 106* de la *15. Infanterie-Division* au cours de la nuit permet à Vormann d'envisager le rétablissement de la ligne de défense sur les hauteurs situées au sud-est de Michailovka. La tâche n'est pas simple, car les mouvements des colonnes de véhicules sont ralentis par la boue, et le *Panzer-Grenadier-Regiment 126* n'arrive sur son aire de rassemblement à Lichovka qu'à 10 heures.

Or, le temps presse, et la situation ne s'améliore guère pour les Allemands : quatre *Panzer* combattent des T-34 à l'ouest de Michailovka et en incendient plusieurs. Bien qu'il inflige de sérieuses pertes à l'ennemi, le « 126e » est contraint de céder du terrain au sud de la bourgade. De son côté, la *Panzergruppe* « Fechner » fait face à une attaque blindée sur ses arrières : les tankistes se défendent vaillamment, mais les chars allemands sont pratiquement tous détruits ou fortement endommagés.

◀ Belle vue d'un Panther *Ausf. D* de la *23. Panzer-Division* sur le front de l'Est, à l'époque qui nous intéresse, c'est-à-dire à l'automne 1943. L'équipage va, semble-t-il, procéder à un changement de galet de roulement. Vormann dispose de très peu de *Panzer V*, avec seulement 3 engins au 1er octobre (60 sont toutefois en transit). Archives Caraktère

▼ L'équipage d'un autre Panther de la division pose entre deux combats. Le bond fulgurant des armées de Koniev depuis leurs têtes de pont du Dniepr en octobre 1943 marque le début d'une longue série de sanglants engagements retardateurs pour la *23. Panzer-Division* chargée de la défense de la route de Krivoï-Rog. Archives Caraktère



À la fin de l'engagement, il ne reste que quatre *Panzer* disponibles, qui passent sous l'autorité du *Panzer-Grenadier-Regiment 126*. Loin de relâcher leur pression, les Russes massent de nouvelles unités, les combats se concentrant autour de la colline 151,9. La *23. Panzer-Division* engage cinq Panther appuyés par l'artillerie et les *Stukas* du *IV. Flieger-Korps*, qui infligent de très lourdes pertes aux *Frontoviki*. Puis, l'appoint du *Grenadier-Regiment 106* permet de reprendre le sud de la hauteur, mais le retrait du 128e régiment de *Panzer-Grenadiere* près de Belovechtechino rend ce succès caduc. Bousculé alors qu'il tenait le flanc droit de la ligne de front, celui-ci laisse derrière lui une brèche de 5 km, dans laquelle les Soviétiques s'engouffrent pour s'en prendre au *Grenadier-Regiment 106*. Le *II./Grenadier-Regiment 548*, fraîchement arrivé, est envoyé immédiatement sur place, avec le *Füsilier-Regiment* « Großdeutschland », mais rien n'y fait : les Soviétiques continuent de pousser de Michailovka vers l'est et prennent Alexandro Grigorjevka ; la liaison avec l'un des bataillons de fusiliers du « Großdeutschland » est perdue.

Les « Rouges » profitent aussitôt de leur avantage : une de leur attaque blindée, accompagnée par une infanterie nombreuse, parvient à chasser le *Panzer-Grenadier-Regiment 126* et le *Grenadier-Regiment 108* sur Katerinovka. Une contre-attaque est menée par les Allemands durant la nuit, mais la trouée ne peut être colmatée. Le bilan de cette deuxième journée de combats n'est guère encourageant, même si 38 chars soviétiques ont été détruits.

LA *23. PANZER-DIVISION* RECULE !

À l'aube du 17 octobre, les Soviétiques déplacent leur centre de gravité sur l'aile gauche de la division de Vormann. Le *Grenadier-Regiment 106*, renforcé de cinq Panther, repousse quatre attaques avec l'appui de l'artillerie du *LVII. Panzer-Korps*.

Les Allemands marquent un point et obligent l'ennemi à se replier vers le nord, où il lance un nouvel assaut une heure plus tard, cette fois-ci avec un nombre important de blindés et sur un large front. Là, les assaillants réussissent à enfoncer l'aile gauche du régiment allemand : les positions à contre-pente ne peuvent plus être tenues, et les pertes des *Landser* sont trop lourdes. Sur ordre, l'unité doit se retirer sur les hauteurs dominant Verchn Kamenistaïa afin d'y prendre de nouveaux emplacements défensifs. La *Gruppe* « von Einem » et le *Panzer-Grenadier-Regiment 128*, pour leur part retranchés sur la cote 113,1, sont menacés sur leur flanc et doivent céder du terrain au nord de la localité. Une violente attaque se développe également du côté de Lipovyj : le *II./Grenadier-Regiment 548*, le *Panzer-Grenadier-Regiment 126* et l'escorte de sécurité de l'état-major de la *23. Panzer-Division*, appuyés par les derniers chars, doivent se replier après avoir subi de lourdes pertes à Katerinovka. Le *Grenadier-Regiment 108* est d'ailleurs totalement anéanti au cours de ces combats.

La situation est d'autant plus compliquée pour la *23. Panzer-Division* que 30 chars russes avancent sur la route de Popelnastoïe, s'emparent du village et menacent ainsi son flanc, l'obligeant encore à reculer. D'autres blindés progressent vers l'ouest et barrent le chemin vers le sud. La situation de la division blindée allemande est franchement catastrophique : une partie de la *Flak-Abteilung 278* et des colonnes entières de véhicules sont séparées du reste de la formation au nord de Stroïevka, le *Kommandeur* et son état-major sont pourchassés par des chars et doivent s'éloigner vers le nord-ouest pour pouvoir rejoindre les unités. Pendant ce temps, les Soviétiques empruntent les « balkas », ces ravines typiques des steppes russes, à l'ouest de Verchn Kamenistaïa et contournent le *Panzer-Grenadier-Regiment 128*, se dirigeant droit sur le flanc gauche du *Grenadier-Regiment 106*.

▶ Le *Generalleutnant* Nikolaus von Vormann, *Kommandeur* de la *23. Panzer-Division*. Il n'a plus grand-chose à opposer aux Soviétiques lors de l'offensive du Front de la Steppe, mais parvient tout de même à épuiser l'ennemi et contribue à reformer un front cohérent. DR

◣ Un sous-officier de la 23e à bord d'une voiture de liaison tout-terrain Horch. L'unité va avoir besoin de tous ses véhicules pour pouvoir assurer le repli de ses troupes face aux coups de boutoir répétés du Front de la Steppe. Archives Caraktère

▼ La *23. Panzer-Division* manque cruellement de chars, les équipages sont donc transportés dans des camions. On remarquera l'insigne de bras spécifique et non réglementaire de la division cousu sur la manche de la veste croisée de ces hommes. Nous sommes courant de l'automne 1943. Collection James Halley

Les deux unités parviennent cependant à se frayer un passage en traversant la localité de Lichovka, où le combat se fait au corps à corps. Les éléments de la *23. Panzer-Division* se mettent alors sur la défensive des deux côtés de la route Lichovka–Saksagen. Mais, dans la nuit du 17 au 18, ils sont rejetés sur Lichovka.

Tiger I
III./Panzer-Regiment « Großdeutschland »
Panzer-Grenadier-Division « Großdeutschland »
Vladimirovka, Ukraine, URSS, octobre 1943

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Le *Panzer-Pionier-Bataillon 51*, qui ne compte plus que 15 hommes sous les ordres de son commandant, est quant à lui à Vladimirovka. Fort heureusement, cinq Tiger de la *III./Panzer-Regiment* « Großdeutschland », qui se trouvaient en réparation à Popelnastoïe, engagent le combat dans ce secteur. Ils détruisent de nombreux T-34, l'un des fauves s'en adjugeant sept à lui seul. L'effet est immédiat : les Russes stoppent leur progression et se retirent vers le nord. L'état-major de Vormann retrouve alors un peu de répit et rassemble ses unités, notamment les restes du *Panzer-Grenadier-Regiment 126* ainsi que sept chars. Ces éléments prennent position sur les hauteurs situées au sud-ouest de Popelnastoïe. Toutefois, comme la pluie redouble de violence, les lance-roquettes du *Werfer-Regiment 54* et les pièces d'artillerie ne peuvent atteindre leurs emplacements. Les incursions de l'ennemi dans la vallée de Grigorïevka accroissent les difficultés. Ce n'est que très tard dans la nuit que les unités d'artillerie et de *Flak* rejoignent leurs aires de tir respectives. De fait, les combats s'intensifient du côté de Popelnastoïe, dans la pénombre, et la ville est perdue malgré l'envoi d'un bataillon de la *336. Infanterie-Division*. De son côté, la *Panzergruppe* reçoit l'ordre d'atteindre le secteur de Zaporojie et Rublivka. L'ouest de Dimitrijevka est sécurisé par les derniers Tiger de la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland ». Ceux-ci couvrent le repli des chars de la *23. Panzer-Division* : deux T-34 sont incendiés au cours d'un bref engagement, obligeant les autres à se replier vers le nord. Le bilan de la journée est encore une fois bien noir pour les Allemands. Même si 48 chars russes ont été détruits, dont 32 par la *23. Panzer-Division*, le terrain abandonné est important.

Le matin du 18 octobre, alors que les *Panzer* se dirigent vers Zaporojié, ils aperçoivent quelques T-34 devant la localité. Les *Pak* en détruisent deux, mais l'un d'eux parvient à passer, pénètre dans Vinogradovka et arrive face à l'état-major du *LVII. Panzer-Korps*, qui doit se dégager. Huit *Panzer*, tout juste réparés, se portent à la rescousse et nettoient la ville. Pendant ce temps, l'Armée rouge progresse avec chars et infanterie en direction de Vlovka, où se trouvent la *I./Panzer-Artillerie-Bataillon 128*

▲ Photo de l'*Oberleutnant* Horst Hain, titulaire de la Croix allemande en or, à gauche, et d'un *Leutnant* décoré de la *Ritterkreuz*, à droite, appartenant à la *23. Panzer-Division*. On notera les vestes croisées en cuir du plus bel effet, mais totalement non réglementaires. Néanmoins, elles ont été confectionnées avec soin et portent tous les attributs autorisés.
Coll. Peter v Lucas

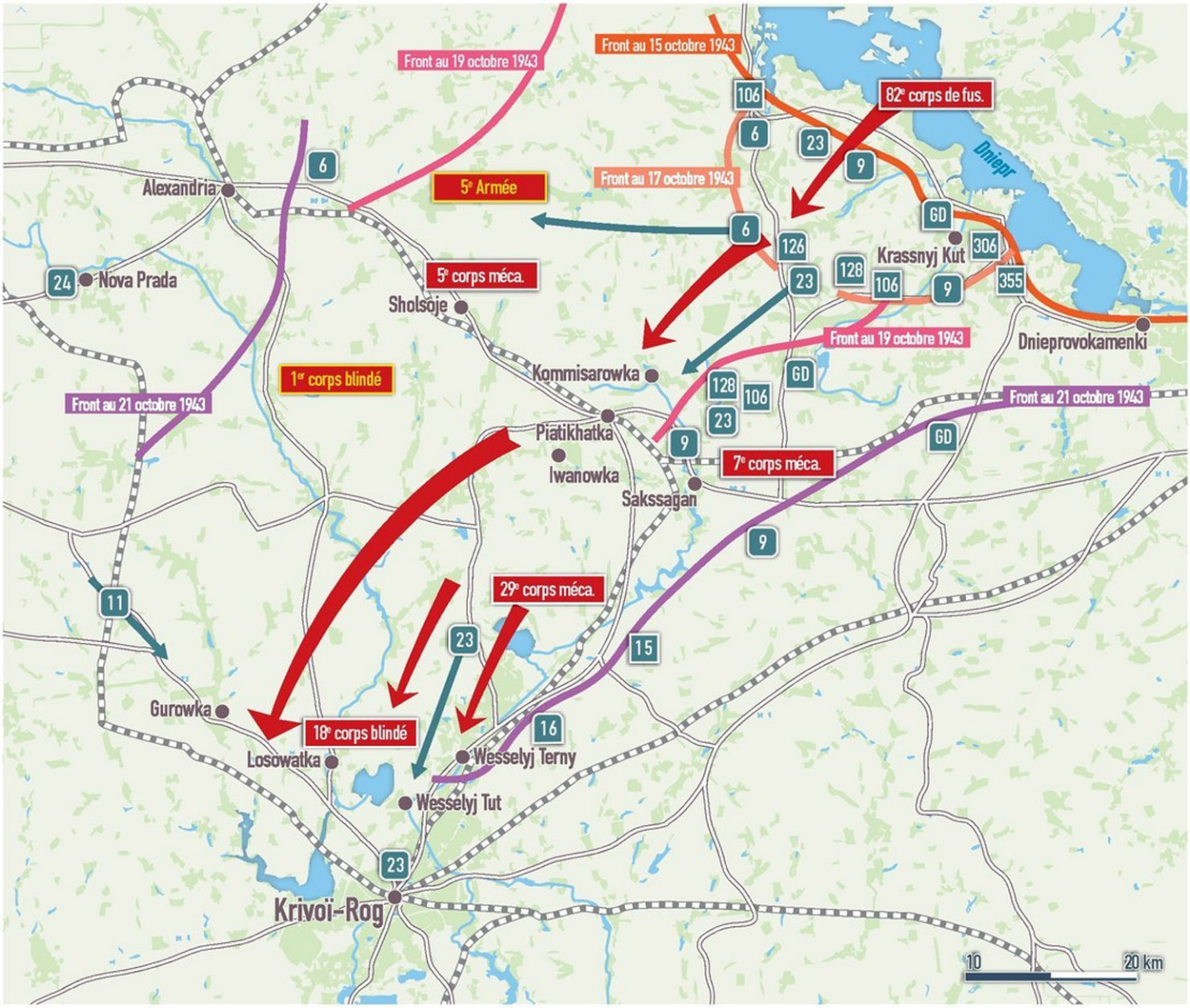
et les restes de la *Flak-Abteilung 278*. La pression exercée par les troupes russes sur les hauteurs au sud de Lichovka, où se tient la *Gruppe* « von Einem » (éléments des *Panzer-Grenadier-Regiment 128* et *Grenadier-Regiment 108*), est contenue et repoussée lors d'une brusque contre-attaque. Sans regards à leurs pertes, les *Frontoviki* font une tentative contre les débris du 106e régiment de grenadiers, obligeant celui-ci à se replier sur la gauche de Novaïa Annovka.

De son côté, constatant que l'attaque de l'Armée rouge se concentre sur la route menant à Piatikhatka, l'*Oberstleutnant* Sander (*Kommandeur* du *Panzer-Regiment 23*) organise la défense de la localité avec tous les éléments disponibles. Les *Panzer* en réparation sont positionnés en périphérie, sous les ordres de l'*Oberst* Bormann, Sander prenant en charge l'infanterie. Une batterie de *Flak* se positionne à 10 km au nord de Piatikhatka et repousse d'emblée une charge blindée. Douze autres *Panzer* sortis des ateliers sont placés à la disposition du *Hauptmann* Euler et s'embusquent à 5 km au nord de Piatikhatka afin d'en barrer l'accès, mais ils n'ont aucune infanterie d'accompagnement à disposition. Le combat s'engage à Kommisarovka, au nord-est de Piatikhatka, où une unité de T-34, accompagnée de fantassins, perce le flanc droit de la *Panzergruppe* « Euler ». Mais, bien épaulés par la *Flak* avec laquelle la coopération est parfaite, les blindés allemands tiennent bon. Après avoir mis en échec plusieurs tentatives soviétiques, Euler finit par décrocher. Les *Panzer* endommagés qui ne peuvent être dépannés sont auparavant dynamités. Vers 20h30, des *Frontoviki* pénètrent dans la localité par l'est. Les Panther et *Panzer IV* interviennent pour protéger les pièces de *Flak*, puis les Soviétiques se rendent maîtres de Piatikhatka à la tombée de la nuit.

▲ L'insigne divisionnaire porté de façon non réglementaire par les hommes de la *23. Panzer-Division* sur la manche droite, ici non bordé d'un liseré. Cet insigne est également visible sur les coiffures de certains personnels. Coll. James Halley

LA *DIVISION-KAMPFSCHULE* ENTRE DANS LA DANSE

Face à une telle pression, le *Generalleutnant* von Vormann n'a d'autre choix que d'engager sa *Division-Kampfschule* (ancien *Feldersatz-Bataillon 128* de l'unité). C'est une lourde décision, car c'est sa seule réserve à sa disposition, et elle a été péniblement composée à partir de radios, secrétaires et autres spécialistes. Après la perte de Piatikhatka, cette formation de fortune se positionne en défensive à Danilovka et doit faire barrage à Chetoïe, au nord et nord-est.



▲ Un Panther codé « I01 » (celui du *Kommandeur* de la *I./Panzer-Regiment 15*) jouxte un *Panzer IV*, en l'occurrence celui de l'*Adjutant* généralement codé « R01 » ou « R02 ». Tous deux appartiennent à la *11. Panzer-Division*. On notera le camouflage et les lettrages parfaitement lisibles. Les deux chars sont équipés de l'antenne parapluie. Le bataillon de Panther de la *Gespensterdivision* constitue un renfort précieux devant Krivoï-Rog. DR

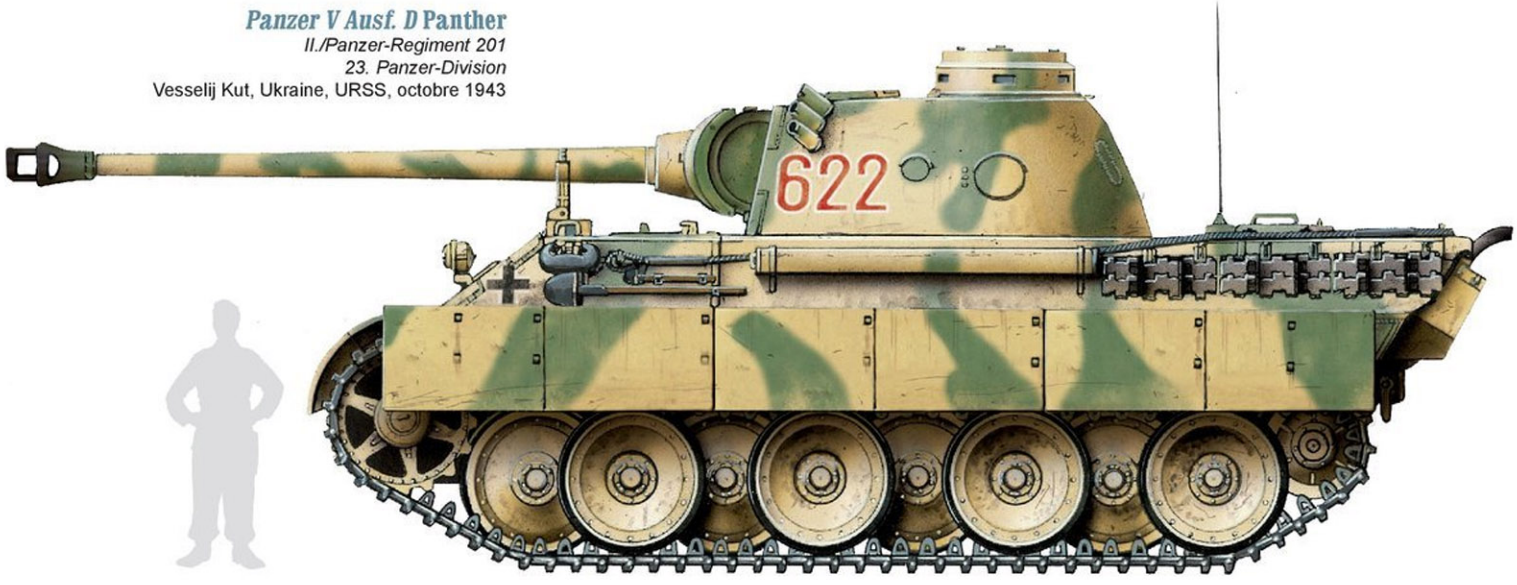
▲ Tirée du même album photo, notre *Unteroffizier* de la 23e, auquel l'on doit la majorité des clichés de ce reportage, a immortalisé ce camion lourd (un Mercedes ?) équipé de poussoirs de wagons ferroviaires. Un engin étrange pour une *Panzer-Division* ! Coll. James Halley

L'arrivée de la *I./Panzer-Regiment 15* de Krasnaïa Volfa permet de verrouiller les deux côtés de la ligne de chemin de fer Piatikhatka–Krivoï-Rog. Le bataillon de Panther de la *11. Panzer-Division* envoie même dix de ses chars sur Piatikhatka pour apporter une protection à un train de blessés qui tente de sortir de la ville. Mais les Panther arrivent trop tard, et les soldats soviétiques abattent tous les malheureux ; seuls deux survivants s'en sortiront. Quant à la *Division-Kampfschule*, elle doit quitter ses positions trop exposées à Danilovka pour se rendre près d'Annovka. Du 18 au 19, 41 chars russes ont été détruits.

La nuit du 19 au 20 est calme. Mais, vers midi, les Soviétiques poussent vers l'ouest au niveau de la ligne ferroviaire Piatikhatka–Krivoï-Rog. Afin de déjouer cette tentative, la *Panzergruppe* doit bloquer l'axe Piatikhatka–Vesselyj Terny, le *Panzerzug 28* (train blindé) apportant l'appui de ses pièces. Toutefois, devant cette puissance de feu redoutable, les *Frontoviki* ne se risquent pas davantage et restent sur leurs positions. C'est dans la vallée de l'Ingules, à Tarachtchovka, qu'ils prononcent leur effort suivant, ce qui contraint Vormann à engager ses dernières réserves, en l'occurrence le *Panzer-Grenadier-Regiment 126* (réduit à… 30 hommes), appuyé par un canon *Flak* de *2cm*, et la *Sicherungs-Truppe* (unité de sécurité) divisionnaire.

Aux premières heures du 21 octobre, une vingtaine de T-34 et KV-1 surmontés de fantassins attaquent la *Division-Kampfschule* sur ses arrières. Un seul Tiger de la « Großdeutschland », celui du *Feldwebel* Prenzler, peut s'opposer à l'adversaire. Il pulvérise cinq T-34 à coups de « 88 », puis un sixième, qui fait toutefois mouche sur le tourelleau du Tiger et blesse sérieusement son *Bordführer*. Un Panther ne pouvant se déplacer participe également au combat depuis sa position statique et incendie deux T-34, jusqu'à ce qu'il soit lui aussi détruit. Le long de la rivière Chelaïa, l'ennemi continue de pousser depuis le nord. Et le *Kommandeur* de la division d'ordonner un nouveau repli défensif sur Ilsknovka. Cette manœuvre surprend les Russes, et la *Kampfschule* peut se retirer avec un minimum de pertes. Située sur l'axe de la retraite de la 23e, la bourgade de Lozovatka est défendue par quelques troupes disparates commandées par l'*Hauptmann* Veigel. Celui-ci dispose, pour seuls blindés, de deux automoteurs Hummel de *15cm*. Quelques pièces d'artillerie sont aussi disséminées en périphérie de la localité. Surgissant des hauteurs environnantes, les unités soviétiques s'infiltrent et avancent simultanément du sud-est, de l'est et du nord vers Ilstrovka.

Panzer V Ausf. D Panther
II./Panzer-Regiment 201
23. Panzer-Division
Vesselij Kut, Ukraine, URSS, octobre 1943



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Un groupe du 126e régiment de *Panzer-Grenadiere* et la *Division-Kampfschule* luttent désespérément pour ne pas être coupés au sud et parviennent à rallier Lozovatka, le chef de régiment, l'*Hauptmann* Stolle, prenant le commandement de la place. Il ne reste à ce stade de la bataille que six chars opérationnels à la *23. Panzer-Division*, 7 T-34 étant revendiqués durant cette journée. Aux premières lueurs du 22 octobre, 15 T-34 apparaissent devant les positions de Krassnyj, deux d'entre eux étant immédiatement incendiés. La *Luftwaffe* intervient à son tour et pulvérise cinq chars, « comme sur un terrain d'exercice », dit le rapport. Mais les lignes allemandes sont loin d'être hermétiques, et les assaillants ouvrent de larges brèches : dix chars russes, accompagnés de fantassins, se ruent profondément sur les arrières de la *23. Panzer-Division* et occupent Vesselyj Kut, tandis qu'un autre groupement blindé attaque à l'est de Krassnyj. Toutefois, les *Panzer* harcèlent les flancs des formations ennemies et réussissent à tailler en pièces un régiment russe. Dans leur progression, ils détruisent 6 T-34 et 8 canons antichars.

▲ Plusieurs officiers de la *23. Panzer-Division* lors d'un rare moment de détente loin du fracas des combats. Le porteur de la Croix allemande en or, au centre, est l'*Hauptmann* Fischer (la flèche divisionnaire métallique est visible sur son bonnet de police). On notera l'homogénéité des uniformes, hormis les coiffures. Le troisième officier porte une belle casquette *Alte art*, attestant certainement son statut de vétéran.
DR

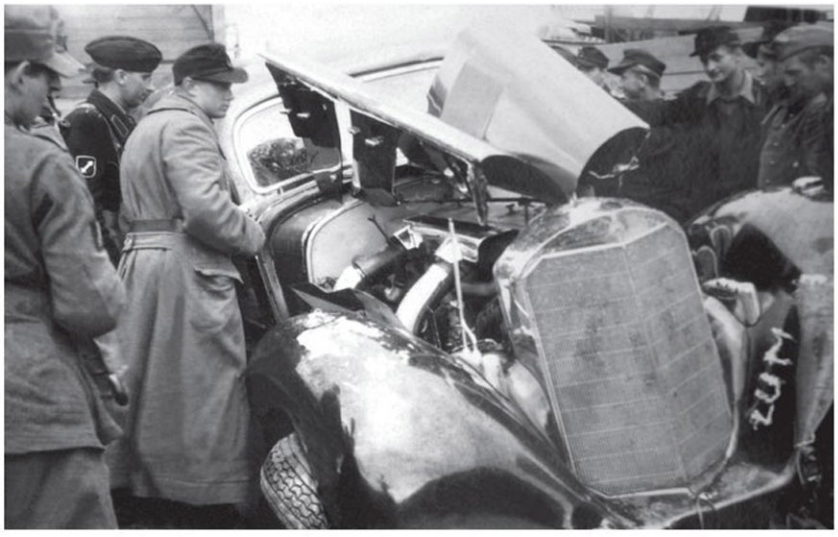
COMBATS POUR VESSELIJ KUT

À Lozovatka, le dernier carré du *Panzer-Grenadier-Regiment 126* lutte avec l'énergie du désespoir face à une vague irrésistible de 20 chars soviétiques. Les quelques rescapés réunis autour de l'*Hauptmann* Veigel se placent devant Vesselij Kut. Le combat se poursuit dans la nuit : deux T-34 et un canon antichar sont détruits, deux autres chars sont démolis en combat rapproché par les grenadiers.

À Krassnyj, la *Panzergruppe* poursuit ses opérations de nettoyage : deux T-34 sont incendiés à 15 mètres de distance, puis 12 autres lors d'une partie de cache-cache mortelle, pendant que l'infanterie soviétique est taillée en pièces. Les Russes reportent alors leurs efforts sur Tchervoraïa, dans le dos de la *Division-Kampfschule*. Cette dernière doit par conséquent se replier à la périphérie de Krassnyj. La *23. Panzer-Division* recule une nouvelle fois et doit désormais tenir une ligne Sokolovka–cote 120–nord des mines de Chevchichenkova. Un bataillon de la *15. Infanterie-Division* et un autre de la *376. Infanterie-Division* assurent la défense des hauteurs de Vesselij Terny. Deux assauts ennemis sont repoussés, mais une troisième attaque est lancée par l'ennemi en fin d'après-midi. Au cours de cette dernière, 400 hommes, dont une partie de partisans comprenant de nombreuses femmes, encerclent les unités du *II./Grenadier-Regiment 767*, le bataillon de la 376e. Celui-ci perce et reflue sur les positions régimentaires après s'être ouvert un passage à la pelle de tranchée et à la baïonnette ! Un T-34 franchit dans son sillage la ligne de défense et profite de l'obscurité pour pénétrer dans Vesselyj Terny, mais il est détruit en combat rapproché. Bien que ses effectifs en blindés ne soient plus que de sept chars, la 23e *Panzer* revendique la destruction de 22 blindés ce jour-là. Le lendemain matin, un bataillon renforcé, épaulé par quatre T-34, attaque et bouscule la ligne de défense entre Chevchichenkova et Wesselyj Kut. Cette dernière est assaillie par l'est et le nord, mais six *Panzer* sont présents dans le secteur : les quatre chars russes sont détruits, et l'assaut est repoussé. Ailleurs, les deux canons *Pak 8,8cm* restants de la *Heeres schwere Panzerjäger-Abteilung 162* font un véritable carton en déjouant d'autres tentatives de percée blindée. Quant aux *Frontoviki*, ils sont laminés par l'artillerie et les *Nebelwerfer*. Mais l'assaut suivant a raison de la détermination des *Panzer-Grenadiere*, contraints de décrocher. Sur leurs talons, les Soviétiques poussent vers le sud et occupent Ploskaïa, la route qui relie Vesselyj Kut et Krivoï-Rog est dès lors coupée. Une énergique contre-attaque est menée par les *Panzer* restants : 12 T-34 et un canon d'assaut sont détruits, 2 autres T-34, 10 canons antichars et deux obusiers de 152 mm sont capturés.

À l'aube du 25, les Russes lancent plusieurs attaques sur Vesselyj Kut et s'efforcent de faire enfin sauter ce verrou. Cinq T-34 et l'équivalent de deux compagnies d'infanterie sont jetés dans la bataille, mais les *Pak* incendient quatre des blindés, puis deux autres qui apparaissent juste derrière. C'est le moment que choisissent les *Panzer-Grenadiere* pour contre-attaquer et infliger des pertes sanglantes à l'adversaire. En milieu de journée, l'artillerie et les mortiers pilonnent le champ de bataille. L'infanterie russe en profite pour s'infiltrer en progressant dans plusieurs balkas du côté de Sosovetka et de Ploskaïa. L'état-major de la *23. Panzer-Division* prend alors la décision d'évacuer l'usine électrique qui alimente encore en courant Nikopol et de retirer ses troupes vers l'est, sur les rives de la Saksagen. En milieu d'après-midi, le *Grenadier-Regiment 515* de la *294. Infanterie-Division* arrive en renfort et prend en charge la défense du secteur Est de Ploskaïa.

▼ Lors d'un déplacement, ce fort beau véhicule (rappelons que les officiers allemands, faute de moyens, recouraient à leur véhicule personnel) a été victime d'un accident ou d'un incident mécanique sérieux. La roue avant droite a, en effet, une inclinaison assez inhabituelle. On notera que le *Panzerschütze* de gauche en tenue noire ne porte pas les *Totenköpfe* sur ses pattes de col.
Coll. James Halley



L'artillerie, les mortiers et les Katiouchas bombardent sans discontinuer toute la ligne de front, causant des pertes dans les rangs allemands. À 17 heures, l'équivalent de trois ou quatre bataillons d'infanterie soviétiques passent à l'attaque. Heureusement, l'artillerie et les *Nebelwerfer* entrent en action et tuent l'assaut dans l'œuf.

Dans la nuit du 25 au 26, toutefois, des bruits de chenilles se font entendre devant les lignes de la *Division-Kampfschule* et sur l'aile droite du *Panzer-Grenadier-Regiment 126* : 22 T-34 sont repérés sur la cote 120 ! Simultanément, appuyées par l'artillerie et les « orgues de Staline », plusieurs vagues soviétiques pénètrent à l'ouest de Vesselyj Kut. Un combat maison par maison s'engage, les *Panzer-Grenadiere* se battant comme des lions et parvenant à stopper la progression ennemie. Ils tiennent même solidement le nord de la localité. À cet instant, la *23. Panzer-Division* ne dispose plus que de cinq chars opérationnels et revendique seulement trois Marder à canon de 76,2 mm capturés par les Russes.

Le 27 octobre, vers 10 heures, le *I./Grenadier-Regiment 515* arrive sur ses emplacements et prend en compte une partie de la ligne de défense. Pendant ce temps, une unité de choc est constituée à partir des restes de la *Division-Kampfschule* pour attaquer au sud de Suchaïa ; avec succès semble-t-il, puisqu'elle s'adjuge plusieurs camions et un canon de 76,2 mm. En fin de matinée, un assaut ennemi est signalé depuis Suchaïa. Trois autres suivent aux limites de Vesselyj Kut, mais à chaque fois les Soviétiques sont repoussés. Un nouveau coup de main rapide est alors lancé par la *Division-Kampfschule*, qui permet de détruire deux obusiers lourds. Vers midi, arrive le gros du *Grenadier-Regiment 515*, avec l'appui inestimable de quatre Tiger de la *schwere Panzer-Abteilung 506*.

▲ Plus encore que les Panther de la *11. Panzer-Division*, les Tiger de la « Großdeutschland », puis ceux de la *schwere Panzer-Abteilung 506*, sont d'un apport inestimable sur le champ de bataille, grâce à l'allonge et la puissance dévastatrice de leur canon de *8,8cm*. Archives Caraktère

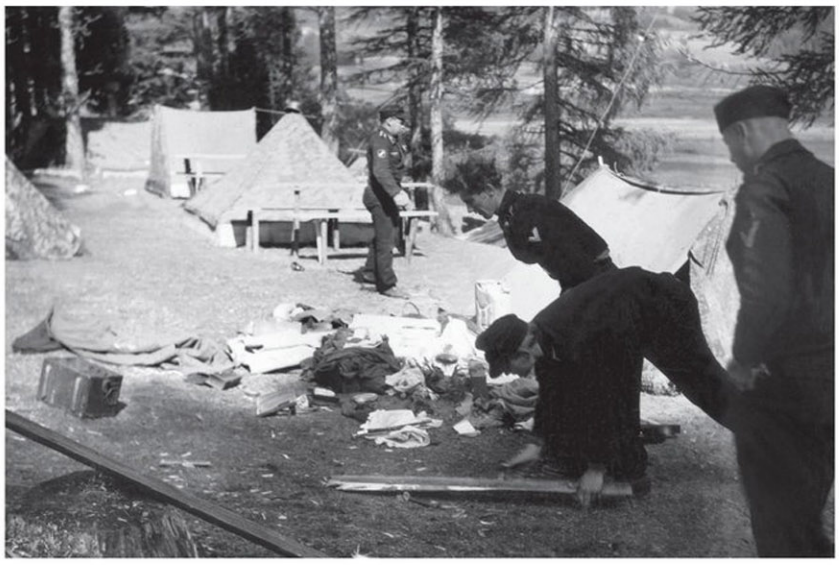
Ces renforts bienvenus s'installent sur la cote 122,2 et dans la localité de Plostaïa. Le 2e bataillon du régiment de grenadiers établit un solide bouchon sur la route de Krivoï-Rog, ville-clé de l'Ukraine méridionale et dont dépend le destin des troupes stationnées en Crimée : tout doit être fait pour préserver cette ville ! Sous l'impulsion du maréchal Manstein, qui planifie une contre-offensive, les Stuka et Messerschmitt attaquent sans relâche les concentrations de troupes et de véhicules ennemis dans les villages de Rokovtaïa et Suchaïa. En début de soirée, après une interminable préparation d'artillerie, un assaut russe déboule à l'est de Vesselyj Kut. De petits groupes d'infanterie avancent, accompagnés de trois T-34 : ils pénètrent le rideau défensif

▲ Ce cliché, bien que postérieur aux dates de cet article, nous montre le type de marquage arboré sur les Panther de la *23. Panzer-Division*. Le numéro du char est peint directement sur les sections de chenilles. Des fûts de carburant ont été arrimés sur celui-ci pour le transport ferroviaire, en espérant que le train ne croise pas la route de Sturmovik ! DR

de la *23. Panzer-Division*, mais, pris sous un déluge d'obus antichars, les blindés refluent vers le nord. Dans la nuit du 27 au 28, d'autres vagues ennemies surgissent devant les postes de la *Division-Kampfschule* en criant des « hourra ! » : elles sont fauchées par les balles des Allemands, qui se permettent dans la foulée, malgré leur sous-effectif, de contre-attaquer. Pour deux blessés dans leurs rangs, les *Landser* comptabilisent 70 tués et 5 prisonniers soviétiques.

LA FIN DES ATTAQUES DE KONIEV

Les troupes de l'Armée rouge massées jusqu'à présent sur ce secteur se déplacent vers Lozovatka. Le 29 octobre, le secteur Nord de Vesselyj Kut constitue toujours le point central de la défense de la *23. Panzer-Division* : une dernière attaque russe est déjouée par les hommes de Vormann à l'ouest de la bourgade. Même si certaines brèches ont été ouvertes un peu partout dans la ligne de front, celles-ci ne représentent plus aucune menace, les puissantes contre-attaques des *XXXX.* et *LVII. Panzer-Korps* entre Dubowij et Krivoï-Rog, orchestrées par Manstein, ayant obligé la 5e Armée blindée de la Garde à se mettre à son tour sur la défensive. Et puis, à force de subir des pertes, les Soviétiques finissent par donner des signes d'épuisement et de découragement. À l'ouest de Krivoï-Rog, on ne décèle plus aucune attaque russe. Visiblement, les Soviétiques ont renoncé. Au cours des heures suivantes, les brèches ennemies sont colmatées, et c'est au tour des pointes russes trop avancées de se retrouver en fâcheuse posture. Vormann peut dès lors lancer ses opérations de nettoyage. Le 31 octobre, les dernières poches soviétiques encerclées sont liquidées après une vaine tentative de sortie. La bataille défensive de Krivoï-Rog est terminée. La résistance pied à pied de la *23. Panzer-Division* a permis à la *Wehrmacht* de conserver la ville et ses installations industrielles vitales pour l'Allemagne pour encore quelques mois. ■



▼ & ▲ Ces deux photos inédites ont été prises avant les durs combats de Krivoï-Rog, pendant un moment de détente musical pour ces *Panzerschützen* installés dans leur campement. On notera l'insigne de bras clairement visible sur l'homme à gauche ainsi que sur l'*Unteroffizier* traversant le bivouac au centre. Le *Leutnant* en veste croisée *Feldgrau* appartient vraisemblablement à l'un des *Panzer-Grenadier-Regimenter* divisionnaires. Coll. James Halley

Sources et bibliographie

- KTB et Anlagen de la *23. Panzer-Division*, Rapport du *Generalleutnant* von Vormann du 1er novembre 1943
- Lopez (J.), *Le Chaudron de Tcherkassy-Korsun et la bataille pour le Dniepr*, Economica, 2011

« LEGIO PATRIA NOSTRA »

Un Sherman de la 2e DB progresse sur une hauteur alsacienne. La libération de Strasbourg a été la page de gloire de la division de Leclerc ; à Colmar, c'est au tour des légionnaires de la 5e DB de briller !
Sauf mention contraire, toutes photos © collections ECPAD

LE 1er REC ET LE RMLE LIBÈRENT COLMAR

La poche de Colmar, sur la rive occidentale du Rhin, a été formée en novembre 1944 lorsque la défense allemande des Vosges s'est effondrée après l'offensive du *6th US Army Group*. La 1re armée française du général de Lattre de Tassigny, arrivant de Belfort, au sud, a alors libéré Mulhouse le 21 novembre et a atteint le Rhin à proximité de Bâle. De son côté, la 2e division blindée française a percé le front au nord des Vosges et a libéré Strasbourg le 23 novembre 1944.

Par **Pierre Dufour**

Les succès de Jebsheim et de Grussenheim [1] ouvrent la voie à la libération de Colmar avant la phase ultime de l'offensive, qui aboutira à la destruction et à la capture des forces allemandes occupant le réduit. La bataille va durer quatre jours, du 30 janvier au 2 février 1945. Après quoi, les unités françaises et américaines vont procéder à la liquidation des résistances de la forêt de la Hardt pour déboucher sur Chalampé, dernier point de passage de l'ennemi sur le fleuve. Les 29 et 30 janvier, l'attaque de Colmar se met en place. Le canal de décharge de Colmar est franchi.

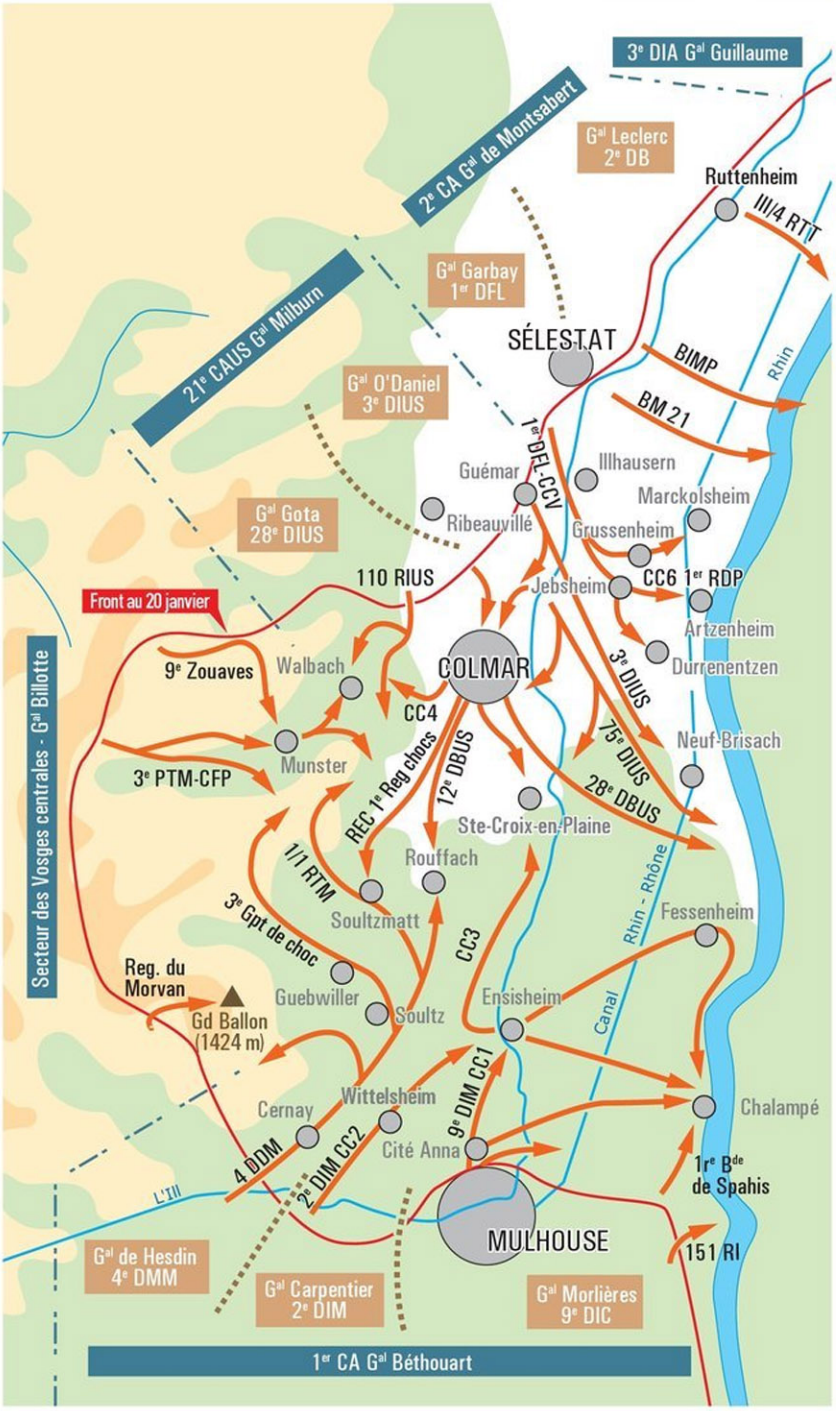
PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS… TANT QUE LE LOUP N'Y EST PAS

« Dans la nuit du 29 au 30 janvier, la 3e DI US force le passage du canal à Wickerschwihr, précise le général de Lattre dans sa conférence à Colmar. Elle ouvre la route aux chars de la 5e DB, qui se ruent vers le sud et, dans la même journée, libèrent Bischwihr, Muntzenheim, Urschenheim, Fortschwihr, Wihr-en-Plaine et poussent une pointe audacieuse jusqu'aux abords d'Andolsheim. Voilà dix jours que la bataille est engagée – dix jours d'efforts surhumains –, dix jours de sacrifices, mais dix jours d'assauts enragés qui finissent par avoir raison de l'acharnement de l'adversaire. Les coups de boutoir ininterrompus de Monsabert et de Milburn au nord et des hommes de Béthouart au sud ont produit leur effet destructeur. La défense ennemie est démantelée. L'adversaire est acculé au repli ou à la destruction. »

Le 29, le XXIe corps d'armée américain se lance dans l'offensive de la poche de Colmar. Après une forte préparation d'artillerie, en fin de soirée, les unités d'assaut des 7e et 15e régiments de la *3rd US Infantry Division*, la célèbre « Rock of the Marne », passent le canal de Colmar sur des canots pneumatiques. L'objectif est de déborder Colmar en direction de Neuf-Brisach et du Rhin pour empêcher la retraite de la *19. Armee* allemande. Au sud de la poche, Wittelsheim, objectif prioritaire au cœur du bassin potassique, est pris en tenaille par les 4e et 8e RTM. Au nord de la Moder, après l'échec des opérations « Nordwind » et de « Sonnenwende », la *Heeresgruppe* « Oberrhein » ayant été dissous et Himmler étant retourné à Berlin, c'est désormais le *SS-Oberstgruppenführer* Paul Hausser qui commande la *Heeresgruppe G*. Ayant fait ses preuves en Russie et en Normandie, Hausser est farouchement déterminé à combattre jusqu'au bout pour conserver l'Alsace au *Reich*. Naturellement, la population subit les représailles allemandes après le repli américain.

Les *Combat Commands* (CC, groupements tactiques) de la 5e DB passent le canal vers 1 heure le 30 janvier, mais, sur l'autre berge, la réaction adverse est particulièrement violente, ce qui freine sa progression.

◀ Le *SS-Oberstgruppenführer* Paul Hausser commande la *Heeresgruppe G* en charge de la défense de la poche de Colmar début 1945. Après l'échec récent des opérations « Wacht am Rhein » et « Nordwind », les Allemands n'ont plus grand-chose à opposer aux Alliés occidentaux, surtout après le départ des *Panzer-Divisionen* en Hongrie. Bundesarchiv - Bild 146-1977-093-33



[1] Respectivement abordés dans *Ligne de Front* n° 51 et *Batailles & Blindés* n° 54.

La journée suivante, toujours en liaison avec la *3rd Infantry Division*, le CC 4 chasse l'ennemi de Wihr-en-Plaine et progresse en direction d'Andolsheim, jusqu'au pavillon de chasse. Le CC 5, attaquant à partir de Mutzenheim, occupe Urschenheim après un violent combat. Les *Landsern* s'accrochent désespérément à Durrentzen, où ils sont solidement retranchés. Le CC 6, renforcé d'un bataillon du groupement de choc Gambiez, à la fois pour couvrir à l'est l'attaque de la *3rd US* et pour essayer de s'emparer du passage de l'écluse 64, mène une très dure attaque contre les positions allemandes de la forêt de la Hardt. L'ennemi est retranché dans des abris bétonnés et sous rondins. Il met en ligne des chars et des Jagdpanther de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* armés du terrible canon de 88 mm qui font peser une menace mortelle sur les assaillants. Le CC 5 réussit tout de même à pénétrer dans la forêt de la Hardt, mais en raison du retard du bataillon américain de droite et de sa situation aventurée, il se replie le soir même sur l'ancienne voie romaine, où il est relevé par la 3e DI US. Il occupe alors une position défensive sur la rive droite du canal de Colmar. Sans doute l'opération de cette journée n'a pas été marquée par une progression sensible, mais en fixant d'importantes troupes ennemies parmi les meilleures, elle a grandement facilité la progression au sud du canal. Dans son secteur d'attaque, le *XXI US Corps* a établi une solide tête de pont au-delà du canal de Colmar : il frôle Andolsheim après avoir pris Fortschwihr, malgré les contre-attaques allemandes. Mais la route de Neuf-Brisach n'est pas encore dégagée, et les combats ont été rudes à l'est de Jebsheim. Simultanément, la 2e DB, engagée depuis plusieurs jours dans la liquidation de la petite poche créée au nord de Sélestat, voit ses efforts récompensés : les troupes allemandes commencent à décrocher et tentent de rejoindre le gros de la *19. Armee* vers Neuf-Brisach. Dans le secteur du 1er CA, l'encerclement de Wittelsheim échoue, mais la 9e DIC a investi Wittenheim, et ses régiments se préparent à nettoyer les environs de Mulhouse et les cités minières.

Le 31 janvier 1945, la *3rd Infantry Division* tente de consolider sa tête de pont au-delà du canal, au nord de la poche de Colmar, mais les *7th* et *203th Infantry Regiments* et le CC 4 de la 5e DB sont bloqués à Horbourg, à l'est de Colmar, tandis que le CC 5 et les Commandos de France du commandant d'Astier de la Vigerie sont engagés dans de difficiles combats de rues à Durrentzen. L'ennemi se défend farouchement, car la prise du village assure le succès de l'offensive française en empêchant le repli allemand vers le Rhin.

▲ Le Jagdpanther n° 134 de la *Kampfgruppe* « Blasius » (*schwere Panzerjäger-Abteilung 654*) détruit dans un sous-bois de Wolfgantzen par une équipe antichar française le 1er février 1945. Son équipage a été fait prisonnier.

◥ Des hommes du 12e RCA de la 2e DB posent sur un autre Jagdpanther de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* mis hors de combat dans la poche de Colmar. Archives Caraktère

Le groupement de choc se couvre de gloire dans un terrible combat de maison à maison, allant souvent au corps à corps. La prise du village demande plus de vingt-quatre heures et provoque des pertes sévères dans les deux camps. À quelques kilomètres de là, quittant Jebsheim et Grussenheim, dans la nuit du 31 janvier au 1er février, le sous-groupement Robelin, remis à la disposition du colonel commandant le CC 5, et le 1er RCP s'emparent de Widensolen, tuant un grand nombre d'Allemands et capturant soixante prisonniers, dont dix officiers. Au sud de la poche, le général Béthouart a réorienté son dispositif et souhaite porter l'effort du 1er corps d'armée en direction d'Ensisheim. Une mission confiée à la 1re DB, appuyée par la 9e DIC. Au nord de Strasbourg, dans la nuit, le *142nd Infantry Regiment* attaque vers Oberhoffen, tenu par la *257. Volks-Grenadier-Division*, et vers Drusenheim.

Le 1er février à 3h15, à la demande du général commandant la « Rock of the Marne », arrêtée par les résistances ennemies à l'est de Colmar, le 1er RCP, appuyé par le sous-groupement Robelin, nettoie le bois de Schaffenwald. Le CC 4, en liaison avec la *75th Infantry Division*, occupe Horburg et Andolsheim. Un réchauffement brusque de l'atmosphère provoque un dégel rapide, lequel entraîne une très forte crue des rivières et des inondations, qui transforment les champs en bourbiers. Pourtant, malgré ces conditions difficiles, certains mouvements le long du Rhin laissent à penser que les unités de la *19. Armee*

Jagdpanther
schwere Panzerjäger-Abteilung 654
Secteur de Wolfgantzen, France, février 1945

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

À l'est, la 3e division américaine et les chars du CC 5 de notre 5e DB, intimement liés, parviennent à moins de trois kilomètres de Brisach. Au centre, la 75e division américaine franchit toute la forêt domaniale de Colmar. À l'ouest, les blindés du *Combat Command 4* du général Schlesser, soutenus par les fantassins du 209e régiment américain, s'emparent d'Andolsheim et de Horbourg, où de sévères combats de nettoyage se poursuivent durant toute la nuit du 1er février. Colmar est largement tournée par l'est, tandis que le 109e régiment d'infanterie américain, de la 28e division, poussant hardiment de l'avant, dépasse l'auberge de Ladhof et parvient au terrain de manœuvre, aux portes mêmes de votre ville. Le moment est venu de délivrer Colmar. L'ennemi, menacé sur ses arrières, paraît en plein désarroi. Et puis le temps presse. Je sais que les nazis ont préparé dans la cité d'importantes destructions que je veux à tout prix éviter.

tentent de repasser le Rhin. Il faut donc agir très vite pour les en empêcher en réalisant la jonction des deux corps d'armée français. Au sein du sous-groupement de Préval, appartenant au CC 4 de la 5e DB, le 2e escadron du 1er Cuirassiers, qui ne compte plus que neuf chars, nettoie les bois qui séparent Fortschwihr de Neuf-Brisach. C'est une attaque classique, sans pertes ; peu de prisonniers : une vingtaine à Hexenacker. Des tirs des chars Tigre ou Panther à grande distance sont signalés sur la route Appenwihr-Logelheim, où plusieurs camions sont détruits. « Dès notre arrivée dans les bois, nous avons été pris par des rafales d'armes automatiques, écrit Paul Barthélémy, un ancien du 2e escadron. Aussitôt branle-bas de combat. Nous avons ouvert le feu sur tout ce qui bougeait. Les Allemands se jetaient dans la neige à plat ventre. On les voyait faire des signes désespérés vers leurs arrières. C'étaient quelques pointes avancées qui se trouvaient là. Ce fut un des premiers combats importants depuis notre départ d'Orbey. Pris dans une nasse, ces nids de résistance étaient plus ou moins épaulés sur leurs arrières par tout un corps d'armée. Certains secteurs n'étaient protégés que par quelques points d'appui faiblement tenus. Nous fîmes des prisonniers. » À 18 heures, le sous-groupement est relevé par les Américains. Il remonte vers 20 heures sur Bischwihr et va prendre position près d'Ostheim au milieu de la nuit, en vue d'attaquer Colmar par le nord.

▲ Le *Jagdpanzer 38(t)* n'est certainement pas le chasseur de chars le plus efficace de la *Heer* à cette période de la guerre, mais, affecté prioritairement aux bataillons antichars des *Infanterie-Divisionen*, il constitue un progrès notable par rapport aux *Pak 40* tractés de *7,5cm*. Plusieurs sont en lice dans les unités allemandes occupant l'Alsace.
Archives Caraktère

▼ Le fameux *Jagdpanzer IV/70* « Zwischenlösung » récupéré par la 5e DB près de Rudlin après que son glacis a été percé par un obus. L'engin est toutefois toujours en état de marche. C'est l'exemplaire actuellement visible au musée des blindés de Saumur.

LIBÉREZ COLMAR !

À ce moment, le général de Lattre, considérant que la manœuvre sur le Rhin de Brisach est presque réalisée, décide de s'emparer de la préfecture du Haut-Rhin. Un an plus tard, il retrace devant les habitants de Colmar ce moment fort de la campagne d'Alsace :
« Le 31 janvier, la 3e division américaine et les blindés du CC 5 du colonel Mozat amplifient leur action au sud du canal de Colmar. Après de furieux combats qui durent plus de trente heures et se prolongent tard dans la seconde nuit, la défense allemande est écrasée à Durrentzen et à Widensolen. Plus au nord, le 2e corps d'armée, exploitant le fléchissement de l'ennemi, lance la 2e DB et la 1re DMI sur Marckolsheim et Artzenheim. Le canal du Rhône au Rhin est franchi. Le Rhin est bordé de Strasbourg à Schonau. Le lendemain 1er février, la 3e DIA reprend Gambsheim. Strasbourg est dégagée, et la menace qui pesait sur la ville, au nord comme au sud, est définitivement écartée. Cependant, le 21e corps d'armée US continue sa poussée vigoureuse.

▲ Un autre « lourd » ayant fait les frais de sa rencontre avec l'Armée française : un Nashorn de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 525* pulvérisé (il faut dire que sa casemate est faiblement blindée) à Illhaeusern.

Dans un télégramme personnel que j'adresse au général Milburn, je lui demande de faire l'impossible pour occuper la ville dès le 2 février. Le général Milburn répond à mon appel. Lors de notre rendez-vous quotidien, le soir du 1er février, à Ribeauvillé, il me confirme qu'il entrera dans la ville par surprise dès le lendemain, 2 février, à l'aube. Au lever du jour, les fantassins du 109e régiment américain sont aux portes de la ville ; derrière eux, les blindés du général Schlesser. Chevaleresques, les Américains s'arrêtent. Ils laissent aux chars français l'honneur d'entrer les premiers dans votre cité historique. Nos blindés y pénètrent en trombe. L'enthousiasme de votre magnifique et courageuse population est indescriptible. Toute la ville est dans les rues, méprisant le danger que lui fait courir la présence des Allemands dans ses murs. Minutes inoubliables pour ceux qui les vécurent. À 11 heures, le *Combat Command* du général Schlesser est sur la place Rapp. Peu après, il occupe la cité des Vosges. Puis il entreprend le nettoyage de la ville, bientôt rejoint par le 109e régiment d'infanterie américaine. En maints endroits, les combats sont durs. Mais nos blindés, traversant déjà Colmar, en sortent et s'emparent du village de Wintzenheim. La vallée de la Fecht est bloquée. Toute retraite est coupée aux détachements ennemis qui s'y trouvent encore. La libération de Colmar marque l'effondrement de la résistance allemande en Alsace. » Dans la nuit du 1er au 2 février, tandis que la *75th Infantry Division* engage une action de diversion précédée d'une importante préparation d'artillerie dans la région Andolsheim-Sundhoffen, le CC 4, mis à la disposition de la *23rd Infantry Division*, qui est aux lisières Nord de Colmar, roque rapidement par l'itinéraire Bischwihr/Ridwihr/pont de la Maison-Rouge/Ostheim, prêt à attaquer Colmar par le nord au lever du jour. Le CC 4 est fractionné en trois détachements : sous-groupement A, commandé par le lieutenant-colonel du Breuil ; sous-groupement B, sous le commandement du chef d'escadrons de Préval ; sous-groupement C, aux ordres du chef de bataillon de Chambost, qui commande également le 2/RMLE. Rappelons que les deux autres bataillons du RMLE sont affectés au CC 5 et au CC 6. Le 1er REC est également présent dans la bataille de Colmar depuis le 25 janvier. Avec les *Combat Commands* de la division, ses escadrons ont participé aux combats du secteur d'Orbey ; ils ont appuyé le 3/RMLE à Jebsheim avec le CC 5, et après avoir participé à la libération de Colmar, ils vont investir la vieille citadelle de Vauban à Neuf-Brisach. Face aux troupes du général de Lattre, la place est défendue par le colonel Zorn de la *189. Infanterie-Division*. Aux régiments qui tiennent la ville et un secteur allant des Trois-Épis

▼ Cliché légèrement postérieur à la libération de Colmar qui a le mérite de nous montrer un *Half-Track* du RMLE dont l'appartenance à la Légion est clairement mise en évidence par la présence de la mythique grenade au-dessus de la devise de la 5e DB : « France d'abord ».

à l'Ill, sont venus se joindre des bataillons de la *708. Volks-Grenadier-Division*, des isolés regroupés en détachements de combat et des compagnies de *Gebirgsjäger* arrivant au jour le jour.

LA LÉGION ENTRE EN SCÈNE

L'attaque de Colmar débute le 2 février 1945 à 00h00. Au sud, le CC 4, avec le 2/RMLE, fait route en direction d'Andolsheim. Dans la nuit du 1er au 2 février, après s'être emparé d'Horbourg, il remonte sur Colmar, où il entrera le premier au matin. À un carrefour, le général Schlesser, commandant le CC 4, organise lui-même la circulation et fait presser le mouvement. À l'aube, toutes les unités sont en place. Les sous-groupements du CC 4 ont devant eux un long et profond fossé antichar qui ceinture la ville. Le sous-groupement Préval démarre à 6h30. Il doit traverser la ville en vitesse dans le sens nord-sud et établir ensuite des bouchons face au sud et à l'ouest. Durant plusieurs heures, harcelées par des snipers et des *Panzerfäuste*, tentant d'éviter des champs de mines en avant du fossé, les unités de reconnaissance cherchent un passage permettant de franchir cet obstacle. Vers 10h30, le peloton Courson du 2/1er Cuirassiers découvre une chicane du côté de la caserne Lacarre qui permet d'entrer dans la ville par la Nationale 83. Les Allemands sont surpris, ils n'attendaient pas l'attaque sur ce côté-là. Pour l'escadron, pas de résistances importantes, mais de petits groupes qui s'en prennent surtout à l'infanterie. Le Sherman *Lynx* est « bazooké », le maréchal des logis Morinaux est tué, et deux blessés sont évacués du char. La Légion compte quatorze tués ou blessés. « Nous devions traverser l'Ill à la hauteur d'Ostheim pour être en place avant le jour au nord d'Houssen, face à Colmar, se souvient Paul Barthélémy. Nous ne disposions plus que de vingt-trois chars au régiment, auxquels s'ajoutaient des légionnaires du 2e bataillon du RMLE, qui constituaient notre infanterie d'accompagnement, et cinq TD du 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Nous nous infiltrâmes vers l'ensemble de bois et de bosquets qui se situait entre la Fecht et la voie ferrée. Vers 1h30, notre char de tête se heurta à un fossé antichar faiblement battu par le feu de l'ennemi, mais infranchissable sans bulldozers, d'ailleurs aussitôt réclamés. Il y avait des champs de mines partout. Le tracé à suivre à travers les mines reconnues et les mines supposées fut étudié avec soin. Enfin, notre lieutenant découvrit, en se rapprochant de la route nationale 83, un chemin de terre longeant les excavations pleines d'eau d'une gravière qui conduisait par les quartiers d'artillerie derrière des barricades et obstacles… Tout autour de nous, c'était l'horreur : de nombreux cadavres de fantassins américains étaient couchés dans des poses grotesques, comme momifiés. Nous repartîmes et nous nous infiltrâmes avec l'aide des légionnaires le long des casernes ; nous débouchâmes sur la Nationale 83. La réaction ennemie était à peu près nulle. Nous n'étions probablement pas attendus de ce côté-ci. Mais cela ne dura pas ; embusqués entre les portes cochères au coin des rues, les Allemands déclenchèrent un feu d'enfer. Notre infanterie se heurta à une vigoureuse résistance ennemie à base de *Panzerfäuste* et de snipers tirant à partir des soupiraux des caves et des lucarnes des toits. Aussitôt, les légionnaires bondirent des plates-formes de nos chars ainsi que des *Half-Tracks* en cherchant un abri le long des maisons ; plusieurs d'entre eux tombèrent. La situation dans les rues devint intenable, sauf pour les équipages des chars qui, tous volets fermés, criblaient de leurs feux de mitrailleuses les fenêtres et ouvertures suspectes. Nous déplorâmes la perte d'un de nos chefs de char et de deux hommes d'équipage qui furent blessés ; un sous-officier infirmier, malgré son brassard de la Croix-Rouge, fut tué à bout portant en secourant les blessés. » Malgré ce harcèlement, le sous-groupement traverse la ville en restant compact, sans gros accrochages. À 11h30, le sous-groupement B arrive place Rapp, où une centaine d'Allemands se rendent. Le sous-groupement C est poussé derrière le sous-groupement B et nettoie la partie Nord de la ville ; débouchant par la rue des Belges, il s'empare de la caserne Macker, l'ancienne implantation du 152e RI, après un combat acharné dans chaque bâtiment, à chaque étage.

▲ Tirailleurs de la 9e DIC (division d'infanterie coloniale) au combat en Alsace. La poche de Colmar est, avec celles de l'Atlantique, l'une des dernières terres de France encore aux mains de l'Occupant.

▼ Colonne de la *75th US Infantry Division* en progression du côté de Riedwihr. La coopération entre Français et Américains est excellente durant la prise de Colmar. US Nara

Il est rejoint à la fin de la matinée par le peloton spécial et une section de la batterie D du 31e groupe des FTA. Dans la ville, la population est dans l'expectative, partagée entre la joie de la libération et la crainte des combats. Certains, comme Edmond Schillinger, tentent de continuer à vivre normalement tout en essayant de contribuer à la libération de leur ville par de petits gestes de résistance :

« Le 1er février, je réparais une traction appartenant aux Allemands. Sentant la libération proche, je leur ai dit que la pièce n'était pas disponible, de façon à garder la voiture pour les Français. Le 2 février au matin, je suis parti à vélo, vers Colmar, pour me rendre à mon travail. En cours de route, j'ai rencontré Paul Heckly qui revenait de la ville. Il m'a dit : *"Pas besoin d'aller travailler, les Français sont déjà à Colmar, au niveau du cimetière du Ladhof."* J'ai poursuivi mon chemin jusqu'au garage. À 11 heures, nous sommes sortis dans la cour et nous avons vu les derniers soldats allemands fuir vers la gare avec des traîneaux chargés de matériel et tirés par des chiens. De loin, nous entendions des tirs de mitrailleuses venant du Champ-de-Mars. Puis je me suis dirigé vers la gare et j'ai pris la passerelle vers la rue du Tir. Quand je suis arrivé à l'octroi, les gens récupéraient déjà les poutres de bois des barrières antichars pour se chauffer. J'ai continué mon chemin vers Wettolsheim pour annoncer la bonne nouvelle à ma femme. Quelques jours plus tard, la 1re armée française m'a réquisitionné pour assurer l'entretien du matériel roulant stationné à Colmar. »

Vers 12h30, le sous-groupement B arrive à la cité des Vosges et, poursuivant sa marche en avant, atteint la Croix-Blanche, puis l'agglomération cotée 214 devant Wintzenheim. C'est l'objectif fixé. L'escadron y fait encore quelques prisonniers, un camion est détruit, ainsi qu'une pièce d'artillerie et une camionnette. Le commandant de Préval est sérieusement blessé à 16h30 et évacué aussitôt. Le capitaine de Lesparda prend le commandement. Ayant traversé la ville derrière le sous-groupement C, le sous-groupement A rejoint le sous-groupement Préval à Wintzenheim. Au lieu de déboucher de la vallée de Munster, où les Allemands les attendent, les Français arrivent de Colmar et de Logelbach en coupant à travers les vignes. Le vignoble est durement malmené par les nombreux blindés, mais, vers 16h30, les chars du sous-groupement A du lieutenant-colonel du Breuil, appuyés par le sous-groupement B du commandant de Préval, atteignent les quartiers périphériques à l'est du village et traversent quelques minutes plus tard les rues de Wintzenheim, sous les acclamations délirantes de la population. Une colonne de vingt chars Sherman, de chars légers et d'automitrailleuses a libéré Wintzenheim. C'est un jour de liesse, car il marque la fin d'une occupation impitoyable pour la population. L'accueil fait aux libérateurs est délirant, comme partout en Alsace. Dans la soirée, des fonctionnaires de la préfecture de Colmar viennent trouver M. Tannacher. Maire obligé par l'Occupant de démissionner en 1940, il est pressenti pour prendre derechef en main l'administration municipale. « Voulez-vous accepter à nouveau le poste de maire ? J'ai cherché mon écharpe de maire français, que j'avais conservée durant les années de l'Occupation, et je m'en suis ceint. »

Pendant que le 3e escadron occupe Wintzenheim, le 2e escadron entre dans Wettolsheim et Eguisheim, où il rencontre un détachement de reconnaissance du 1er REC parvenu jusque-là.

« En prenant par une transversale, nous débouchâmes sur la place Rapp, où nous capturâmes un groupe ennemi, poursuit Paul Barthélémy. Nous eûmes un sérieux accrochage vers 11h30 du côté de la caserne Walter, tandis que derrière nous, un autre sous-groupement nettoyait la partie Nord-Est, où les combats faisaient rage. Continuant notre progression, nous arrivâmes près de la gare à toute vitesse. En passant sur la voie ferrée, j'ai eu une vive émotion. Un ennemi armé d'un *Panzerfaust* sortit brusquement d'une porte cochère, se mit en équilibre sur ses jambes et, sans hésiter, tira dans notre direction. Étant le char de tête, j'ai vu la mort arriver de face, mais heureusement, son tir étant extrêmement distant, il n'eut aucune efficacité. Je n'ai vu qu'une immense flamme rouge enveloppant notre char et entendu le bruit des éclats d'acier venant s'écraser sur le blindage. Une rafale de mitrailleuse du char suivant a eu raison de ce fanatique. Enfin, ayant passé le pont du chemin de fer, nous atteignîmes notre objectif final près de la cité des Vosges, sur la route de Wintzenheim, où nous nous installâmes en bouchon après avoir récupéré un canon, détruit deux camions et fait quelques prisonniers.

◀ Les habitants de Colmar célèbrent l'entrée des blindés de la 5e DB dans la ville. Les combats vont se poursuivre pendant plusieurs jours encore, le temps de réduire les dernières poches de résistance...
US Nara

◀ Page de gauche : *Landser* armé d'une mitrailleuse MG-34 attendant patiemment l'arrivée des Français dans un immeuble de Colmar. La *Wehrmacht* sort exsangue de ses deux offensives hivernales dans les Ardennes et dans le nord de l'Alsace : elle racle les fonds de tiroir, et les hommes envoyés au front sont désormais soit trop jeunes, soit trop vieux, mais dans les deux cas insuffisamment instruits sur le plan militaire.

◀ Aux abords de Colmar, un *Half-Track* de la 2e DB pénètre dans un hameau à la poursuite de l'ennemi. Notez que son équipage a jugé nécessaire de monter des chaînes sur les chenilles du véhicule, témoignant du manque d'adhérence du train de roulement sur la neige et le verglas !
US Nara

À 16h30, nous rentrâmes dans le village de Wettolsheim, où nous chassâmes les dernières troupes ennemies, qui partirent se réfugier sur les premières pentes des Vosges. »

Le sous-groupement C nettoie les quartiers Nord et Nord-Est avec le *109th Infantry Regiment*, qui a pénétré dans la ville immédiatement avec les chars. À la pointe des combats, les deux régiments de Légion étrangère se distinguent une fois de plus. Regroupé aux ordres de son chef de corps, le colonel Miquel, le 1er REC prend part aux combats qui se déroulent au sud de la ville. Tandis que l'escadron Boileau poursuit, au cœur de la cité, un nettoyage difficile et réussit, dans la nuit, à rejeter l'ennemi dans les bois du sud, les escadrons Vignon et Saint-Sernin, aux ordres du chef d'escadrons de Battisti, s'engouffrent dans Colmar, se portent d'un seul bond à six kilomètres au sud, bousculent en passant les défenseurs d'un pont et ceux du hameau Bellevue et entrent par surprise dans le village d'Eguisheim. Contre-attaqués au cours de la nuit, ils clouent sur place la totalité des éléments ennemis.

Dans *La Grande équipe,* qui relate l'histoire du RMLE 1943-1945, le général Hallo décrit la prise de Colmar par les légionnaires :

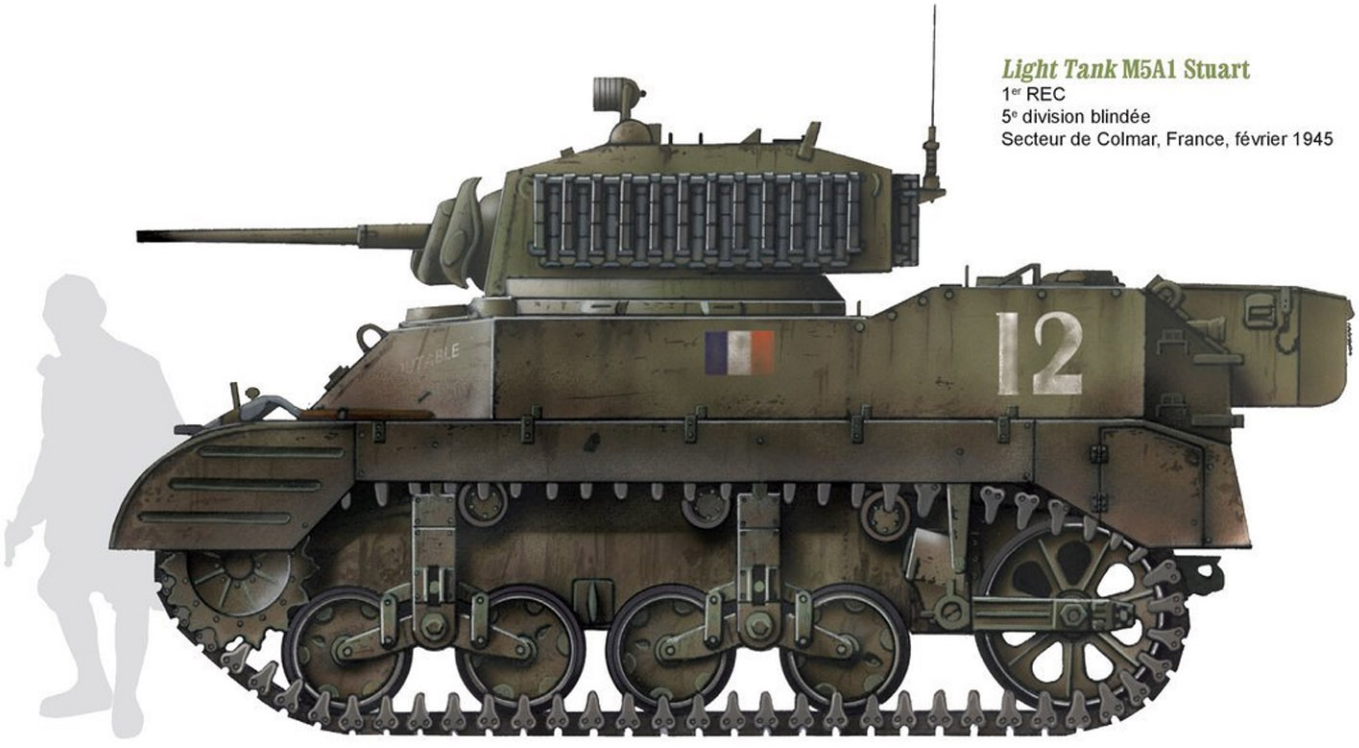
« 5 heures. La radio grésille des ordres : […] s'emparer de la partie de Colmar depuis la voie ferrée Mulhouse-Strasbourg […] Nettoyer Colmar entre la voie ferrée de Mulhouse et Lauch […] La fatigue semble tout à coup avoir disparu, il n'y a plus que des visages tendus, attentifs, penchés sur la carte, des yeux qui brillent, des sourires où se lit une confiance réciproque qui fait la force de l'équipe qui va libérer Colmar…

« 13 heures. Il s'engage alors des combats contre quelques îlots de résistance, menés par de petits groupes de légionnaires, à la mitraillette, à la grenade. L'adjudant Delennher, qui a succédé au lieutenant Torquebiau tué un peu plus tôt, tombe à son tour en pleine rue dans un duel avec un *sniper* allemand… Ailleurs, c'est un groupe qui appelle par radio : il est cerné par une quarantaine d'Allemands. Un *Half-Track* fonce et le dégage. Plus loin, c'est Bruneau qui, guidé par un civil de Colmar, contourne avec son char un pâté de maisons pour réduire un nid de résistance. Il est tiré deux fois au *Panzerfaust,* deux fois manqué… Vers 17 heures, dans la ville enfiévrée, le combat se tait, toute résistance cesse, cependant qu'au clocher de l'hôtel de ville montent nos trois couleurs. »

▲ et ▶ Deux photos témoignant de la violence des combats de l'hiver 1944-45 : des civils fuient les ruines d'un village alsacien et passent à côté d'un *Jagdpanzer IV/70* « Zwischenlösung » : celui capturé par le 5e DB ? La position de l'impact sur le glacis est effectivement conforme à celui visible sur le spécimen de Saumur. US Nara

Dans la ville pavoisé, où chacun vit ces heures de joie et d'exaltation collective, un message du général de Lattre est placardé : « Habitants de Colmar, après quatre ans et demi d'une séparation cruelle à nos cœurs, votre cité retrouve la mère patrie et le drapeau tricolore. Désormais, toute menace écartée, sous la protection de nos troupes, vous êtes rendus à la liberté et à la vie française. Au nom du général de Gaulle, chef du gouvernement, chef suprême des armées et libérateur de la France, je salue la population de Colmar, les vivants présents ou absents, et les morts. Ce jour de victoire marque le début de l'effondrement allemand en Alsace, et l'armée ennemie ne se relèvera pas du coup qui lui a été porté. »

Dans la nuit arrivent le 1er RCP et le groupement de choc. Ils participeront au nettoyage de la vieille ville et des faubourgs du sud-est. Très éprouvé par la campagne d'Alsace qui lui a coûté près de 60 % de ses effectifs et lui vaut une deuxième citation à l'ordre de l'armée, le 1er RCP n'est plus en mesure de participer aux dernières opérations de la poche de Colmar. Une ultime épreuve ne lui est pas épargnée. Après le défilé triomphal du 8 février à travers les rues de la ville, le 11 février, une bombe à retardement « oubliée » par les Allemands explose dans la caserne Lacarre, où il cantonne. Heureusement, la majeure partie du régiment est en ville, fêtant la victoire. Néanmoins, dans les décombres du bâtiment central, on relève cinq tués et dix blessés, qui paient là un ultime tribut à la libération de l'Alsace.



***Light Tank* M5A1 Stuart**
1er REC
5e division blindée
Secteur de Colmar, France, février 1945

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

LA GARDE PRÉTORIENNE DU « ROI JEAN »

Dans la soirée du 3 février, tous les îlots de résistance qui subsistaient sont réduits. Quelques villages sont encore nettoyés des Allemands qui n'ont pu se replier à temps. C'est le cas de la commune d'Obersasheim. Le 4, le colonel Zorn est tué au Fronholtz alors qu'il essaye de rallier des soldats allemands isolés pour les conduire vers le Rhin. Parallèlement, les forces américaines ont approché de Neuf-Brisach et en menacent le pont. Malgré les conditions climatiques terriblement gênantes, le *XXI US Corps* poursuit sa route vers Brisach. Il est arrêté à quelques kilomètres de Neuf-Brisach, dont les environs sont solidement tenus par les Allemands qui essaient de couvrir le repli de la *19. Armee* vers l'Allemagne. Toute la journée du 3 février a été consacrée à la prise de Biesheim, à trois kilomètres au nord de Neuf-Brisach. Une nouvelle bataille s'amorce : celle qui devrait empêcher les restes de la *19. Armee* allemande de s'évader de la poche de Colmar par le pont de Chalampé. Pour cela, la progression du 1er corps d'armée (1er CA) au sud de la poche de Colmar semble bien lente pour boucler l'encerclement. De Lattre entend donc faire intervenir la *12th US Armored Division* « Hellcat » et la 2e DB française, la première vers Ensisheim, la seconde vers Chalampé. Le 5 février, la jonction est faite à Rouffach entre les forces qui combattent au nord et celles du 1er CA montant du sud, où elles aussi ont dû livrer de terribles batailles. La 5e DB opère sa jonction avec la 4e DMM du 1er CA après avoir pris Osenbach et Soultzmatt, s'emparant d'un important butin et de nombreux prisonniers. Le même jour, la « Hellcat » rencontre des éléments de la 4e DMM à Kembs. Le 6 février, la « Rock of the Marne » prend Neuf-Brisach après un assaut épique.

▼ Un tireur au *Bazooka* de la 5e DB reconstitue le « coup » – de bien trop loin, gageons que son tir victorieux a été réussi de plus près – qui l'a vu mettre hors de combat le Jagdpanther n° 134 dans le bois de Wolfgantzen le 1er février. Incendier un Jagdpanther avec un lance-roquettes antichar n'est pas un mince exploit !

La *12th Armored* s'est aussi distinguée au centre du dispositif ; c'est à elle que revient d'ailleurs l'honneur de la jonction à Rouffach avec les éléments du 1er CA. Un groupement tactique de la 2e DB prête main-forte aux unités américaines des *75th* et *28th Infantry Divisions* dans la progression le long du Rhin. Le 8 février 1945, la 1re DB et la 2e DB se rejoignent vers Flessenheim. La nasse est définitivement fermée. Le 9 février, les seuls soldats allemands restant en Alsace sont des prisonniers.

La 5e division blindée prend une part importante à cette phase de la bataille. Un sous-groupement d'exploitation est constitué sous les ordres du lieutenant-colonel Miquel, commandant le 1er REC. Il comprend le 1er REC (moins l'escadron de reconnaissance), le détachement Burdin composé d'un escadron de reconnaissance du 11e RCA et de l'escadron Rivet à dix canons automoteurs, une compagnie de marche du groupement de choc Gambiez, une section de la 96/4e compagnie du génie, quatre *Half-Tracks* de la batterie D/31e FTA. Le sous-groupement Miquel quitte Colmar le 3 au soir par un itinéraire difficile de montagne. Le 6 février, après avoir pris liaison au sud de Soultzmatt avec des éléments de la 4e DMM, il attaque et nettoie Soultzmatt, dernier centre de résistance ennemie dans les Vosges. Il avait, au cours des jours précédents, occupé plusieurs points d'appui, dont Osenbach, infligé de dures pertes à l'ennemi, capturé plus de cinq cents prisonniers et un important butin. « Le 4 février, l'escadron Denardou, tête de l'avant-garde commandée par le chef d'escadrons Lennuyeux, enlève Osenbach ; les escadrons Boileau et Saint-Sernin nettoient Soultzmatt, une petite ville d'eaux promise à la destruction par une soldatesque haineuse. Reconnaissants, les habitants de la cité décerneront le titre de "citoyen d'honneur" au colonel Miquel. Toujours à la pointe du combat, le 1er REC a perdu 30 % de son effectif au cours de cette campagne, dont neuf officiers. » Après avoir pourchassé l'ennemi jusqu'au Rhin, les deux régiments

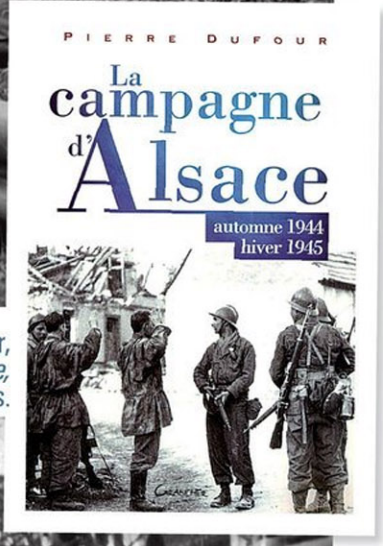
Flakpanzer IV Wirbelwind de la *Kampfgruppe* « Blasius », de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654*, abandonné après un incendie à Hettenschlag le 6 février 1945. US Nara

Page de droite, en haut : Équipe mortier de la 9e DIC s'apprêtant à faire feu sur les lignes allemandes. L'héritage « africain » de la 1re armée française transparaît encore largement au début de 1945.

Page de droite, en bas : Bien que fortement retouchée, cette photo illustre le passage en revue de la 5e DB par le général de Lattre de Tassigny le 8 février 1945. La libération de Colmar doit beaucoup à l'action du 1er REC et au RMLE.

Pour ces White *Scout cars* de la 1re armée française, la campagne d'Alsace est désormais terminée. Les yeux de la troupe sont désormais clairement braqués sur le *Reich* pour la revanche du camouflet de 1940...

de Légion reviennent à Colmar pour une série de cérémonies auxquelles ils apportent l'éclat incomparable de la rigueur et de la tradition légionnaires. Le 8 février 1945, les légionnaires ont revêtu la tenue de parade pour accueillir le chef de la 1re armée française : le général d'armée Jean de Lattre de Tassigny, sous les ordres duquel ils sont fiers de servir. Ce lien dans l'adversité entre le « roi Jean » et les légionnaires ne se démentira jamais. Et plus tard, en Indochine, le 2e BEP constituera une véritable garde prétorienne pour le général. Le 10, c'est au tour du général de Gaulle d'être à Colmar, où il assiste à une prise d'armes et au défilé des blindés. Le 11 février, la 11e compagnie du RMLE est sur les rangs, place Kléber à Strasbourg. La campagne d'Alsace est terminée ; sur cette terre hautement symbolique, la Légion s'est montrée digne du sacrifice de ses anciens. Ses régiments (13e DBLE, RMLE, 1er REC) ont connu de lourdes pertes, mais ils ont véritablement saigné à blanc la *Wehrmacht* dans tous les secteurs du front où ils lui furent opposés. Pour chacun d'entre eux, le nombre de prisonniers capturés au combat ou qui se sont rendus représente plusieurs fois l'effectif du régiment. Quelque repos, une remise en condition des unités, l'incorporation des renforts, et les voici prêts à franchir le Rhin. ■



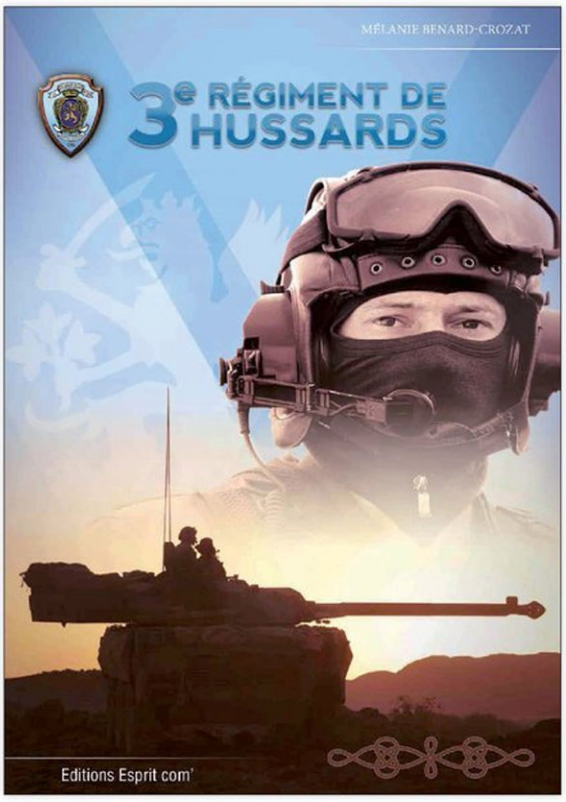
Article extrait du livre de Pierre Dufour, *La Campagne d'Alsace*, Grancher, Paris.

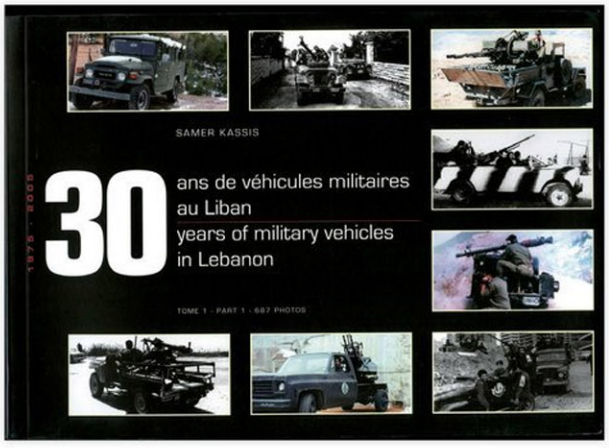
ACTUALITÉ DES LIVRES

3e RÉGIMENT DE HUSSARDS
MÉLANIE BERNARD-CROZAT

S'il est une unité de cavalerie mythique dans l'Armée française, c'est bien le 3e régiment de hussards, qui fêtait en 2014 sa 250e année d'existence. Difficile donc de passer à côté de cette belle initiative, cet ouvrage vaut le détour pour toute personne s'intéressant à l'Armée française. Depuis les guerres de la Révolution à l'intervention récente au Mali, l'historique du 3e RH est passé au crible : origines magyares, charges les plus héroïques des campagnes de l'Empire, celles plus sanglantes de la Grande Guerre, maquis et libération de la France occupée, guerre d'Algérie, intégration à la brigade franco-allemande durant la Guerre froide, Kosovo, Afghanistan, Tchad. Le texte est relativement concis, mais largement compensé par la très grande qualité de l'iconographie (provenant essentiellement des archives du régiment). En outre, des encadrés fort utiles viennent compléter cet historique en abordant les symboles et traditions de cette unité prestigieuse. Si vous avez toujours tout voulu savoir sur le 3e RH, c'est le moment de casser votre tirelire et de vous procurer ce beau livre : « Il en vaut plus d'un » (devise du régiment)…

Éditions Esprit com'
192 pages, 32 €
ISBN : 978-2-9543989-2-1

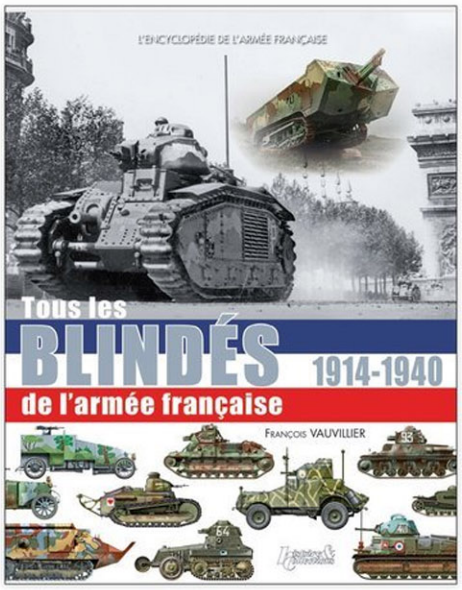




30 ANS DE VÉHICULES MILITAIRES AU LIBAN
SAMER KASSIS

Pour les maquettistes avertis, Samer Kassis n'est pas un inconnu: il tient *Hobby Shop Lebanon* à Beyrouth, la plus belle boutique de maquettes militaires du Proche-Orient. C'est aussi un grand spécialiste de tout ce qui roule dans les forces armées de cette région traversée depuis soixante-dix ans par d'innombrables conflits. C'est à ce titre qu'il a signé en 2006 cet ouvrage en deux tomes sur lequel nous revenons, l'auteur ayant eu la gentillesse de nous le faire parvenir. Fruit de douze années de recherches aux quatre coins du Liban, l'auteur a réuni une importante collection de photographies (687 publiées au total) des véhicules de combat ayant été utilisés par les différentes factions lors de la guerre civile qui a ensanglanté son pays de 1975 à 2005, autrement dit des premiers affrontements entre Phalanges chrétiennes et Palestiniens au retrait de l'Armée syrienne du Liban. Intelligemment découpé par milice ou armée (Armée libanaise, milices chrétiennes, druzes, musulmanes, palestiniennes, Hezbollah, Amal, Armée du Liban Sud, Tsahal, Armée syrienne, troupes de l'ONU, avec les différents groupes dissidents de chaque entité politique en guise de sous-parties), cet ouvrage fait un tour d'horizon complet des matériels employés par les combattants de la guerre civile libanaise. Charioteer de l'Armée régulière, M113 des forces libanaises, BMP-1 du parti socialiste progressiste, Tiran de l'ALS, ZSU-23-4 Shilka d'Al Mourabitoun, T-54/55 de l'OLP, « Technicals » bardés de lance-roquettes multiples, de mitrailleuses lourdes ou de canons sans recul de toutes les factions, rien n'a échappé à l'auteur ! Et pour donner davantage d'espace à la photographie, Samer Kassis a pris le parti de réunir les légendes dans le second tome, une pastille numérotée permettant aisément de s'y référencer pour retrouver la photo correspondante – ou inversement – dans le premier volume. Indispensable à tout lecteur s'intéressant aux conflits contemporains et du Moyen-Orient.

Elite Group
196 pages
ISBN : 9953-0-0705-5



TOUS LES BLINDÉS DE L'ARMÉE FRANÇAISE, 1914-1940

FRANÇOIS VAUVILLIER

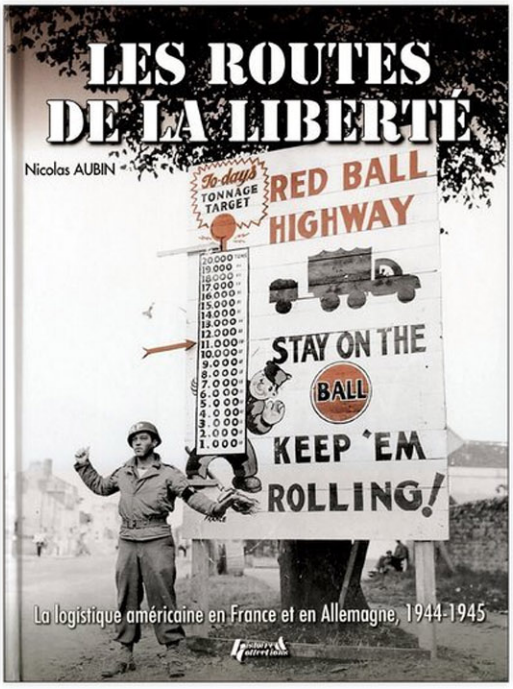
En 1992, François Vauvillier publiait *L'Automobile sous l'uniforme*, l'ouvrage de référence sur les matériels motorisés de l'Armée française de 1940. Vingt deux ans et trente cinq numéros de son magazine *GBM* plus tard, l'auteur récidive avec ce superbe ouvrage consacré, comme son nom l'indique, à *Tous les blindés de l'Armée française* de 1914 à 1940. Au-delà d'une réactualisation des informations et données techniques des véhicules, permise par des recherches minutieuses auprès des constructeurs et dans les centres d'archives (sans oublier la collaboration de passionnés), et de l'acquisition de nombreuses photos inédites, François Vauvillier livre un nouveau travail encyclopédique majeur. Mais, là où son illustre aîné battait en brèche l'idée reçue selon laquelle notre armée était faiblement motorisée en 1940, le présent ouvrage met en prime en évidence non seulement l'extrême maturité de la doctrine mécanisée française (à travers un « chapitrage » en trois parties : « l'idée de puissance », « l'idée de vitesse » et « l'idée de système »), mais aussi l'homogénéité de notre Arme blindée ayant débouché en l'espace de 26 ans sur la construction d'une centaine de véhicules blindés déclinés au total en 400 versions et variantes. À ce titre, chacune fait l'objet d'une étude illustrée d'un profil couleur signé Éric Schwartz ou Laurent Lecocq, c'est dire l'ampleur du travail abattu. Du char Saint-Chamond au B1 ter, en passant par la voiture blindée pour chasseurs portés Lorraine 38 L, l'automitrailleuse amphibie DP 2, ou l'automitrailleuse de protection des convois Saurer-CAT, tout y passe ! On appréciera quelques perles témoignant de l'exhaustivité et du souci de précision de l'étude : la brève confiscation de T-26 républicains espagnols ou l'utilisation de Cruiser Tanks A10 et 13 par notre 342e CACC. Quand on sait que l'auteur s'attelle actuellement à l'*Encyclopédie du véhicule français des origines à 1940*, il nous tarde de l'avoir entre les mains : on aura dès lors, avec ces deux volumes, la somme sur le matériel motorisé français de 1914 à 1940, en fait un *Automobile sous l'uniforme* enfin réédité et, cerise sur le gâteau, totalement remis à jour.

Histoire & Collections
170 pages, 39,95 €
ISBN : 978-2-35250-321-7

LES ROUTES DE LA LIBERTÉ : LA LOGISTIQUE AMÉRICAINE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE, 1944-1945

NICOLAS AUBIN

Auteur bien connu de *Batailles & Blindés*, agrégé d'Histoire, Nicolas Aubin signe son premier livre chez Histoire & Collections. Il est consacré au fameux *Red Ball Express*, ce réseau routier « déroulé » par la logistique de l'*US Army* entre les ports – artificiels ou non – de Normandie et la ligne de front à partir d'août 1944. Indispensable passerelle entre la formidable production industrielle des États-Unis et les unités combattantes du théâtre d'opérations européen, le *Red Ball Express* est pourtant loin d'être une réussite complète, de nombreux généraux, sur le terrain, s'étant plaints de l'insuffisance du ravitaillement de leurs armées. Pénurie d'essence, de munitions, de vêtements d'hiver et de cigarettes, défaut de maintenance, manque de poids lourds, querelles entre généraux ont fini par altérer l'efficacité de ce réseau routier dont les performances, pour l'époque, sont pourtant hors norme. Non content de nous transporter des salons feutrés de la Maison Blanche à la ligne de front en passant par le port de Brooklyn, les *Mulberries* et le *Red Ball*, Nicolas Aubin s'essaie même, cerise sur le gâteau, à une habile comparaison entre la *Rollbahn* allemande du front de l'Est et la logistique de l'Armée rouge durant l'offensive « Vistule-Oder ». Une excellente initiative permettant de suivre les commémorations de cette année en sortant des sentiers battus.



Histoire & Collections,
224 pages, 39,95 €
ISBN : 978-2-35250-319-4

NE MANQUEZ PLUS BATAILLES & BLINDÉS GRÂCE À ZEENS

L'APPLICATION POUR :

explorer l'offre presse magazine, **découvrir** les couvertures, les sommaires..., **être alerté** dès la parution de votre titre préféré, **géolocaliser** le point de vente le plus proche où le titre est disponible, **appeler** directement le point de vente, **connaître** ses horaires.

presstalis

Disponible sur Google play

Disponible sur iPhone App Store

COMMENT ÇA MARCHE ?

1 - TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION SUR VOTRE SMARTPHONE
2 - FLASHEZ LE QR CODE CI CONTRE AFIN DE GÉOLOCALISER LE POINT DE VENTE LE PLUS PROCHE

Abonnements :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°64 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°64 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
Hors-séries :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

☐ **N°7** : La « Totenkopf » dans l'enfer de Targul (ref.7)	☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)	☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)	☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)	☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)	☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)	☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL : *abonnements + hors-séries + anciens numéros* €

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez les sommaires détaillés et vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.
Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

BATAILLES ET BLINDÉS HORS-SÉRIE n°25

1944 L'ÉTÉ DES OCCASIONS MANQUÉES

ou comment les Alliés ont laissé filer leur chance de finir la guerre pour Noël 1944 !

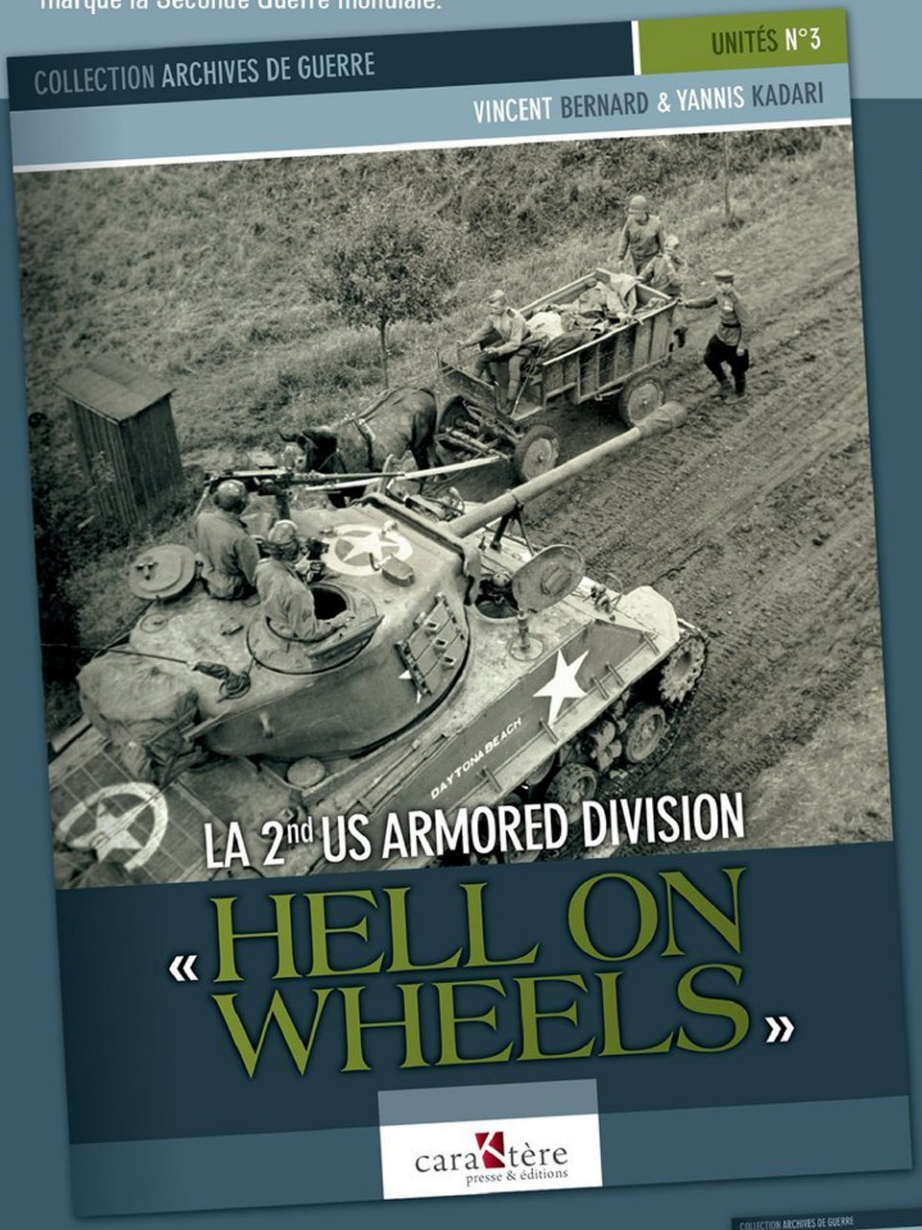
en kiosque DÉBUT octobre

Renseignements : Editions Caraktère - Immeuble Le Maunier - 3120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

Revivez l'histoire de la guerre mécanisée au coeur de la bataille !

Par la richesse de son fond iconographique, bien souvent inédit, les éditions Caraktère vous invitent à suivre, en images, l'épopée des unités blindées qui ont marqué la Seconde Guerre mondiale.

- 128 pages
- Imprimé sur papier couché brillant reliure en dos carré collé
- Tarifs (à l'unité, frais de port inclus) :
  - France métropolitaine : 24.90 €
  - Autres destinations : 26.90 €
- Envoi soigné dans un emballage renforcé



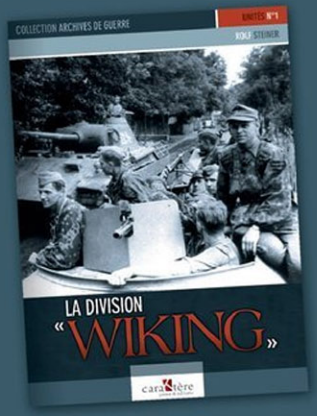
Rendue célèbre par son chef charismatique, le Major-general George S. Patton, la « Hell on Wheels » s'illustre dès son engagement en Sicile, à l'été 1943, dans le cadre de l'opération « Husky », par sa puissance de feu ainsi que sa mobilité, qui lui permettent de s'imposer face aux unités parmi les plus prestigieuses des forces de l'Axe.

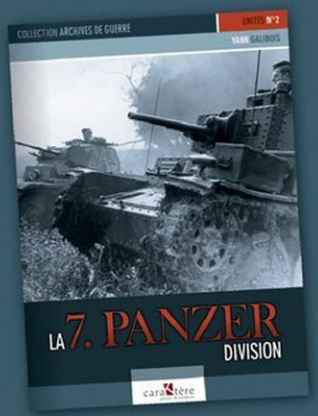
Son implication sur le théâtre d'opération européen, dans le bocage normand, sur les pistes de la forêt des Ardennes ou encore en Allemagne, témoigne de la parfaite coordination des moyens de la division et d'un réel savoir-faire tactique de ses équipages.

Ce travail de recherche mené par deux spécialistes de la guerre mécanisée, illustré par une iconographie abondante et parfois inédite, présente la fabuleuse épopée de la « Hell on Wheels », de la formation de l'*Armored Corps* en 1940, aux derniers combats de la division au cœur même du *Reich* !

DÉJÀ PARUS
DANS LA MÊME COLLECTION

LA DIVISION "WIKING"
LA *7. PANZER DIVISION*





À PARAÎTRE : *Fallschirm-Panzer-Division 1* "Hermann Göring" - AUTOMNE 2014

Disponible dans les enseignes
FNAC et Cultura, sur Amazon.fr et Fnac.com
ou directement auprès de notre service commercial
au 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com

ALBUM PHOTO
caraktère
presse & éditions

CARAKTÈRE
Immeuble Maunier
3120 Route d'Avignon
13090 AIX EN PROVENCE
www.caraktere.com